TRANSHUMANISME :

La méditation des chiens de paille

par Frédéric Balmont

Pour citer cet ouvrage : Frédéric Balmont, *Transhumanisme : la méditation des chiens de paille*,
décembre 2019

Contact : fredbalmont@gmail.com

A Raymond C. Kurzweil,

SOMMAIRE :

Avertissement sur la construction de l'ouvrage	9
Introduction : « <i>Le dernier homme et le point du jour</i> »	11
<i>PROLOGUE À LA MÉDITATION DES CHIENS DE PAILLE</i>	15
1. <i>Le transhumanisme comme métaphysique</i>	15
– Qu'appelle-t-on transhumanisme ?	15
• Principales définitions	
• Technologies : les prouesses actuelles et leurs promesses	
• Les grands courants du transhumanisme	
– L'enjeu métaphysique	18
• Pourquoi les débats autour du transhumanisme manquent l'enjeu principal ? Attractions biomédicales et peurs de la dénaturation.	
• Caractère superficiel et circonstanciel des questions éthiques, politiques et écologiques	
• Le transhumanisme n'est pas seulement l'adjonction de nouvelles technologies, il est une interrogation sur la destinée de l'homme	
– Le transhumanisme est d'abord l'avènement du post-humain	20
• Pourquoi les nouvelles technologies fabriqueront un post-humain ?	
• L'homme se définit par la maladie et la mort	
• Le transhumanisme recrée l'esprit, le corps mais aussi la nature	
2. <i>Le transhumanisme comme révélation</i>	22
– Comprendre l'épuisement de l'homme contemporain	22
• Un monde qui génère de la souffrance tout en la rendant intolérable	
• L'absence d'alternative et le défaut de perspective	
• Une avidité à vivre alliée à un sentiment de vacuité	

– Un exercice de lucidité sur les échecs humains	23
• Des problèmes insolubles en l'état	
• Le désespoir, le cynisme, puis la lucidité	
• Approfondir le sens : idéologie du capitalisme cognitif, esprit du temps, vérité de l'homme	
– L'essence de l'homme se révèle	25
• La contradiction fondamentale entre la conscience et la vie	
• Le transhumanisme est l'expression adéquate de la nature humaine et son aspiration la plus profonde	
• L'histoire humaine est faite pour avoir une fin	
3. <i>Le transhumanisme comme sens de l'histoire</i>	27
– L'histoire naturelle est l'histoire de l'esprit	27
• Des atomes au cyborg : une complexité toujours plus grande, des progrès toujours plus rapides	
• L'homme est le pivot de l'Univers de par sa contradiction fondamentale	
• De hasards en émergences, l'Univers s'est créé un destin	
• L'homme peut maintenant raconter son histoire : il s'est toujours raconté des histoires	
– La leçon commune à toutes les religions	28
• Reconnaissance et recouvrement de la contradiction fondamentale	
• Nier la mort ou nier la conscience	
• Des promesses qui ne peuvent pas être tenues	
– Religions, drogues et assommoirs : des baumes devenus obsolètes	29
• Nécessité de soulager la souffrance	
• Les dangers que les hypnotiques font courir à l'esprit	
• Les baumes ont été indispensables, ils sont maintenant des entraves	
• La technologie ramène l'au-delà ici-bas	
4. <i>Le transhumanisme comme spiritualité</i>	31
– En finir avec l'homme : un désir immémorial et l'unique issue	31
• La plupart des problèmes trouvent leur solution dans le dépassement de l'homme	

– La mort est devenue inutile	31
• Sans vie biologique, nul besoin de mourir	
• L'identité stérile et la diversité chaotique	
• Il y a mille moyens de produire de la variété	
• La mort n'est garante ni du bien, ni du beau	
– Demain le post-humain : esprit, corps et monde réconciliés	32
• Le post-humain multiplie les corps et les esprits	
• Le post-humain connecte les esprits entre eux et forme un grand écosystème intégré	
• Peut-on anticiper les difficultés existentielles du post-humain ?	
– Le transhumanisme achève la quête spirituelle de l'homme	33
• Les grandes religions s'y penchent de près	
• Le transhumanisme va réunir les hommes et fédérer les sociétés	
• La dernière religion de l'humanité	

LA MÉDITATION DES CHIENS DE PAILLE 35

Chapitre I « *Ce monde n'est pas pour nous* » 35

– La contradiction fondamentale	35
• <i>Prométhée déchaîné</i>	36
• <i>Lacrimae rerum</i>	37
– « Mon désir est le désir de l'autre »... monde : l'irréductible noyau religieux	42
• <i>Animismes</i>	42
• <i>Mythologies polythéistes</i>	45
• <i>Le Paradis Perdu</i>	47
• <i>Briser la roue</i>	48
• <i>Les assommoirs et l'issue</i>	49

Chapitre II « *Nous ne méritons pas de continuer* » 52

– Tendance naturelle et créativité humaine	52
• <i>Émergence de la conscience</i>	53
– Le capitalisme comme véhicule implacable du destin ?	56
• <i>Échec écologique</i>	59
• <i>Échec politique</i>	61
• <i>Échec moral</i>	68
– Transhumanisme ou barbarie	69

Chapitre III « <i>Le dernier accomplissement</i> »	71
– Théorie de la valeur	71
– Sens de l'histoire et état final	72
– Penser l'altérité radicale	75
• <i>Le même et l'autre</i>	75
• <i>Un attracteur bien sombre et bien étrange</i>	77
• <i>Identité, différence et amour</i>	80
• <i>L'écologie comme dynamique de l'altérité et de l'identité</i>	83
– Plus de corps et plus d'esprits	87
– Les deux lignes de fuite	89
– L'homme, la brute et le cyborg : qui est nihiliste ?	90
Conclusion : « <i>Via Dolorosa</i> »	93
ANNEXE 1 : Le mythe de Prométhée par Platon	95
ANNEXE 2 : Intermède	97

AVERTISSEMENT SUR LA CONSTRUCTION DE L'OUVRAGE :

La construction de l'ouvrage pourra sembler étrange : une très longue introduction, dotée d'un sommaire détaillé, puis le cœur de l'ouvrage, enfin deux annexes. Pourquoi ?

J'ai eu, lors des premières relectures, des retours indiquant tour à tour que le texte contenait trop de citations, qu'il aurait mérité un sommaire plus explicite et que les thèses avancées étaient parfois estompées et diluées par la manière de problématiser et la longueur de l'argumentation.

Quoi qu'il en soit, j'ai proposé le plan du prologue qui constitue une présentation rapide et synthétique de mes thèses. Directe et avec l'argumentation la plus économique, la structure de la pensée est néanmoins clairement visible.

La méditation proprement dite, le texte originel, va poser précisément les enjeux, détailler les thèses, et examiner les objections. Les auteurs qui m'ont semblé les plus pertinents ont également été discutés, avec ce qu'il convient de déférence : j'espère communiquer au lecteur le plaisir du contact avec des penseurs illustres, et que, fort de cette joie, on me pardonne la taille des citations. Texte plus complexe peut-être, mais à l'écriture la plus soignée ; plus labyrinthique assurément, mais plus riche et plus réflexif j'espère.

Au lecteur donc de décider quoi lire et dans quel ordre !

INTRODUCTION :

« *Le dernier homme et le point du jour* »

Le projet transhumaniste, pris dans son acception la plus générale, consiste à vouloir intervenir par la technologie au cœur des processus physiques, biologiques et cognitifs dans le but d'arracher l'homme aux aspects les plus grossièrement et atrocement hasardeux, gaspilleurs et douloureux de sa condition.

Évidemment cela pose des questions très classiques, notamment celles des rapports entre la nature et de la technique, de l'impact à grande échelle des actions intentionnelles sur les écosystèmes, de la manière dont l'homme conçoit et vit la finitude, et plus abstraitement celles du mariage tempétueux de l'identité et de l'altérité, de la conscience et du temps.

Ces questions sont classiques disais-je : la nature de l'âme, les rapports du Même et de l'Autre mettent la pensée à l'épreuve depuis au moins Platon. Pourtant, il semble qu'aujourd'hui un vent de panique souffle sur le monde. Ces problématiques hier théoriques deviennent angoissantes du fait de cette puissance technologique nouvelle qui semble nous donner les outils pour agir et orienter les grandes forces de la matière et de la vie, pour ouvrir les verrous qui jusqu'à présent ont maintenu l'ensemble dans de supposés équilibres au long cours, dans une forme de stabilité entre adaptation et catastrophes. Nous avons conscience que ce pouvoir est aussi, au final, un pouvoir de détruire. L'accroissement de notre puissance effraie, peut-être parce qu'en regardant notre présent nous constatons que nous exploitons d'ores et déjà nos potentialités, autant que possible et sans trop nous soucier de leurs versants destructeurs.

Il est dès lors compréhensible que des voix s'élèvent pour qualifier le projet transhumaniste de folie. Les candidats à l'hybridation ou au développement d'une intelligence artificielle forte se voient tour à tour qualifiés de Prométhée délirants et infantiles, de nihilistes fatigués, de charlatans vendeurs de rêves. Mais en réalité, les positionnements sont très diversifiés et il est possible de trouver à peu près toutes les configurations pro et anti transhumanisme, sur un spectre allant des humanistes classiques aux plus post-modernes des radicaux.

Mon propos ici est de défendre et de rallier ceux qui sont, de manière inappropriée, qualifiés de nihilistes. L'ambition est de fabriquer des synergies et des renforcements implicites entre tous les courants transhumanistes. Il faut aller vite, faire la bascule le plus tôt possible, se dépêcher d'en finir avec l'homme. C'est assurément et paradoxalement une question de persistance de la pensée et de la vie. Nous avons appauvri les écosystèmes : transhumanisme ou non, la bataille est, de l'avis de beaucoup, déjà irrémédiablement perdue. Mais si nous faisons l'hypothèse que la destructivité vient moins du pouvoir en lui-même que des contraintes et des contradictions propres à notre condition, *en tant qu'elle est à la fois biologique et dotée de conscience*, alors l'accroissement de notre pouvoir, dans la mesure où il permettrait de rompre avec notre espèce, pourrait ouvrir sur quelque chose de plus beau. C'est là le sens ultime de cette pensée. Car si par transhumanisme on peut entendre une « augmentation » dans la continuité, *plus humain que l'humain* ; il est clair que le saut qualitatif sera si grand, notamment du fait d'un rapport radicalement nouveau à la maladie et à la mort, qu'il est légitime de parler d'une nouvelle espèce : le post-humain. Et c'est ce post-humain que nous appelons tous, explicitement ou non, secrètement ou pas, de nos vœux.

Nous nous sommes épuisés, lassés de nous-même. En fait dès l'origine nous aspirions à autre chose. Notre naissance a été douloureuse, nous avons vécu la monstruosité et l'inadéquation. Ce fut le prix de l'intelligence et de la créativité. Nous sommes essentiellement des passagers, des êtres de transition. Aujourd'hui que cela est à portée de main, nous voulons faire l'ultime don de soi, le grand sacrifice. C'est certainement là notre destin mais c'est aussi l'expression de notre générosité, de notre grandeur.

Donnerai-je ici une mauvaise image du transhumanisme ? Je ne pense pas. Je ne crois pas que les promoteurs du transhumanisme veuillent se distancier de ses courants les plus pessimistes. Il n'y a pas de mauvaise publicité pour le transhumanisme, car le transhumanisme n'a pas besoin de publicité. Il est fondamentalement une évidence, en deçà même des considérations philosophiques. On ne se paye pas de mot en ces matières, et entre le discours d'un moraliste et la possibilité technique de prolonger la vie en bonne santé, de remplacer un œil ou une main, il fait peu de doute que le choix, s'il est donné, soit vite fait.

Non, c'est bien plutôt donc la résistance au transhumanisme qui aura besoin de publicité. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les objections parfois étranges, parfois méprisantes dont usent ses adversaires. Considérons l'argument politique :

Particulièrement inopérant, il consiste à redouter un accroissement des inégalités et un accès restreint aux avancées technologiques. Le transhumanisme serait alors la fin de la démocratie avec d'un côté des riches aux corps augmentés quasi immortels, bénéficiant de tous comforts et de tous les pouvoirs, et en face une masse de pauvres et serviteurs, mortels, maladifs, passifs. Notons d'abord que ce monde ci est déjà dans une large mesure le nôtre. Les défenseurs acharnés de nos pseudo-démocraties sont en réalité les premiers artisans des politiques inégalitaires qui excluent la majorité des citoyens du pouvoir. En outre, leur argument, cocasse sinon scandaleux, revient à dire que, puisqu'il n'y a pas d'égalité réelle dans nos systèmes politiques, au moins reste-t-il la grande égalisatrice finale : la mort. Sans oublier son cortège de maladies mutilantes, qui, bien que moins égalitaires que la mort – l'on sait que l'état de santé est très fortement corrélé aux revenus disponibles – serait aussi une consolation pour le pauvre. En somme rien ne pourrait jamais être juste en ce monde sinon la mort. Quelle justice ! Elle touche à la fois plus durement les pauvres que les riches statistiquement, et opère avec une part énorme d'aléatoire. S'il n'y a que cela pour nous consoler des inégalités sociales, autant vénérer la mort et arrêter de penser.

En réalité, il est autant, sinon plus probable que le transhumanisme, avec la mutation anthropologique qu'il propose, soit à l'origine d'une réduction massive des inégalités. En effet, si l'on regarde du côté des transhumanistes californiens, il y a l'aspiration à l'abondance et à la connexion universelle : la fraternité structurellement facilitée.

C'est pour cette raison que le transhumanisme radical, post-humain, effraie tant les intellectuels bourgeois français, tels que Laurent Alexandre, Nicolas Bouzou, Luc Ferry, et dont on s'abstiendra ici de rappeler leurs options politiques et sociales. Ferry déteste le transhumanisme égalitariste et technoprogressiste d'un Ray Kurzweil. À coup sûr l'ingénieur virtuose de Google promeut de mauvaises idées égalitaires et démocratiques. Ferry aspire à vivre plus longtemps en bonne santé mais dans le monde comme il est actuellement. Le désir de Ferry est visiblement de pouvoir conserver sa place et ses prébendes. Avec ses amis, ils en font une philosophie : les meilleurs dominant et dirigent, les autres servent. Il est amusant de les entendre dire qu'il faut aider au développement des entreprises françaises plutôt que laisser les géants de la Silicon Valley étendre

leur empire. On saisit aisément qu'ils veulent devenir calife à la place du calife Google. Pour cela il faut être compétitif sur les marchés internationaux, et accessoirement refuser les restrictions écologiques. Ferry et Alexandre vont donc s'afficher en climato-sceptiques et affirmer que le souci écologique des géants américains n'est qu'une tactique pour empêcher les Français de rivaliser. Ils en appellent logiquement à l'europhisme économique (éventuellement au patriotisme). Mais l'immense majorité des citoyens européens ne prend pas l'avion et ne subirait que peu de dommage à des mesures écologiques radicales, peut-être même verrait-elle sa qualité de vie s'améliorer. L'immense majorité des gens n'a que faire que les maîtres soient américains, chinois ou européens. Les maîtres restent des maîtres, la domination reste de la domination. Et à ce jeu-là nous avons tout intérêt à renforcer un discours égalitariste, car on peut espérer à l'instar de Ferry que cela crée une disposition d'esprit rétive aux dominations.

La thèse principale du livre n'est pas d'ordre technologique mais anthropologique : que dit le transhumanisme de l'homme contemporain ? Que dit-il de ses réalisations et de ses échecs affectifs, politiques, écologiques, religieux ? Que dit-il de son monde ?

Elle est aussi une interprétation métaphysique de l'histoire.

PROLOGUE À LA MÉDITATION DES CHIENS DE PAILLE

LE TRANSHUMANISME COMME MÉTAPHYSIQUE

– *Qu'appelle-t-on transhumanisme ?*

- Principales définitions

Définir le transhumanisme est un enjeu à part entière. La définition qui deviendra la plus couramment acceptée sera en position de marquer l'imaginaire collectif, avec toutes les conséquences associées. Pensons au terme libéralisme qui aujourd'hui est presque réduit à une doctrine économique dont les effets sont largement antilibéraux. Je ne vais pas ici discuter les définitions actuellement en passe de s'imposer, mais en énumérer quelques-unes pour comprendre de quoi il retourne.

Peu ou prou la formulation de Wikipédia est la plus consensuelle, ses éléments principaux se retrouvent largement ailleurs :

« Le transhumanisme est un mouvement culturel et intellectuel international prônant l'usage des sciences et des techniques afin d'améliorer la condition humaine notamment par l'augmentation des capacités physiques et mentales des êtres humains ».

En fonction des sensibilités et des tactiques marketing, l'accent pourra être porté sur les aspects technologiques, sur les promesses d'augmentation et d'amélioration, ou encore sur des dimensions existentielles et politiques. J'ai pu trouver des formulations comme :

« Penser l'accompagnement de l'évolution de l'humain par la science et la technique, comme objectif souhaitable, philanthrope et altruiste » ;

ou encore :

« C'est le mouvement de pensée qui nous amène à prendre conscience de ce que, dorénavant, nous sommes en mesure d'orienter délibérément l'évolution de la condition biologique de l'humain. Autrement dit, l'humain devient un projet ouvert. »

J'ai pour ma part proposé la définition préliminaire suivante :

Le projet transhumaniste, pris dans son acception la plus générale, consiste à vouloir intervenir par la technologie au cœur des processus physiques, biologiques et cognitifs dans le but d'arracher l'homme aux aspects les plus grossièrement et atrocement hasardeux, gaspilleurs et douloureux de sa condition.

Il est évident que les opposants au transhumanisme vont avancer, dans leurs définitions, l'idée qu'il s'agit de l'expression d'illusions, de réductionnisme, de délire métaphysique, d'impasse écologique, d'une désastreuse pensée totalitaire. À tout le moins d'un danger, sinon technologique, assurément idéologique.

- Technologies : les prouesses actuelles et leurs promesses

Tous les jours des nouvelles incroyables nous parviennent, si bien qu'il est difficile de suivre la myriade de toutes ces fabuleuses avancées technologiques. Sitôt énoncée, la compilation est déjà dépassée. Je vais donc indiquer rapidement quelques grands champs d'innovation, ceux qui sont marquants et qui ont, ou auront directement des conséquences spectaculaires et profondes sur la vie quotidienne, ainsi que sur le destin de l'homme. Il s'agit d'un tableau grossier et arbitrairement réducteur, rappelant que le propos de ce livre n'est pas essentiellement technologique.

Dans le domaine des biotechnologies, on peut citer les capacités de manipulation génétique, notamment grâce aux enzymes de type CRISPR-Cas9 aussi appelé « ciseaux à ADN », ouvrant la voie à des modifications précises du génome. En Chine, par exemple, des humains génétiquement modifiés par ce procédé sont nés avec une capacité plus grande de résistance au HIV : c'est une première et, évidemment, une valse de critiques et d'imperfections techniques. On peut également constater le progrès des recherches sur l'épigénétique et la protection des télomères, qui permettent de ralentir le vieillissement cellulaire. On serait ainsi déjà capable d'accroître l'espérance de vie en bonne santé dans des proportions non anecdotiques. Le secteur des organes sur puces permet l'accélération de la recherche médicale et du traitement des maladies. Aujourd'hui il est possible de faire pousser un organe humain dans un corps de cochon : manger la chair, récupérer le cœur au lieu d'en faire des croquettes pour chat ; demain, des organes pourront être cultivés ou imprimés hors d'un corps vivant, évacuant ainsi le problème de la condition animale. Des organes pourront bientôt être modifiés pour obtenir un meilleur rendement, et, ce faisant, des bénéfices économiques et écologiques. Plus polémique mais non moins intéressant est l'utérus artificiel. Toutes ces technologies permettront un contrôle de la reproduction, du corps et de son vieillissement. Les conséquences sont énormes en termes de durée de vie, de démographie, de disjonction de la sexualité et de la reproduction, de contrôle des capacités biologiques, etc.

Concernant le domaine de l'intelligence artificielle, les algorithmes dits génétiques permettent des niveaux d'apprentissage et d'auto-programmation tout à fait remarquables. Sans être strictement programmées pour effectuer une tâche complexe, les machines peuvent apprendre par elles-mêmes. Les déclinaisons de deep-learning sont en train de rendre la plupart des tâches spécifiques, dans nombre de métiers, automatisables. A titre d'exemple, les diagnostics, pronostics et propositions de stratégie thérapeutique des dermatologues sont largement plus efficaces lorsqu'ils sont effectués par des machines. L'empire de l'automatisation est appelé à s'étendre indéfiniment. Le domaine de recherche de la vie artificielle, consistant dans la simulation des processus biologiques et évolutifs complètement numérisés, permet des avancées théoriques utiles. Du fait de la reproductibilité et de la vitesse de simulation quasi infinies, les expériences ne sont plus un facteur limitant. En ces domaines, certains chercheurs dénoncent une mauvaise compréhension du fonctionnement du cerveau et de la vie, une sorte de réductionnisme fallacieux qui restera à jamais stérile. Pourtant, les modèles s'affinent, gagnent en efficacité autant qu'en subtilité, si bien que les objections prétendument théoriques se muent régulièrement en imprécations ou autres manifestations de panique morale. La modélisation et la reproduction des processus nerveux sur des supports artificiels ont déjà donné lieu à la production d'un cervelet de souris, artificiel mais fonctionnel. Chaque instant, selon Ray Kurzweil, nous rapproche de l'artificialisation d'un système limbique, puis d'un cortex. Autrement dit, de la possibilité de transférer un esprit humain sur un support artificiel. Certains vont même jusqu'à penser l'avènement d'une intelligence artificielle forte, c'est-

à-dire consciente d'elle-même et douée de métacognition. Mais, à la fois parce que la route est encore longue, et parce que d'aucuns pointent des dangers importants, comme la possibilité de voir émerger des robots tueurs ou une intelligence supérieure et hostile à l'homme, la voie du milieu consiste certainement dans l'hybridation homme/machine, dans les interfaces cerveau/électronique. L'hybridation renvoie à la convergence des nouvelles technologies. Il s'agit dès à présent d'une hybridation génétique, avec la modification du génome, mais également de l'avènement d'un individu cyborg, augmenté de prothèses, et connecté à ses semblables comme au monde et au cloud par le biais d'une interface cérébrale. L'entreprise d'Elon Musk *Neuralink* développe une « dentelle neurale » dont les applications médicales et de communication semblent inouïes. Demain l'identité sera potentiellement plus fluide et le contact social révolutionné. La miniaturisation et l'économie apportées par les nanotechnologies finiront par décupler la puissance des autres technologies, jusqu'à un niveau inimaginable. C'est ce que l'on appelle la Singularité.

- Les grands courants du transhumanisme

Le transhumanisme est appelé à pénétrer tous les secteurs de la société. Ainsi va-t-il infuser encore et encore, se décliner de toutes les manières et miroiter partout où il pourra. Mais, à mon sens, il se dessine quatre grands courants.

Le courant humaniste d'abord, qui consiste simplement à prendre acte des avancées technologiques, en particulier biomédicales, et à les accompagner. L'homme reste le centre de ses préoccupations. Il s'agit d'user des technologies comme cela a toujours été le cas, pour maintenir la suprématie et la dignité de l'homme. En réalité ce n'est pas à proprement parler un transhumanisme, car il contient une neutralisation du potentiel subversif et révolutionnaire de la technologie. Sa devise pourrait être : *humain trop humain*. Car ses tenants entendent défendre l'humanisme philosophique : maîtriser la technologie via un important dispositif éthique et juridique. Mais l'histoire nous enseigne toutes les limites de l'éthique humaine. En conservant l'homme, on conserve aussi ce qui fait l'homme : la guerre et la domination. Les technologies permettront de produire des soldats et des ouvriers augmentés et réparables, de fabriquer des armes efficaces pour défendre le monde libre, etc. Notre histoire est celle de discours éthiques, de chartes et de déclarations non respectés.

À côté, proche tout de même, il y a les technoprogressistes. Leur devise pourrait être, comme celle de l'entreprise Tyrell dans le film *Blade Runner* : *plus humain que l'humain*. Ils mettent l'accent sur l'utilisation des technologies pour augmenter l'humain et l'humanisme. L'amélioration est clairement visée : d'abord un allongement de la vie humaine en bonne santé, une meilleure efficacité de production, ainsi qu'une meilleure compréhension mutuelle pour que tout un chacun puisse jouir d'une vie digne et libre. La particularité est ici d'être ouvert à des modifications génétiques et des adjonctions neurologiques en vue de développer des qualités humaines supérieures et altruistes. C'est donc une sorte de socialisme. Pour paraphraser Lénine, chez les technoprogressistes, le socialisme c'est les soviets plus l'électricité... plus les biotechnologies.

Venu des USA, le courant de ceux qui attendent la Singularité, les singularitariens, voit plus loin que l'amélioration de l'homme et l'allongement de la vie humaine en bonne santé : penser l'après humanité, la post-humanité. L'accélération technologique va entraîner une nécessaire et très désirable explosion de la complexité de l'Univers, une ou des nouvelles espèces, d'inédites configurations de l'Esprit. Le monde va changer si profondément qu'il n'est pas vraiment possible d'imaginer la suite. La technologie devrait alors résoudre tous les problèmes en les dissolvant, et en

poser de nouveaux, de meilleurs. Il y a dans ce grand courant aussi bien des libertariens que des égalitaristes. Mais le point commun est la volonté d'atteindre le plus rapidement possible la Singularité, et ce par à peu près tous les moyens « raisonnables ».

Enfin, les religions traditionnelles sont en train elles aussi de mesurer les enjeux de la convergence des technologies, et tentent d'intégrer ces grands défis à leurs théologies. Leur idée principale sera donc de concevoir le transhumanisme de manière à rendre compatibles leurs croyances avec les nouvelles puissances technologiques. Il existe notamment une Église mormone transhumaniste, des conférences dédiées au Vatican, une participation des bouddhistes au projet de téléchargement de la conscience sur support artificiel.

– *L'enjeu métaphysique*

- Pourquoi les débats autour du transhumanisme manquent l'enjeu principal ? Attractions biomédicales et peurs de la dénaturation.

L'immense majorité des débats et disputes médiatiques autour du transhumanisme évite le fond du problème. Il s'agit presque toujours de discuter uniquement de l'usage des biotechnologies ou de l'IA, ainsi que de leurs effets attendus, bénéfiques ou pervers. Discussions essentielles, certes. Ce qui saute alors aux yeux, c'est qu'il est particulièrement difficile de refuser en bloc les progrès médicaux ; de même que de tenter d'endiguer l'attractivité de toutes ces promesses de soulagement de la souffrance, de lutte contre le vieillissement, de victoire sur les maladies. Comment justifier de freiner l'extension du domaine de la santé et de l'autonomie ? Et il est évident, pour la majorité des gens, que cette santé et cette autonomie ont une base matérielle : un corps qui ne s'abîme pas, un corps qui conserve ses potentiels. Alors, en face, nous voyons s'avancer de poussifs arguments pour alerter sur la vitesse excessive des découvertes et innovations, sur la lenteur des réflexions éthiques et des modifications juridiques, sur la nécessité des régulations internationales. Exprimer sa peur en face de l'enthousiasme, rechercher des limites et tracer des frontières, lever les obstacles et imaginer des alchimies nouvelles, ralentir ou promouvoir l'accélération, voilà ce qui semble être l'enjeu des débats. En effet, une prothèse est-elle une forme de transhumanisme, une paire de lunettes, une intervention oculaire au laser, une modification génique contre l'astigmatisme ? Quelle différence et frontière entre un outil et une prothèse, entre deux types de prothèses plus ou moins incorporées ?

Lorsque le débat devient plus abstrait apparaissent les questions éthiques et politiques ; qui aura accès, qui contrôlera, à quel prix, quels seront les effets secondaires ? Ces questions sont en réalité classiques et séculaires en médecine. Certes, le problème de la dénaturation peut sembler nouveau : n'y a-t-il pas une limite au-delà de laquelle nous mettons en danger notre nature humaine, à la fois comme danger au sens biologique (dénaturer *homo sapiens* par manipulations génétiques) et au sens moral (déshumaniser l'homme qui est, on le sait bien, et digne et bon et libre) ? Mais alors qui et comment définit-on la nature humaine ? La nature permet l'apparition d'un cerveau qui produit des biotechnologies artificielles. Ces artifices sont-ils, dès lors, naturels ou antinaturels ? Les incorporations, les modifications, les augmentations du corps et de l'esprit vont-elles nous faire perdre de la liberté et de l'humanité ? En réalité il s'agit d'un vieux débat qui ressurgit plus fort que jamais. En vérité, ces interrogations sont légitimes et, de fait, posées à chaque révolution technologique.

- Caractère superficiel et circonstanciel des questions éthiques, politiques et écologiques

Il y a mille manières de poser ces problèmes, mille subtilités et arguments intelligents à y découvrir. Pourtant, tout cela manque l'enjeu principal. Non pas que les questions précédentes ne soient pas importantes et incontournables pour l'humanité de ce début de siècle, je pense notamment à la question écologique qui est un facteur déterminant, infiniment complexe et lourds de décisions politiques en gestation. L'effondrement des écosystèmes pourrait même entraver, voir donner un coup d'arrêt à tous les débats ! De même que les enjeux politiques de domination, de concentration des richesses, et de toutes les nouvelles formes d'esclavage ou d'asservissement demeurent urgentes. Mais ces questions sont circonstancielles en ce sens qu'elles dépendent du contexte historique, de la sensibilité des populations (la conception de l'humain en Chine n'est pas la même que la conception européenne¹), des organisations politiques. Tout cela peut varier rapidement, entraîner d'autres problèmes et appeler d'autres solutions. Elles sont aussi superficielles, car la question fondamentale posée par le transhumanisme, si elle est bien la question de l'homme, n'est ni une question biologique, ni politique, ni même morale : c'est une question métaphysique. Elle engage l'homme en tant qu'être spirituel. En tant qu'être tout à la fois naturel et surnaturel ou, en d'autres termes, tout à la fois matériel et informatique². Cet aspect est souvent occulté sinon mal posé, et avec les vieux concepts des religions monothéistes. Mais, à tout seigneur tout honneur, on peut reconnaître en cela l'aspiration à la profondeur des esprits religieux même les moins habiles : la métaphysique est un domaine qu'ils connaissent bien.

- Le transhumanisme n'est pas seulement l'adjonction de nouvelles technologies, il est une interrogation sur la destinée de l'homme

Ce qui est à retenir, c'est que le transhumanisme est un phénomène véritablement profond et important. Il ne le serait pas s'il n'était qu'une mise à jour des technologies biomédicales, ou qu'une nouvelle manière de traiter l'information par les ordinateurs. Auquel cas, en effet, les questions éthiques et politiques pourraient être premières. Nous aurions alors une continuité indiscutable de la technologie depuis le silex et le langage, jusqu'aux algorithmes génétiques et aux organes artificiels. Et c'est là qu'il convient de voir que le transhumanisme ne réside pas d'abord dans le fait d'user de nouvelles technologies ou d'aller toujours plus loin dans la maîtrise des corps. Le transhumanisme c'est l'aspiration à mettre en question l'espèce humaine : son destin est-il de perdurer comme humanité ? Faut-il passer les limites et frontières de l'espèce ? La notion d'espèce humaine est-elle un simple moment de l'histoire de l'esprit ? Et donc, évidemment, quelles sont les conséquences de la maîtrise technologique, des hybridations et modifications possibles dans la définition que l'homme se donne de lui-même ?

Il s'agit donc plus d'une dynamique de questions métaphysiques et de pratiques de soi, que d'un recensement des techniques disponibles et de leurs puissances. « L'homme augmenté », comme on dit parfois, n'est pas vraiment une expression transhumaniste. Ce serait même presque un contresens. Car si le transhumanisme s'appuie et se nourrit des technologies, il ne s'y réduit pas. Son essence est métaphysique, il est le signe de l'aspiration de l'homme à devenir autre que l'homme. En retour, cette aspiration ne peut se réaliser que par l'usage toujours plus important des technologies ; technologies conçues alors comme matérialisation de l'esprit et de son aspiration.

1 Voir *infra*, partie II, chap.2, *Échec politique*

2 En tant que, si l'on veut, le niveau de l'information émerge du niveau de la matière et l'excède. Voir *infra* partie II, chap.3, *L'écologie comme dynamique de l'altérité et de l'identité*

- Le transhumanisme est d'abord l'avènement du post-humain
 - Pourquoi les nouvelles technologies fabriqueront un post-humain ?

Il y a comme un consensus sur le propre de l'homme. Et à ce compte-là, il est inutile de se cacher la réalité, par conservatisme ou marketing : le transhumanisme doit fabriquer du post-humain. Cela est évident du fait que l'ambition première des chercheurs et des partisans du transhumanisme n'est pas de créer des jeux vidéo toujours plus distrayant ou de développer des gadgets. Non, l'idée est bien plutôt de combattre efficacement la maladie, le vieillissement et la mort. C'est aussi de manipuler l'espace et le temps : via les technologies de communication, d'extension de la longévité, de rapidité de traitement de l'information et de reconfiguration de la matière (nanotechnologies). Or l'objet de ces recherches est typiquement ce qui définit l'homme.

- L'homme se définit par la maladie et la mort

Ainsi, œuvrer à combattre, voire à en finir avec la maladie et la mort, c'est soit vouloir en finir avec l'homme, soit vouloir changer la définition de l'homme, ce qui au fond revient au même. L'homme se caractérise par la conscience de la mort et par la conscience de la souffrance. La forme humaine de la finitude est bien cette mort qui est toute sa vie. Aucune grande œuvre humaine n'est issue ou ne parle de quelque manière de son rapport à la mort. Peut-être même est-ce le cas de ses plus triviales réalisations. Nos manières d'interagir, nos émotions, nos pratiques sociales, qu'est-ce qui échappe à la mort ? Qu'est-ce qui échappe à son envers : l'impératif biologique de perpétuation de la vie ? Et donc, que reste-t-il de l'homme, au fond, s'il devient potentiellement amortel et que ses souffrances peuvent trouver soulagement ? Peut-être le meilleur de l'homme, diraient les technoprogressistes. Mais ce meilleur n'a jamais été vu, seulement subodoré, car il a toujours été occulté par la mortalité. Ainsi ce meilleur, cette vérité de l'homme, serait en fait une novation totale. Rien qu'en ne mourant plus et en n'étant plus menacé par la maladie et la vieillesse, quand bien même tout le reste serait conservé, cet être ne serait plus un humain.

- Le transhumanisme recrée l'esprit, le corps mais aussi la nature

La chose est maintenant plus claire : voilà pourquoi je choisis de minorer ou d'évacuer les questions éthiques, sociales et politiques. C'est une sorte d'optimisme, et surtout une logique implacable : soit le transhumanisme aidera à devenir meilleur et la phase de transition vers le post-humain sera une ascendance ; soit il accentuera encore la brutalité humaine et la transition sera une descente aux enfers. Mais deux choses m'apparaissent certaines : d'abord que le cheminement vers le post-humain est inévitable, ensuite qu'au bout du tunnel il y a une nouvelle espèce. Avec elle la disparition de toute la fatalité qui est associée à l'humain, brutalité comprise. Le post-humain emportera les problématiques humaines, les rendra obsolètes et fondamentalement inopérantes. Elles se perdront avec les contraintes biologiques. Le post-humain sera si différent de l'humain, du fait de l'émancipation des contraintes de reproduction et de survie, que les problèmes qui se posent aujourd'hui n'auront plus de sens. Y aura-t-il d'autres problèmes ? Certainement, mais rien qui aura à voir avec la domination et la perversion telles qu'elles se manifestent maintenant, car il y aura une reconfiguration profonde de la notion même d'identité. En effet, des êtres immortels, réparables, sauvegardables en tout ou partie, téléchargeables, transférables, partageables auront des frontières personnelles plus floues, des modalités de vie nouvelles, des capacités perceptives et cognitives

étendues, des manières d'entrer en communication multipliées, un rapport au temps et à l'espace radicalement bouleversé. Les éléments pertinents du monde naturel changeront également : la source d'énergie principale des individus ne sera sans doute plus la nourriture végétale ou animale. Les menaces ne seront plus les animaux sauvages, fauves ou microbes. Les variations de température et les niveaux de polluants organiques ne nous ne concerneront plus directement. Ainsi, ce ne seront plus les mêmes éléments naturels qui feront sens pour le post-humain.

Toutefois, le post-humain pourrait aussi gérer et décider de vivre dans un écosystème riche, avec une place pour les espèces antérieures, humains compris. Mais cela ne change rien dans le fond : l'esprit et le corps n'auront plus rien de commun avec ces aspects qui portaient la définition métaphysique de l'homme. Et la nature elle-même changera de face et se reconfigurera à la lumière des capacités d'intervention, comme des capacités de perception et d'interaction de la nouvelle espèce.

LE TRANSHUMANISME COMME RÉVÉLATION

- Comprendre l'épuisement de l'homme contemporain
 - Un monde qui génère de la souffrance tout en la rendant intolérable

Ça n'est pas nouveau : vivre est chose malaisée. Quelle époque ne connaît son lot de guerres, d'épidémies, de famines, ses organisations mutilantes, ses institutions au service d'une minorité dominante et asservissant la masse ? L'on se demande même comment il est possible d'avoir toléré tout cela, d'avoir évité la folie et les massacres de masse, d'avoir finalement esquivé le développement d'une intelligence qui aurait conduit à la révolution et à l'instauration d'une société égalitaire efficace et douce. Mais c'est ainsi, force est de constater qu'aujourd'hui encore il y a de bonnes raisons de souffrir : on meurt, on tombe malade, on se fait maltraiter, humilier et prostituer. Quelle spécificité de notre époque ? Eh bien, peut-être le fait, à la différence des périodes passées ou des aires culturelles exotiques qui avaient un système idéologique de justification et des croyances religieuses bien acceptées, que notre civilisation ne parvient plus à justifier la souffrance avec ces habituels colifichets. Notre époque peine à croire, et ses croyances, notamment l'économisme libéral, échouent à justifier les calamités comme à faire courber l'échine sans ressentiment. Ce que l'on appelle montée de l'individualisme, tout comme le fameux rêve américain, entraîne une valorisation extrême de la personne. L'individu est sacralisé, on lui parle de bien-être, de sa valeur intime et indiscutable, on lui chante son droit au bonheur et à ce qu'il y a de meilleur, on flatte son goût pour la vie intense et pleine. Tout cela évidemment aussi pour lui vendre, s'il est solvable, des produits de consommation. Mais l'effet c'est que d'un côté ce système accroît les inégalités et finit par broyer la majorité des gens (perdants de la mondialisation), tout en rendant intolérable, et perçus comme injuste, l'échec et la souffrance de l'échec. Cet état d'esprit étend son empire à tous les niveaux de l'âme. Deviennent ainsi insupportables et les souffrances sociales, et les souffrances naturelles.

- L'absence d'alternative et le défaut de perspective

On voit que l'occident capitaliste produit des gagnants arrogants et dévoreurs qui font face à des perdants humiliés et domestiqués (exécutant les travaux domestiques des gagnants). On voit également qu'il contribue grandement à détruire les écosystèmes et à accroître encore les risques naturels. Mais il est clair que ses statistiques abstraites sur l'espérance de vie, le niveau de confort et de sécurité sont bonnes, attractives. Il semble y avoir si peu d'alternative, si peu de désir adverse, que l'on assiste à une ruée vers cet Occident. Le fanatisme religieux, assez minoritaire au fond, est-il une proposition alternative crédible ou plus simplement l'expression du désespoir de populations déçues de ne pas être intégrées plus confortablement dans la dynamique capitaliste ? De même, la prétendue sagesse indigène ne semble pas préserver des sirènes du capital, pas plus en Bolivie qu'ailleurs³. L'histoire le dira, mais entre les manipulations, les stratégies géopolitiques et la réalité effective des organisations sociales, il semble plutôt qu'il n'y ait pas de vraie poussée vers un autre monde. Un autre monde ne semble donc pas possible, parce que pas désiré.

3 Maëlle Mariette, *La gauche bolivienne a-t-elle enfanté ses fossoyeurs ?* Le monde diplomatique, septembre 2019

Autrement dit, il y a ici un paradoxe : à la fois il n'y a pas d'alternative, et en même temps il n'y a pas de perspective. L'avenir semble bouché. Ce monde est celui que l'on désire tout en étant celui qui ne nous satisfait pas. Souvent même il nous écrase et amplifie notre douleur.

- Une avidité à vivre alliée à un sentiment de vacuité

Ce paradoxe s'observe partout : sur les réseaux sociaux, dans les comportements imbéciles et brutaux, dans les goûts grossiers cinématographiques et télévisuels, dans le succès des beuveries, etc. Chacun veut profiter au maximum, être là où il « faut » être, vivre ce qu'il « faut » vivre. Chacun est avide de consommer et d'expérimenter le « meilleur ». Et dans cette course totalement emballée, c'est un sentiment de vide qui émerge. Aussi vite caché qu'apparu, il est recouvert et mal dissimulé par une surenchère de vantardises Facebook et de petits smiley. Au-delà de la bêtise apparente de nos modes de vie, on perçoit une fragilité, un désarroi. Et c'est pour cela que les assommoirs idéologiques, consuméristes, pharmacologiques sont de plus en plus nécessaires et de moins en moins efficaces. Il y a une lassitude très perceptible à l'intérieur de l'hystérie. Cette incapacité à trouver de véritables solutions, voire à penser correctement les problèmes est tout à fait révélatrice du dilemme suivant : la poussée désirante, venant de notre nature biologique, nous enchaîne à la recherche de satisfactions de court terme, entrave notre capacité comme notre volonté à prévoir et à agir sur le plus long terme. Le résultat est un désespoir assommé par la poursuite de jouissances coûteuses qui accroissent en retour la menace : un cercle vicieux, insoluble, lié en partie à notre nature biologique.

– Un exercice de lucidité sur les échecs humains

- Des problèmes insolubles en l'état

Aucun des problèmes n'est résoluble. Aucune solution crédible ne se dessine en matière d'écologie, de démocratie, d'économie, de santé, de sens de l'existence. Bon an mal an, nous survivons, mais de plus en plus nihilistes, de plus en plus creux, avec de moins en moins de capacité à nous réjouir. Et nous voyons, et nous prenons du plaisir à voir s'amonceler les nuages. La collapsologie, le survivalisme, le catastrophisme, et les prophéties de malheur sont devenus des sources de plaisir et de soulagement. Ceci n'ôte rien à leur éventuelle pertinence, mais il me semble que cela indique une forme d'acceptation et de reconnaissance du caractère insoluble des grands défis contemporains. En tout cas, insoluble en dehors d'une perspective transhumaniste.

- Le désespoir, le cynisme, puis la lucidité

Ce constat peut conduire à une forme de désespoir. Il le doit même. Car en laissant le désespoir envahir l'esprit, en le laissant agir sans chercher à le distraire ou à le dissiper, on finit par en tirer un bénéfice inouï : une révélation, une levée du voile, une perception claire des choses. Bien sûr, le désespoir produit une forme de cynisme si tant est qu'il n'ait pas conduit au suicide. Ce cynisme donne la force nécessaire pour affronter l'horreur, il est l'attitude du refus de combat contre la vérité. La vérité contrarie, il est donc indispensable de trouver une forme de joie et de plaisir à sa contemplation : ici naît le cynisme. C'est aussi une manière de ne rien pardonner et de ne rien

améliorer. Le cynisme invite à contempler les choses et à percevoir que rien ne mérite les combats et les solutions habituels. Il s'agit d'une sorte de petite mort de l'esprit, d'une mise en repos, d'une retraite, du constat froid de la cruauté du monde et des échecs humains. Et cela donne la force de voir, de s'ouvrir à la révélation. Sans intérêt particulier, sans crainte de l'anéantissement, sans plus d'ambition pour soi et les autres, il est permis de percevoir.

- Approfondir le sens : idéologie du capitalisme cognitif, esprit du temps, vérité de l'homme

Percevoir quoi ? D'abord percevoir les différents niveaux de vérité que nous révèle l'intérêt grandissant pour le transhumanisme.

Le premier niveau est certainement celui de l'appréhension du transhumanisme comme idéologie du capitalisme contemporain. Parfois appelé capitalisme cognitif, capitalisme financier post-industriel, capitalisme de l'information et de l'intelligence, toutes ces dénominations ont en commun la notion de capitalisme. Ainsi le transhumanisme est-il conçu comme idéologie qui justifie et reflète les rapports de production du moment. Qu'importent les esbroufes technologiques et les promesses de bonheur, tout cela serait secondaire voire factice. Nous aurions d'abord un capitalisme aux abois, acculé à une crise de surproduction, avec une économie virtuelle énorme, des capacités de production de plus en plus automatisées, une destruction des emplois, l'association intenable et explosive d'une paupérisation des classes laborieuses avec un creusement des inégalités. En outre, les masses, comme on l'a vu, seraient un peu rétives à servir d'esclaves et de prostitués aux classes dominantes pour quelques miettes (emplois du *care*, du médico-social, de la sécurité, de la domesticité et du bien-être) ; cet avenir qu'un Nicolas Bouzou ou un Luc Ferry nous mettent en demeure d'accepter sous peine de faire donner de la troupe : l'alliance de la main et du cœur, autrement dit et pour le dire crûment, torcher les anciens, récurer les latrines, matraquer les manifestants et masturber les hommes. Ce modèle est difficile à avaler, il dégrade les compétences techniques anciennes, les collectifs de travail. L'ubérisation se développe. Alors, il serait évidemment bon de promettre l'aide technologique, l'assistance robotique, l'abondance nanotechnologique et la guérison des cancers. En outre, le transhumanisme, notamment dans sa version technoprogressiste, pourrait être l'idéologie qui sauverait le capitalisme par la promotion de mesures comme le revenu universel, l'accès élargi aux technologies biomédicales, la redistribution des fruits de la révolution technologique. Autrement dit, du bon pain OGM et des bons jeux virtuels pour satisfaire le peuple, des formes de gratuité, l'assistance des robots en échange de l'accès à toutes les données personnelles de chacun. La surveillance et la sécurisation des constantes biologiques, la valorisation des comportements civiques et écologique : une nouvelle manière de mettre les gens au travail, de zoner le territoire, de maîtriser les flux de personnes et d'information, de dévorer les données pour alimenter la machine d'intelligence artificielle, de gérer le système-monde. En somme, gouverner à l'incitation et au ludique.

Alors oui, le transhumanisme peut être l'idéologie nouvelle du capitalisme, et une manière de réduire la contradiction entre l'état des forces productives et des rapports de production ; mais indéniablement il est autre chose, il est l'esprit du temps. L'esprit de l'homme contemporain fatigué de lui-même et revenu de toute croyance authentique, perdu dans le chaos de la postmodernité mais ne pouvant plus revenir aux vieilles lunes. D'ailleurs le transhumanisme séduit aussi bien les riches que les pauvres, les Occidentaux que les Africains, les Chinois que les Russes. L'attraction de la technoscience touche aussi bien les athées que les religieux, les alternatifs que les bourgeois urbains.

Il plonge ses racines profondément dans l'époque. Il est plus qu'une idéologie congruente avec le capitalisme.

En allant encore plus loin, en se laissant pénétrer par l'idée essentielle du transhumanisme, on se rend compte qu'il manifeste la vérité de l'homme. L'humanité a toujours été transhumaniste, elle s'est toujours rêvée autre qu'humaine, elle a toujours voulu atteindre à une transformation en une espèce supérieure. Les autres niveaux de vérité sont valides, évidemment, mais au plus profond réside la grande révélation du transhumanisme : purgée de toutes les scories mythiques et religieuses, l'essence de l'homme devient maintenant évidente.

- L'essence de l'homme se révèle
 - La contradiction fondamentale entre la conscience et la vie

L'homme a toujours détesté sa condition. Sa nature est une contradiction. Elle lui donne sa capacité de création autant que la fatalité indépassable de sa souffrance. L'homme est un être tendu entre une vie biologique qui porte la mort et une conscience individuelle qui contemple la brutalité de cette finitude. Comme être vivant, il doit se reproduire et donc mourir, tout en étant programmé biologiquement pour détester et fuir la mort, ainsi que tout ce qui a trait à la maladie et à la douleur ; comme être conscient il mesure l'horreur de cette position et souffre d'être mortel. C'est donc une sorte de double contradiction : la contradiction interne à la vie biologique, à quoi s'ajoute la contradiction entre la vie biologique et la conscience individuelle. Unique dans l'Univers, cette contradiction est pathogène mais créative ; elle écrase mais donne la force de dire non. Elle est une charnière, un point d'inflexion dans l'histoire naturelle.

- Le transhumanisme est l'expression adéquate de la nature humaine et son aspiration la plus profonde

Difficile de survivre à cette nature. Alors que nous sommes tous égaux devant le fait de devoir mourir et souffrir, il y a, en parallèle, des différences souvent inexplicables, et donc perçues comme injustes, entre les destins et les afflictions personnelles. Il y a une part de déconnexion entre les trajectoires individuelles, les actions et la moralité des personnes. Le malheur et le découragement sont infiniment plus évidents et intenses que les moments de paix ou de plaisir. Ils sont en outre rarement justifiables. Comment supporter la perte de nos proches, la maladie qui mutile, la dégradation de la vieillesse, la mort des enfants ? Comment ne serions-nous pas poussés à travailler à vaincre ces calamités ?

Qui plus est, quand bien même l'homme serait, par impossible, devenu politiquement pacifié, la contradiction fondamentale perdurerait. Sachant cela, que faire ? Vivre ou ne pas vivre ? Il faut vivre pourtant, car l'univers produit de la vie, par lui-même, tout seul, par son propre mouvement. Aussi l'homme sent-il confusément qu'il ne peut pas mourir, ou alors très peu de temps. Le temps d'un éclair, le temps qu'une autre espèce, que d'autres individus conscients apparaissent en quelque point de l'univers. Le transhumanisme, parce qu'il s'appuie sur la science et la technologie, parce qu'il se passe de toute formulation surnaturelle ou mythologique, présente la contradiction fondamentale sans fard. Il propose également une issue purement immanente, purement matérielle,

concrète et factuelle. Pas de promesses d'un autre monde, nul besoin de la garantie intenable que le royaume soit déjà là, tout à côté, à nous attendre : le post-humain se construit au jour le jour, sa naissance est immédiatement visible et vérifiable, les échecs et retards ne peuvent se dissimuler. Le post-humain existe ou n'existe pas, mais il ne peut pas être une chimère censée exister ailleurs. Il est l'expression parfaite et la matérialisation nécessaire de l'aspiration si profonde de l'humanité à en finir avec elle-même, à donner naissance à quelque chose de meilleur.

- L'histoire humaine est faite pour avoir une fin

Car, c'est difficilement contestable, l'histoire humaine comme histoire de la claudication de l'homme sous le poids de la contradiction fondamentale, doit avoir une fin. Cet être malheureux et créateur est un être de passage : tout en lui tend vers la sortie de soi. Il est dans sa nature même de vouloir finir, et le plus rapidement possible. Le transhumanisme est l'éveil de la conscience sur son essence et son véritable but ; en ce sens il est l'espoir enfin réaliste de réussir. Il est aussi la force qui permet de voir sans aucun filtre la vérité de notre nature et du destin que l'on s'est, finalement mais très logiquement, créé.

LE TRANSHUMANISME COMME SENS DE L'HISTOIRE

- L'histoire naturelle est l'histoire de l'esprit
 - Des atomes au cyborg : une complexité toujours plus grande, des progrès toujours plus rapides

Il est difficilement contestable que l'histoire naturelle montre une complexification et un ordre toujours plus grand au fil du temps. Bien sûr, les éléments les plus simples, les relations les moins complexes, les êtres physiques et vivants les plus primitifs demeurent, en masse, aux côtés des plus sophistiqués. Il y a toujours des niveaux de complexité supérieurs qui émergent, de plus en plus rapidement au fil des âges. Peu après le Big Bang, les atomes les plus légers sont apparus, puis il a fallu un temps incroyablement long pour que des combinaisons chimiques aux propriétés finalement si prodigieuses se stabilisent et qu'ainsi émerge le vivant. Un temps encore très long, mais remarquablement plus court en réalité, pour qu'émerge l'humain, et un battement de cils pour que l'humain invente l'ordinateur. L'accélération est littéralement à couper le souffle. En regardant l'ensemble, l'histoire de l'univers est très visiblement autre chose que l'histoire humaine. L'homme n'est qu'un moment dans l'histoire de l'information et de l'esprit.

- L'homme est le pivot de l'Univers de par sa contradiction fondamentale

Pourquoi l'homme est-il à considérer comme le grand point d'inflexion? Non pas par anthropocentrisme, mais parce que l'homme est le moment où la vie devient consciente d'elle-même, où la réflexivité permet une auto-contemplation. Il est la contradiction fondamentale et par conséquent une rupture cognitive. L'intellect ne sert plus seulement aux fonctions immédiatement utiles à la survie, il sert aussi à comprendre l'impasse du vivant et la « mission » du vivant conscient. L'homme est alors sommé de choisir entre la vie et la conscience, car les deux aspects sont inconciliables, donc pathogènes et détestables. Les trois strates du cerveau que sont le reptilien, le limbique et le cortex (instincts, émotions, intellect) trouvent une harmonie pour désirer, vouloir, et comprendre un autre modèle.

L'esprit est parvenu dans l'homme à un stade qui nécessite, pour poursuivre sa complexification et son ordonnancement, qu'il s'émancipe de la mort et donc de l'humanité. La phase suivante de l'esprit implique que la vie s'épanouisse au-delà du carcan biologique. Puisque l'homme est un pivot, la forme suivante de l'esprit se dessine maintenant, au crépuscule de l'humanité, dans un être post-humain et post-biologique.

- De hasards en émergences, l'Univers s'est créé un destin

Il n'y a pas de dessin intelligent préexistant au processus même de complexification de l'esprit. L'esprit émerge de l'interaction des éléments simples puis se complexifie. Il n'existe pas de toute éternité : cette hypothèse serait totalement incompréhensible, irrationnelle et inutile. Le dessin intelligent, c'est l'esprit qui le crée au fur et à mesure de son histoire. Il est clair pourtant qu'il y a comme un destin, comme une évidence dans l'orientation de l'histoire de l'esprit. Aurait-il pu se

créer autre chose ? En un sens non, car c'est cela qui a été créé, et il est maintenant impossible de penser que ce destin ne soit pas l'effet du jeu de la complexité et des interactions.

- L'homme peut maintenant raconter son histoire : il s'est toujours raconté des histoires

Puisque le récit que l'homme fait de l'histoire naturelle est une création, mais qu'il est aussi un destin, alors il est vrai que ce récit tient à la fois du constat authentique et de la fiction. Une histoire qui nous permet de devenir ce que nous aspirons à être. C'est bien là la définition de la création (selon Castoriadis notamment) : non seulement dire ce qui est mais aussi « faire être ce qui n'est pas ». L'humain s'est toujours raconté des histoires : les religions et les mythes. Ces histoires nous parlaient systématiquement d'une réalité autre, plus belle et plus vraie, toujours à venir. Ces formulations mythiques trouvent maintenant à s'incarner, et les histoires deviennent la réalité⁴.

– La leçon commune à toutes les religions

- Reconnaissance et recouvrement de la contradiction fondamentale

Toutes les religions connues, qu'elles soient animistes, polythéistes, bouddhistes ou abrahamiques nous parlent de la contradiction fondamentale. Toutes contiennent, explicitement ou implicitement (animisme), mais massivement, la reconnaissance du caractère pathogène de la vie consciente. Les récits contiennent presque toujours une chute, ou une justification de la souffrance, essence de l'expérience humaine. Il n'y a jamais d'acceptation béate de la contradiction fondamentale, ni d'harmonie sans reste et immédiate avec la nature : il faut de la magie et de la divinité, la promesse d'une forme d'éternité pour rendre supportable l'existence.

Seuls de rares systèmes philosophiques ont essayé de produire une dénégation de la contradiction fondamentale, sans réel succès. Les histoires religieuses se contentent de la recouvrir par l'affirmation qu'à côté de nous existent un autre monde qui est meilleur, une autre vie qui est éternelle, un autre corps qui ne se corrompt pas. Mais ce recouvrement est moins grave que la dénégation de certains philosophes. Et si les hommes cherchent le réconfort dans les récits religieux, les mensonges philosophiques qui ne puisent pas dans la vérité de la contradiction fondamentale sont rejetés d'instinct. Ceci explique le succès des religions, comportant toujours un versant terrible, face aux philosophies optimistes mais dénégatoires.

4 « *Since I was a child I've always loved a good story. I believed that stories helped us to ennoble ourselves, to fix what was broken in us, and to help us become the people we dreamed of being. Lies that told a deeper truth.* » (Depuis que je suis enfant j'ai toujours aimé les bonnes histoires. Je pense qu'elles nous permettent de nous ennoblir, de réparer ce qui est brisé en nous, et nous aident à devenir les personnes que nous rêvions d'être. Des mensonges qui disent une vérité plus profonde.) *Westworld*, HBO, saison 1 episode 10.

- Nier la mort ou nier la conscience

C'est ainsi que les religions recouvrent la contradiction fondamentale : elles vont soit nier la mort, soit nier la conscience individuelle.

Les récits qui nient la mort vont pouvoir exalter la conscience. Ils vont aussi reconnaître la souffrance et la misère de ce monde : un autre monde nous attend, la contradiction fondamentale est estompée.

Les récits qui, symétriquement, nient la conscience individuelle, vont célébrer la vie, mais en la rendant inoffensive par la dilution de la contradiction fondamentale dans l'ensemble trans-individuel d'un monde animiste fondamentalement unitaire. Les traditions bouddhistes posent la souffrance comme inaugurale (la première des quatre nobles vérités) mais promettent qu'un nirvana est possible purgée de la conscience individuelle nommée égo.

Le phénomène religieux prouve aussi que l'homme déteste être un homme, et c'est pourquoi il choisit de se rêver soit comme une âme, soit comme un égo illusoire.

- Des promesses qui ne peuvent pas être tenues

Le problème évidemment, c'est que les promesses religieuses ne sont pas tenables. Puisque la vérité ne peut apparaître qu'après la mort, et que par définition personne n'en revient, il est impossible de prouver que le dogme est fondé. En outre, il y a une multitude de religions avec leurs promesses contradictoires, leurs phénomènes surnaturels, tous plus baroques les uns que les autres : guérisons miraculeuses, apparitions de goules, tables tournantes, vierges dans des grottes et autres phénomènes de foire. Comment choisir, comment hiérarchiser, comment croire dans un paradis plutôt qu'un autre ? Comment croire, alors que tout cela semble si merveilleux et si faux ?

D'un côté on observe un accroissement du nombre d'athées et de croyants non dogmatiques depuis le Moyen Âge ; d'un autre côté, on constate chez certains une fuite en avant dans le fanatisme, comme pour maintenir la force des chimères et mettre le réel de côté. Pourtant, comment vivre sans espérance ?

– Religions, drogues et assommoirs : des baumes devenus obsolètes

- Nécessité de soulager la souffrance

Il faut pouvoir maintenir sa vie. Nous sommes à la recherche de soulagements. Rendre la vie supportable est bien l'aspiration minimale de tout un chacun : quand cela va mal, tout ce qui peut soulager est bon à prendre, car c'est une manière de repousser un instant la mort. Les religions tentent de rendre la contradiction fondamentale supportable. Parfois ce n'est pas suffisant, alors les drogues, médicaments et autres divertissements prennent le relais. Tous ont la même fonction : nous assommer, estomper la douleur et éloigner l'esprit de la vérité. Quelle est donc la proportion d'homme qui n'étant ni religieux, ni drogué, ni « thérapié », ni assommé de quelque manière n'est pas éminemment misérable ? Très peu à vrai dire ; pas assez en tout cas pour que l'espèce humaine se mette à aimer sa condition et ne pousse toujours plus avant vers la sortie.

- Les dangers que les hypnotiques font courir à l'esprit

Les hypnotiques sont des remèdes indispensables lorsque manquent des moyens plus efficaces et radicaux. Ces drogues endorment nos capacités de souffrance mais également d'action. Le problème c'est que, comme pour les médicaments, il existe souvent un effet de dépendance. Les religions, par exemple, pourraient résister à l'avènement d'une solution technologique, car leurs dogmes se sont construits lors de périodes historiques où l'homme était incapable de se transformer par la technologie. De même, certains adeptes de la technologie pourraient ne voir les avancées des biotechnologies que comme des baumes. En ce sens le progrès technologique pourrait être un assommoir. Une manière parmi d'autres d'apaiser la souffrance de l'homme. C'est un peu ce qui est proposé par ceux qui veulent combattre la mort et la vieillesse tout en pensant conserver l'homme. La valeur spirituelle de cette position me semble faible, car elle refuse de voir la discontinuité qu'implique nécessairement le transhumanisme. Peut-être faut-il comprendre cette posture comme un rejet de la métaphysique, ou encore une tactique marketing destinée à rassurer les plus conservateurs ?

- Les baumes ont été indispensables, ils sont maintenant des entraves

Dès lors, il est clair que les baumes risquent de se muer en entraves : entraves à l'accélération de l'histoire de l'esprit, réticences à l'avènement du post-humain. Entraves capables d'envenimer tous les problèmes actuellement insolubles, de faire durer encore cette humanité, de faire souffrir et périr des générations qui auraient pu être épargnées. Il s'agit d'une course contre la montre, et il est triste de constater que l'homme se crispe sur son identité et son espèce. Cette forme de l'instinct de survie, le contraint à se tortiller encore et encore, alors que la vie de l'esprit qui l'habite ne peut plus s'épanouir qu'en dehors de sa forme actuelle. Encore un paradoxe et une contrainte de la condition humaine, spirituelle et biologique : programmée pour tenir aux deux aspects tout en étant consciente de l'impasse de cette situation. L'homme rêve à une issue dans ses religions, mais il tremble lorsque la solution est à portée de main.

- La technologie ramène l'au-delà ici-bas

Les mots et les rêves ne suffisent pas, religions et magies ont permis de tenir l'homme. Les promesses essentielles de l'imaginaire spirituel trouvent enfin à s'incarner dans le monde matériel grâce à la technologie, à la Singularité qui vient. Il n'y a plus besoin d'au-delà, ni d'un autre monde.

LE TRANSHUMANISME COMME SPIRITUALITÉ

- En finir avec l'homme : un désir immémorial et l'unique issue
 - La plupart des problèmes trouvent leur solution dans le dépassement de l'homme

Des plus anecdotiques en apparence aux plus profonds, on peut raisonnablement supposer que tous les problèmes épineux peuvent trouver une solution technologique.

Les plus concrets : viande artificielle, expérimentations médicales sans cobaye, médicaments individualisés, nanorobots thérapeutiques, estomac artificiel, poumons résistants aux pollutions, aides à la biodiversité, pollinisateurs mécaniques, immortalité, etc. Il s'agit là d'exemples de solutions technologiques aux problèmes de santé et d'écologie. Un être moins sensible aux polluants, et capable de réparer mieux les dégâts qu'il cause, un être qui se transforme pour réduire ses besoins en énergie, qui optimise et accroît ses capacités à extraire l'énergie en générant moins de déchets est nécessaire à « notre » survie, alors que la menace d'effondrement écologique grandit chaque jour.

Les plus théoriques : la compréhension des mécanismes complexes nécessite des capacités de calcul, de travail collectif, de partage d'information et de créativité qui sont favorisés par les nouvelles technologies, les futures techniques d'augmentation et d'hybridation. En outre, un post-humain immortel aura plus de facilité à contrôler sa démographie, ne sera plus tenu par quelque horloge biologique et autres pulsions archaïques du vivant, inadaptées au monde contemporain. Les capacités de partage d'informations, cognitives ou génétiques, les capacités de contact direct d'esprit à esprit permettront de réduire les aspects les plus sauvages de compétition et de prédation. La politique en sera assurément révolutionnée, et une forme associant égalitarisme et individualisme créateur sera enfin possible, une fois allégée de tous les freins de la biologie du mammifère.

- La mort est devenue inutile
 - Sans vie biologique, nul besoin de mourir

Pourquoi la mort serait-elle nécessaire ? Après tout c'est le moyen qu'a trouvé la nature pour produire de la variabilité génétique et pour sélectionner du nouveau, du congruent à l'environnement, de l'adéquat à l'écosystème. Il faut mourir car nous devons nous reproduire, cela pour produire de la variation. Mais si nous sortons de la vie, si nous cessons d'utiliser la reproduction sexuée pour produire de la variation, alors la mort n'a plus de nécessité. Si nous ne vivons plus comme des êtres biologiques, si nos identités et nos informations se maintiennent et se modifient sur la base d'autres principes, comme l'hybridation, la modification volontaire, le partage, la sauvegarde, alors la notion même de mort n'a absolument plus le sens qu'elle pouvait avoir pour un être naturel et biologique.

- L'identité stérile et la diversité chaotique

Il faut alors considérer non plus la mort, mais sa fonction, à savoir un outil pour produire de la variation et du nouveau : un instrument de création. Car le même qui reste le même, l'identité qui ne bouge pas, est stérilité. Cette identité a même tendance à étendre son empire et à uniformiser l'univers. De la même manière un chaos total, sans identité qui perdure, serait tout aussi stérile et insignifiant. Tout l'art de vivre, toute la nature de l'esprit est de voguer entre l'identité et la diversité, de se montrer créateur sans faire régner le chaos. Nous sommes maintenant en passe d'être assez éveillés pour nous passer de ce garde-fou.

- Il y a mille moyens de produire de la variété

En effet, la mort n'est nullement le seul moyen de produire de la diversité ou de résistance. Au contraire, elle est aujourd'hui un frein au développement harmonieux de l'esprit. Elle contraint l'homme à sa bestialité et à ses pulsions prédatrices, conservatrices et agressives. Il est possible de passer à un autre niveau dans l'approche de ces problèmes. Ce niveau est celui de l'auto-altération, de l'auto-transformation : s'introduire des changements et modifications, digérer des éléments venant d'autres personnes et des éléments d'arts. Ces choses que l'on fait déjà dans une petite mesure. En effet, bien des gens affirment que leur vie a changé après une rencontre, après la lecture de tel roman, l'écoute de tel compositeur. Il sera question aussi de la proportion de hasard, d'éléments chaotiques et imprévisibles que l'on voudra intégrer à sa vie. À un niveau collectif, se posera la question du partage et de la mise en réseau des expériences. Éventuellement, pourra émerger une forme de conscience collective.

- La mort n'est garante ni du bien, ni du beau

La mort ne nous garantit pas la moralité ou la beauté. Beaucoup d'œuvres humaines sont obsédées par la mort, mais rien ne prouve que le beau ou le bon soit éternellement conditionné par la mort. De même que si la mort est le sens (biologique) de la vie, elle n'est pas le sens de l'esprit. La mort ne donne sens à rien. L'esprit trouve son sens en lui-même, ou il le crée, mais ce n'est pas la mort qui le lui donne. Sans cela il faudrait considérer les joies de l'enfant, qui ne pense guère à la mort, comme mensongères, laides et mauvaises. Toutes les choses qui nous semblent désirables ne sont garanties par rien, pas même par la mort. Ces choses sont nos constructions et notre responsabilité. Si les choses n'étaient précieuses que par la mort, alors quelle valeur aurions-nous dans notre incapacité à leur donner du prix ?

– Demain le post-humain : esprit, corps et monde réconciliés

- Le post-humain multiplie les corps et les esprits

Il n'est jamais vrai de dire que les transhumanistes détestent le corps et se rêvent en esprits purs, immatériels. Les transhumanistes sont essentiellement matérialistes. Ils peuvent certes subsumer les concepts de matière et d'esprit sous le concept d'information, mais ils pensent généralement que l'esprit est une émergence du corps, que le corps est une histoire évolutive. Il n'y a pas de corps

préexistant à un monde. Ni d'ailleurs de monde sans des corps qui le construisent. Il y a plutôt un environnement qui est produit comme environnement perceptible par le corps, à partir des multiples potentialités de ce monde. De même que le corps ne se constitue comme corps qu'en accord minimal avec ce que l'extérieur peut proposer. Ce processus naturel d'auto-organisation sera alors répété en partie, contrôlé et orienté par l'esprit conscient du post-humain. Le but des transhumanistes est donc un autre corps, plus que l'abolition du corps. Un autre corps, une multiplication des corps et de leurs puissances. Des corps hybrides, biologiques et artificiels, des corps numériques, et ainsi la multiplication des esprits et de leurs puissances.

- Le post-humain connecte les esprits entre eux et forme un grand écosystème intégré

Multipliés et interconnectés, ce que permettent l'hybridation et les interfaces cerveau-machine, les esprits individuels pourront communiquer directement entre eux et avec l'ensemble, formant une sorte de réseau, comme un arbre dont les racines souterraines dessinent une forme d'unité profonde. Comment dès lors douter que le post-humain soit infiniment plus humain que l'humain ? Chacun pouvant s'appuyer sur les autres et sur l'ensemble, l'ensemble se nourrissant et se grandissant des apports de chacun. Et tous participant à la sélection et aux choix des manières de modifier et de créer le tout.

- Peut-on anticiper les difficultés existentielles du post-humain ?

Il est ainsi très difficile d'anticiper les problèmes que rencontreront les post-humains. Il semble que les questions principales tourneront autour l'usage et la consommation d'énergie, du choix entre le maintien d'écosystèmes riches ou celui de l'artificialisation des planètes, de la manière d'intégrer le hasard à l'immense capacité de contrôle, du rapport de l'individu à la conscience collective.

- Le transhumanisme achève la quête spirituelle de l'homme
 - Les grandes religions s'y penchent de près

Les grandes religions ne s'y trompent pas : le phénomène est important, mais elles le voient avec ambivalence. Le transhumanisme est une sorte d'épiphanie, mais aussi une manière de matérialiser l'esprit. C'est un danger potentiel, une perte possible du ciel. Mais leur ciel a été inventé comme un ersatz de puissance matérielle, comme un opium. Et quand bien même le spirituel existerait tel que le disent les religions, alors le post-humain tout artificiel et hybridé qu'il soit continuera à le rencontrer comme il l'a toujours fait. On ne voit pas bien en quoi avoir un corps de chair ou un corps de silicium change la donne : le ciel existait avant la chair, il existera après.

Quoi qu'il en soit, les débats théologiques font rage, tous plus subtils, passionnants et byzantins les uns que les autres. Accompagner le mouvement ou tenter de s'y opposer : dans les deux cas le transhumanisme est pris au sérieux.

- Le transhumanisme va réunir les hommes et fédérer les sociétés

Les oppositions bio-conservatrices et humanistes, voire les atermoiements et condamnations religieuses ne pourront rien à termes. Le transhumanisme est un projet désirable. Il est ce genre de projet commun enthousiasmant qui fédère les hommes. Le nouveau souffle idéologique et spirituel, la passion qui va porter l'humanité est sous nos yeux. Notre salut est dans notre fin, notre fin dans le don de soi à la nouvelle espèce. Que la rupture soit une mutation rapide ou une hybridation plus douce, le plaisir, la joie et la liberté briseront toutes les digues. La destinée ne peut être arrêtée.

- La dernière religion de l'humanité

Le transhumanisme a indéniablement un aspect religieux. Il raconte l'histoire de l'esprit, expose sans aucun filtre la contradiction fondamentale. Il comprend, accompagne et réalise son désir le plus profond, son désir premier, son désir de toujours : passer. Il est ainsi la dernière religion de l'humanité.

LA MÉDITATION DES CHIENS DE PAILLE

*Le ciel et la terre sont indifférents aux passions humaines.
Pour eux, les vivants ne sont que chiens de paille.
Éphémères.
Le Sage n'a pas d'affection.
Pour lui aussi, les hommes ne sont que chiens de paille.
Entre le ciel et la terre, l'espace est comme un soufflet de forge.*

Lao Tseu,

CHAPITRE I :

« *Ce monde n'est pas pour nous* »

LA CONTRADICTION FONDAMENTALE

La thèse de cet ouvrage, l'idée maîtresse qui explique toutes les autres, s'énonce ainsi : la conscience et la vie sont incompatibles, c'est pourquoi nous voulons en finir avec l'homme.

Aussitôt il convient de préciser. Par conscience j'entends la conscience individuelle, c'est-à-dire la représentation de soi avec les affects qu'elle charrie ; et par vie, la vie biologique, c'est-à-dire la vie des corps « naturels », distincts, devant se reproduire et mourir. Si cette incompatibilité n'est pas immédiatement létale, sans quoi évidemment l'espèce aurait déjà disparu, elle est en revanche directement pathogène. Elle crée une tension, une contradiction insupportable et qui pousse les individus et les sociétés dans les tourments les plus effroyables ; mais elle conduit également vers l'intelligence et l'inventivité. Deux formes de folie : le génie et la mélancolie, l'aversion du réel et la création des mondes humains. Schopenhauer l'a formulé en peu de mots : « *La mort est le génie qui inspire le philosophe* ». Un mauvais génie, un génie cruel qui nous fait payer cette inspiration au prix fort. Cela Schopenhauer en était certain et pour lui comme pour nous l'aboutissement ne fait pas de doute : faire passer l'homme. Nous sommes des passagers. Parce que nous ne pouvons pas supporter notre existence tout en ne pouvant pas non plus nous suicider, puisque la mort n'atteint pas l'espèce. Nous sentons que nous sommes dans une impasse. Étranglés par un nœud gordien, l'unique issue réside dans une poursuite de la conscience en dehors de notre espèce, au-delà de la stricte biologie. Cette problématique est récursive, elle se répète et se renforce depuis notre niveau animal jusqu'à notre niveau civilisationnel.

En effet, par voie de sélection naturelle, nous sommes nés autour d'une conscience individuelle. Son développement a été concomitant d'une série d'autres inventions, sociales quant à elles, et de l'institution de mille merveilles et de mille aberrations qui, d'une certaine manière, ce sont révélés être des armes redoutablement efficaces dans la lutte pour la survie. L'homme n'était pas très bien parti face aux grands félins, aux herbivores massifs et même aux myriades d'insectes. Il semblait

être le plus démuné des animaux sur la terre : faible, sans armes, une gestation et une enfance longue, une portée dépassant rarement l'unité. Mais un gros et très inventif cerveau, très souple et suffisamment défonctionnalisé pour rêver et créer, c'est-à-dire pour faire être ce qui n'est pas. Ainsi s'est-il doté du langage, de techniques de coopération, d'outils, etc. De mémoire également, pour conserver ses inventions. Parmi elles des valeurs, des récits, des concepts, des images du monde et surtout d'un au-delà du monde. L'intégration de ces fictions, techniques et institutions à son identité : l'homme se constitue avec des éléments d'histoire personnelle et sociale, de réalité biologique et d'imaginaire radical. La conscience individuelle a été la clé de tout, qu'on la considère comme support d'une réflexivité libérée ou comme son effet. Ce faisant, appliquée, la réflexivité permet l'utilisation des rêveries les plus folles, leur mise en forme concrète et stabilisée, leur amélioration, et leur dépassement.

PROMÉTHÉE DÉCHAÎNÉ

Cette puissance créatrice de l'homme est un lieu commun de la pensée. Le mythe de Prométhée dans le *Protagoras* (320.321c.) de Platon en brosse une stupéfiante version. J'invite le lecteur qui ne serait pas familier de ce mythe de consulter l'annexe 1 en fin d'ouvrage.

Prométhée donne à l'homme le feu, la créativité qui lui permet de se créer lui-même dans une ouverture, et finalement avec un potentiel terrifiant pour les dieux. Prométhée sera donc sanctionné. Zeus le condamne à la torture. Mais, depuis le rocher où un oiseau vient lui dévorer le foie, Prométhée rétorquera à Zeus que son tour viendra à lui aussi, tout maître de l'Olympe qu'il soit : son pouvoir est tyrannique, comme tout pouvoir nouveau ; et comme tous les autres puissants, il est appelé à tomber. Zeus avait enchaîné les titans pour contenir leur démesure et leur excès de pouvoir, Prométhée l'accuse de ne pas valoir mieux. S'il échoue à vaincre Zeus, il le menace par la figure de l'homme à venir, homme doté maintenant du feu.

Cette menace est tout à fait fondée. Zeus a bien de quoi être inquiet, car pour l'homme feu des limites *a priori*, il n'est plus borné comme les autres espèces à sa programmation instinctive ou à son essence. La place que lui ont aménagée les dieux ne lui est plus assignée. Il s'ouvre à l'autonomie politique, à l'auto-organisation. Peut-être que dès lors la seule limite de l'homme, son maître ultime, le seul dieu restant, c'est la mort. Pas seulement pour les hommes d'ailleurs : la mort va devenir le dieu ultime de tous les êtres. Par l'homme, les dieux aussi vont devenir oubliables, inopérants, mortels.

Dans l'*Antigone* de Sophocle cette idée de monstruosité de l'ordre humain, cette rupture de l'ordre naturel par la créativité est affirmée, voire radicalisée : l'homme, autodidacte, ne doit plus rien aux dieux, plus rien à Prométhée. Il est lui-même son propre inventeur. Je m'inspire ici pour la traduction des réflexions de Castoriadis :

Il est bien des choses terribles/admirables/étranges/capables/réalisatrices, mais rien qui ne soit plus terrible que l'homme.

Il est l'être qui sait traverser la mer grise, poussé par le vent du sud qui souffle pendant l'hiver, il fend les flots mugissants ; il fatigue à son profit la déesse suprême, la Terre, la terre impérissable, qu'année après année il va tournant et retournant avec ses charrues tirées par des chevaux.

Il est l'être qui piège les oiseaux sans cervelle ; il capture les fauves qui vivent en hardes dans les forêts.

Il attrape les habitants de la mer : il les prend habilement dans les filets qu'il a tissés. Par ses techniques, ses machines, il impose son pouvoir aux bêtes qui couraient librement dans les montagnes. Il attache à son char les chevaux à la belle crinière et met sous le joug les taureaux sauvages.

Il s'est enseigné à lui-même et la parole, et la pensée qui est comme le vent, et les passions instituant, ainsi que se soustraire au gel et aux averses, si pénibles pour les malheureux qui n'ont que le ciel pour toit.

Plein de ressources, il ne se trouve jamais démuné contre les coups du sort.

La seule chose qu'il ne trouvera pas, c'est le moyen de fuir Hadès, bien qu'il ait inventé des remèdes à des maladies réputées incurables.

Sa sagesse et son art dépassent toute attente – mais sa réalité est double, elle le fait marcher tantôt vers le bien, tantôt vers le mal.

L'homme marche vers le bien quand il arrive à tisser ensemble les lois de la cité avec la justice des dieux, garanti par les serments. Il devient alors grand et sublime. Qu'il règne sur la cité !

Mais qu'il en soit banni si l'arrogance, l'hubris, le pousse à devenir sans foi ni loi, sans feu ni lieu ! Qu'il n'ait plus place aucune à mon foyer, non plus que comme mon égal !

LACRIMAE RERUM

Dans un langage plus anthropologique, l'homme est devenu rapidement maître du monde. De la créature la plus faible il est passé à la domination de la plupart des autres espèces. Grand transformateur de son environnement, il est sans souci particulier d'écologie d'ailleurs⁵ : cette préoccupation est relativement récente (hors des tabous religieux partiellement et indirectement éco-limitatifs). Une réussite évolutionnaire a nulle autre pareille. Mais au jeu de la vie il faut vaincre ou disparaître, et pour réussir il est nécessaire de survivre, de survivre et de se reproduire. Nous devons donc nous aimer nous-même *a minima*. D'où l'évidence naturelle des affects positifs associés à la conservation de soi et à tout ce qui semble accroître notre capacité à vivre. Et comme nous sommes une espèce sociale, incapable de survivre isolés, nous devons aimer vivre avec notre prochain. On comprend ainsi que la sélection naturelle ait favorisée en nous le développement viscéral d'un amour de soi et de ses proches.

Symétriquement, nous avons tout aussi instinctivement de la détestation pour ce qui nuit à notre vie et à celles de nos proches. Mais voilà, nous sommes des êtres biologiques et nous devons vieillir, être malades et mourir. Les autres animaux, dépourvus à proprement parler de conscience (conscience de soi dans le temps), se contentent de vivre dans l'instant : qu'une vache tombe au milieu de son troupeau, ses congénères ne sont pas affolées. Si les animaux fuient les menaces lorsqu'ils les perçoivent, n'ayant pas accès à des concepts sophistiqués comme celui de temps, ils ne sont pas sensibles à cette contradiction : devoir mourir alors qu'ils sont taillés pour vouloir vivre. Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question. Il semble pourtant que certains animaux aient un embryon de conscience de soi et donc de souffrances liées à cette contradiction. Je pense notamment aux singes qui perdent un nouveau-né. Je songe aussi aux apprentissages plus abstraits et aux névroses expérimentales que l'on parvient à mettre en évidence chez de nombreux animaux et pas seulement des primates. Il est toutefois difficile de dire si cela est lié à la représentation de

5 Yuval Noah Harari note que l'arrivée d' homo sapiens en Australie est corrélée à un effondrement de la richesse de l'écosystème, *Sapiens*, Albin Michel

leur être dans le temps. Il semblerait plutôt que l'on soit face à quelque chose de moins abstrait et plus directement connecté à des expériences concrètes et réelles⁶.

Là est notre contradiction essentielle : nous sommes faits pour aimer notre vie et pour détester la mort mais notre conscience, qui nous a permis tant de succès, nous rappelle à chaque instant que le pire est certain, qu'il n'est qu'une question de temps avant de voir nos proches se tordre de douleur, se dégrader pitoyablement et sans aucun espoir, mourir enfin. Ceci peut toucher à tout âge, aussi bien le corps que l'esprit, et il n'est pas rare de voir des enfants vivre misérablement, combattre des cancers avec la certitude d'être vaincus, s'abîmer dans les plus affreuses maladies mentales. Combien de jeunes parents devront non seulement pâtir des tourments d'une maladie mortelle, mais encore être torturé par la douleur et le désespoir que cette infortune va susciter chez leurs enfants, les traumatisant parfois gravement et irrémédiablement ? Combien de dépressions à tous âges ? Ainsi vont les choses, non seulement il faut mourir, être proprement désintégré par les souffrances, mais également partir en mirant le spectacle de son naufrage à travers les yeux de ses aimés, ravagés de tristesse. Quiconque a vécu cela sait que rien ne rachète cette boucherie ; les autres, les plus chanceux, ne sont que des sursitaires. Seule l'inconscience, la naïveté, l'insensibilité ou la bêtise permettent de se construire un mur de sable et d'illusions qui finira tôt ou tard par tomber.

Considérons donc notre perception de l'enfance. L'enfant, dans l'imaginaire commun, vit dans un état de conscience plus diffus, il est moins détaché et individualisé, il est encore très lié à ses parents et sa fratrie. Il ressent confusément ses parents omniscients et immortels. En outre, l'enfant parvient aisément à s'étourdir de divertissements et de rêveries. Cela lui donne une forme de liberté et de grâce, certes payées par la responsabilité des adultes, mais admirées en tant que tel. Cette innocence supposée est l'image d'un accord entre la vie et la conscience dans la mesure où l'enfance est vue comme éloignée par nature de la mort. C'est pour cela que l'enfance est la période de la vie rétrospectivement la plus aimable : plus on avance en âge et plus il est probable de se voir imposer la vérité malgré tous nos efforts d'abrutissement. L'innocence de l'enfance est presque toujours regardée avec nostalgie par les hommes faits, une nostalgie mêlée de pitié et d'appréhension car l'enfance est un paradis en train de se perdre. En somme, tout ce qui est vert et bon, tout ce qui fait notre vie et que nous aimons, nous sera arraché et finira en poussière. Du fait de notre corps mortel et vieillissant, nous perdons toutes nos capacités, hormis celle de souffrir, par le simple écoulement du temps.

Il est impossible d'égrener l'infinie litanie des malheurs du monde. De plus, si la souffrance connaît d'innombrables variations, elle est semblable à elle-même dans son principe. Elle est une sorte d'absolu et il n'y a pas véritablement d'arithmétique de la douleur, pas de balance qui pourrait s'équilibrer. Comment pourrait être effacés, amoindris ou compensés les souffrances d'un enfant supplicié ? On songerait évidemment aux camps de concentration, aux crimes d'un Marc Dutroux. Et le reproche absurde d'atteinte de point Godwin tomberait à plat, car il s'agit bien d'assumer que face à ces événements, il n'y a plus rien à dire. D'ailleurs, les enfants des camps sont pour Marcel Conche une preuve irréfutable de l'inexistence de Dieu : *« Je dois refuser d'admettre la possibilité de la légitimité du supplice des enfants. Or croire en l'existence d'un Dieu créateur du monde serait admettre la possibilité de cette légitimité. Ainsi, d'un point de vue moral, je n'ai pas le droit*

6 La tripartition simple de l'esprit par Schopenhauer peut nous éclairer. Tous les animaux possèdent sensibilité et entendement. L'entendement permet l'application de la catégorie de causalité. De cette capacité découle une intelligence déjà remarquable, ainsi qu'une perception de soi indéniable. Le saut qualitatif est lié au langage conceptuel qui constitue le niveau proprement humain de l'esprit : la raison. C'est par la raison que l'homme se représente lui-même comme un soi individuel.

de croire, je ne puis croire en Dieu. Il est donc moralement nécessaire de nier l'existence de Dieu. [...] Il est indubitable, en effet, que le supplice des enfants a été et ne devait pas être, et que Dieu pouvait faire qu'il ne soit pas. Comme Dieu ne s'est pas manifesté dans des circonstances où, moralement, il l'aurait dû, s'il existait, il serait coupable. La notion d'un Dieu coupable et méchant apparaissant contradictoire, il faut conclure que Dieu n'est pas. »⁷. L'essence de la souffrance c'est précisément cette impossibilité de compensation, son caractère irréversible et marquant, sinon mutilant. La souffrance authentique n'est pas réductible à l'épreuve. Dans les douleurs de l'épreuve il y a un sens de progression et de renforcement. L'épreuve est un entraînement. Ces sensations peuvent être recherchées et ne sont pas de la souffrance authentique. Mais il est indéniable que la souffrance absolue existe et qu'elle est l'essence de la vie de l'homme. Elle est le symptôme premier de la contradiction de la vie biologique et de la conscience individuelle. Les plus grands écrivains et philosophes en ont dressé des peintures terribles et magnifiques. Je souhaitais pour ma part souligner d'abord les malheurs irréductibles, ceux qui sont dus au fait d'être un corps biologique soumis aux ravages du temps, car d'aucuns considéreraient les effets de la méchanceté, de la guerre, de l'exploitation ou de la perversité comme accidentels.

Je voudrais tout de même rapporter une expérience personnelle, car elle me semble illustrer quelque chose de profond, comme l'expression d'une dimension biologique en nous, d'un aspect nécessaire et non pas seulement d'un effet de contexte. Ceci se manifeste avec la brutalité d'une pulsion dans des situations de détresse et de démence, avec les atours de la sophistication et avec la complexité perverse du fantasme quand une santé relative laisse disponible les ressources de l'intellect. La scène se déroule dans une maison de retraite où j'intervenais comme stagiaire. Au second étage du bâtiment étaient placés les personnes les plus difficiles, les plus démentes et les moins mobiles. Il y avait un grand couloir donnant sur les deux ascenseurs. À proximité de leurs portes d'aluminium, deux bancs perpendiculaires dans ce qui constituait un renforcement. Aucune fenêtre dans ce couloir mais un éclairage étrange, un peu cru. Les murs peints en vert pâle renvoyaient une lumière plate et légèrement agressive. Il flottait dans l'air comme un parfum douxereux, alliance des vapeurs aldéhydes émises par l'épais linoléum de plastique au sol et des relents de cette soupe que l'on servait ici à tous les repas. Car si la salle à manger donnait, comme toutes les pièces de l'étage, dans le couloir, elle se situait en outre assez près des ascenseurs. En note de tête s'ajoutait l'âcreté de cette très caractéristique odeur d'urine qui est commune à toutes les maisons de retraites. C'est donc dans une disposition sensorielle plutôt nauséuse que j'ai assisté à cette scène qui m'a remplie de perplexité et, finalement, de dépit. Voici donc ce qu'il s'est passé. Je chemine ainsi dans le couloir quand quelque chose attire mon attention : cinq personnes regardent vers l'autre banc avec toute l'attention permise par les faiblesses de leur grand-âge. Personne ne bouge ni ne parle. Je m'approche et je vois alors, sur le banc contigu, une vieille dame, comme recroquevillée sur elle-même, le visage crispé et pleurant, mutique. À ses côtés un homme, vraisemblablement dans un état de sénilité avancé. Son regard, pourtant, est à la fois perçant et insensé, il ouvre sur un gouffre, un vide, mais plein d'une vitalité distordue et brutale. Sa main plonge sous la robe de la vieille dame. L'économie de mouvements et de sons est telle que la scène semble se déployer dans une temporalité gélatineuse. Impossible toutefois de nier la réalité : il est en train de lui fouiller les organes sexuels. Je donne finalement l'alerte à une infirmière affairée un peu plus loin. Elle intervient en raccompagnant la dame dans sa chambre. Je me retourne vers la petite assemblée qui contemplait le spectacle : « Mais enfin vous avez bien vu ce qu'il se passait, vous n'avez pas averti l'infirmière ? » Une vieille femme me regarde avec aplomb, deux mains noueuses agrippées au

7 Marcel Conche, *Orientation philosophique*, PUF, 1974

pommeau plat de sa canne, ces cannes à gros embout de caoutchouc noir, et me répond sur un ton mêlant gravité, confiance et satisfaction : « Non Monsieur, on était charmé ».

Ceci me semble être la manifestation de la cruauté de la biologie et de ses appétits, plus ou moins affectés par les ravages du temps. C'est l'essence même de l'humain. Ce qui relève du contexte social, en revanche, c'est la réaction du corps médical. La première infirmière m'a affirmé que non, cette situation n'était pas normale. La semaine suivante j'en ai parlé à ma maîtresse de stage, une psychologue. Elle a été consternée et m'a indiqué qu'il pouvait s'agir d'une agression sexuelle sur personne vulnérable. Il fallait selon elle que l'infirmière avertisse la direction et les familles, précisant que des suites judiciaires étaient possibles sinon souhaitables. De retour dans l'institution, j'ai parlé de cette affaire à une autre infirmière, plus ancienne dans les services. Mon récit l'a agacé et elle m'a rétorqué sèchement : « Mais qu'est-ce que vous croyez ? Ils ont encore des désirs. ». Je n'ai pas insisté. J'ai supposé que la direction ne serait pas avertie, et que même avertie elle n'en ferait rien. C'est là le quotidien des maisons de retraite, et sans doute la moindre des indignités. Plus on est proche du terrain et moins les horreurs sont extraordinaires. Chacun pourra interpréter cette affaire comme il l'entend et en tirer éventuellement des conclusions, mais une chose est certaine, l'immense majorité des gens passe les dernières années de sa vie dans de tels établissements.

Malgré toutes ces afflictions, qui sont le tissu même dont notre vie est faite, le suicide est rarement effectué de gaîté de cœur. Il s'agit au mieux de mettre fin à une vie qui ne peut plus continuer sans s'abîmer. Le plus souvent le suicide sert à en finir avec une souffrance intenable. Pourtant, la plupart du temps, en dépit des souffrances et du désespoir, nous ne nous suicidons pas, nous allons au bout du processus de dégradation. La chose est difficilement explicable et il suffit de fréquenter les maisons de retraite et les hôpitaux pour se convaincre de l'absurdité, de l'indignité et du pathétique de la fin de vie. On meurt le plus souvent par morceaux et ne restent des fonctions corporelles et cognitives que des bribes décomposées. La personne n'est plus, elle aura passé des mois dans la terreur et la tristesse, avant de ne plus montrer ici qu'un intestin défaillant et incontrôlé, là un accès de démence grotesque, un cri, une stupeur. Nous le savons bien et nous continuons tout de même. Pourquoi ? Parce que nous sommes structurellement arraisonnés à la vie.

Au niveau collectif l'arraisonnement n'est plus biologique mais « vocationnel ». La forme est analogue mais l'enjeu est autre : nous avons beau ne pas donner trop de prix à notre espèce, lui trouver tous les défauts, nous sentons au fond de nous qu'il est inutile et inefficace de se suicider. Par nature la mort ne tue pas. Elle ne tue pas la dynamique de la vie, elle n'arrête pas la biologie et la sélection naturelle. Disparaissons comme espèce et la nature produira demain un être conscient, un nouveau singe doté de raison. Au niveau métaphysique nous avons une compréhension aiguë de la contradiction entre la vie et la conscience. C'est à ce niveau de réflexion philosophique que nous comprenons et mettons en lumière les afflictions de la contradiction et des impasses du niveau biologique. Ici la vie devient comme dit Schopenhauer, « une entreprise qui ne couvre pas ses frais ». Elle devient essentiellement odieuse, d'autant plus que nous voyons qu'il est impossible de l'arrêter. Nous sommes perdus dans son labyrinthe. Cet enfermement génère *a priori* une panique métaphysique, un sentiment d'étouffement, une infinie et pourtant trompeuse désirabilité de la mort, du fait même de son inaccessibilité. En termes schopenhauerien la mort ne touche pas l'essence métaphysique de l'être, le vouloir-vivre. Suicidons-nous et un autre homme perclus des mêmes angoisses vivra demain.

Si au niveau de l'instinct biologique, comme dit précédemment, nous sommes faits pour détester la mort et aimer la vie, tout en ne pouvant pas échapper à la mort ; au niveau de la conscience métaphysique nous avons toutes les raisons de détester la vie et de vouloir la mort, sans que nous

puissions échapper à la vie. Le chiasme entre ces deux niveaux ajoute encore au malaise et à la confusion. Nous devons donc vivre, mais pour lever la contradiction : voilà pourquoi le désir de mort était erroné. Nous nous tortillons depuis l'origine pour trouver une solution à la tension entre la conscience et la vie. Notre mission donc, notre but, est le dépassement de la vie dans sa version purement biologique. Cela est manifeste puisque la solution ne peut pas être la fin de la conscience individuelle : l'efficacité évolutionnaire de la conscience la condamne à un éternel retour en cas de disparition accidentelle. La solution n'est donc à rechercher que du côté de la vie biologique. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous laisser mourir, car nous avons une mission, une destination. Nous sommes martyrs, c'est-à-dire des témoins et des victimes, mais paradoxalement nous sommes aussi créateurs et sacrificiels. C'est dans toutes ces dimensions que nous sommes religieux et que le transhumanisme est la religion d'aujourd'hui. Ne pouvant pas disparaître, tout ce que nous pouvons faire c'est de trouver une autre sortie.

Voici donc le sens du transhumanisme. Mais cet axe de recherches, ce courant de pensée, est-ce seulement l'expression du désarroi de l'homme occidental contemporain ? Est-ce le signe de la fatigue civilisationnelle et idéologique d'un temps qui ne croit plus en rien, qui ploie sous la culpabilité d'avoir gâté le monde pour d'insignifiantes gratifications consuméristes ? Est-ce la course en avant d'une humanité esseulée, s'étant libérée des superstitions d'antan et des fétiches qui mettaient la fleur au fusil, mais pour tomber dans la froide puanteur du bonheur climatisé et facebooké, exportant les guerres et éteignant les espèces ? Est-ce une perte de sens, le sens de la vie, des relations affectives, des responsabilités collectives et des projets humanistes ? Est-ce là ce que cache cette aspiration à la santé artificielle ?

Bien sûr, il est possible de voir les choses ainsi, de s'en tenir là, d'affirmer que le transhumanisme est une pensée située historiquement et qui manifeste l'imaginaire contemporain. Je pense pour ma part que l'on peut aller beaucoup plus loin et faire de la thèse énoncée au commencement le fondement et la justification du transhumanisme. Ainsi le transhumanisme ne serait que la formulation contemporaine d'une aspiration aussi vieille que l'homme : la contradiction de la conscience et de la vie étant consubstantielle à l'humain, elle transcende les époques, les traverse toutes. La preuve la plus certaine de cette universelle contradiction c'est le triomphe des assommoirs. La présence implacable de la misère morale, le succès universel de l'alcool et des religions au fil des siècles appuient dramatiquement ma thèse. Car quelle est l'essence de la religion ? C'est la promesse d'un au-delà et d'un paradis, autrement dit d'une vie qui est l'inverse de la vie, d'un temps qui est l'inverse du temps, d'un monde qui est l'inverse du monde. Il s'agit d'une vie qui ne meurt pas, d'un temps qui s'écoule sans user les êtres. Une autre terre, un autre ciel.

Avant de détailler ces assertions, il conviendrait, en guise d'intermède, de citer quelques figures majeures de la littérature qui abondent dans ce sens. Il en existe tellement de ces illustrations ; de quoi remplir des bibliothèques et passer sa vie à se consoler par l'écoute des plaintes et des lamentations : sublimes chez Schopenhauer, plus grinçantes chez Leopardi, terriblement douloureuses chez Cohen. Ces élégies ne nous lassent jamais même si elles peignent toujours le même tableau. Cette prouesse est due au fait qu'elles touchent à la vérité profonde de l'humanité, au mystère intime de nos origines et à notre boussole métaphysique. Pour ne pas alourdir la lecture et puisqu'il s'agit de citations et de commentaires de texte, je propose au lecteur intéressé de se rapporter à l'annexe 2, maintenant ou en fin de chapitre.

« MON DÉSIR EST LE DÉSIR DE L'AUTRE »... MONDE : L'IRRÉDUCTIBLE NOYAU RELIGIEUX

Opérer des distinctions là où l'on voit l'unité d'une part, rapprocher et identifier ce qui paraît distinct d'autre part, c'est là le travail de la critique philosophique. C'est un exercice périlleux, l'aspect viril de la pensée. Ces opérations recomposent le monde et renouvellent les concepts, éclairent d'un jour neuf nos représentations ; ces reconfigurations découlent des nouvelles manières de poser les questions, et elles permettent de donner du sens à des thèses hardies. Les distinctions sont souvent mieux acceptées que les rapprochements. En effet distinguer sera au pire considéré comme byzantin et d'inutile finasserie, mais on l'associera presque toujours à une bonne volonté d'affiner et de souligner des subtilités. Rapprocher en revanche pourra aisément être considéré comme une façon de faire fi des différences et de régresser vers le grossier, l'approximatif et le faux. Pourtant, c'est souvent là le prix d'une nouvelle conception. Encore faut-il bien comprendre la perspective de l'analyse. Par exemple, un historien des religions pourra vouloir faire ressortir toutes les subtiles différences entre les courants d'ésotérisme New Age depuis les années 70 tandis qu'un psychanalyste les concevra de telle manière que ces distinctions ne lui importeront pas⁸. Le positiviste n'y verra qu'une expression hippie de la superstition tandis que le spirite voudra éprouver l'efficacité de chacune de ces pratiques magiques.

Je prends donc le risque de plier toutes les religions à ma question centrale et d'affirmer qu'elles sont l'expression à la fois de la détestation de l'homme pour sa vie, ainsi que de son aspiration à se défaire, tour à tour, de la conscience sous sa forme individuelle et de la vie sous sa forme biologique.

ANIMISMES

Dans les grandes lignes, on peut remarquer que l'émergence d'une conscience individuelle fine, des divinités personnifiées, correspondent à la révolution néolithique et à l'institution des premières cités. Auparavant, les tribus humaines vivent dans un univers où il est possible de se fondre dans la nature ou dans l'univers⁹. C'est d'ailleurs encore le cas pour certaines ethnies et tribus qui vivent comme au paléolithique¹⁰. Ces sociétés sont souvent animistes¹¹. Il n'y a pas vraiment de dieux, en tout cas pas de dieux avec des personnalités bien déterminées et anthropomorphiques. Au contraire, il existe une fluidité entre les humains, les animaux, l'ensemble des êtres et forces plus abstraites de leur monde. Tout semble être doté d'esprit, ou plutôt d'une force qui est commune, qui traverse et qui anime l'ensemble. À l'intérieur de ce monde la conscience et l'individu ont moins de prégnance et de valeur. Dilué dans le tout, il est moins grave de mourir, car la mort n'est qu'un changement pour l'esprit. La difficulté à vivre la tension entre la conscience et la vie est moindre puisque la conscience plus faible. Peut-être faut-il renvoyer ici, à titre d'exemple, vers les religions mélanésiennes ?

8 « ... la recherche comparative a été frappée par la similitude fatale entre les représentations religieuses que nous révérons et les productions de l'esprit des époques et peuples primitifs. » Freud, *L'avenir d'une illusion*, PUF, 2004, p.39

9 La question du passage de l'animisme au déisme, ainsi que celle de la qualité de conscience de l'homme animiste ou pré animiste donneront lieu à des spéculations en début de chapitre suivant.

10 Voir notamment Marshal Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, 1976

11 Je vais faire de l'animisme à la fois une vision de l'être très particulière, mais aussi une catégorie générale pour parler des croyances « primitives ». Ainsi il n'est pas nuisible à mon raisonnement de confondre volontairement des ontologies comme l'animisme et le totémisme dans une seule grande catégorie. Le sens de ma démonstration s'appuie sur le besoin et la manière de créer un monde et un homme résistant aux anéantissements du temps.

En revanche, la confrontation aux processus biologiques y est très intense, car les technologies de ces peuples les laissent dans un rapport de contact plus direct avec les divers corps physiques. Parallèlement, ces corps sont imaginés et enveloppés de significations animistes qui les font communiquer et s'interpénétrer. Ainsi le contact est-il rude mais les éléments connectés sont anesthésiés du point de vue de la conscience individuelle et de la valeur propre du soi. D'un point de vue psychologique et politique, ces sociétés ne sont pas instituées pour faire émerger et donner sens à l'idée d'individu, d'épanouissement personnel et de pensée critique.

Mais ne nous y trompons pas, pour étrangère que nous soient ces sociétés, elles sont pourtant volontiers emplies de magie. L'animisme ne facilite pas seulement une insertion harmonieuse dans le grand tout, une acceptation des mutations hasardeuses et de la mort ; il permet également le développement de pratiques et de techniques magiques. Ceci révèle tout de même une forme de conscience de soi, d'amour minimal de soi et de volonté de se conserver sous une forme pérenne. Existe-t-il une tendance universelle à la magie, comme si l'homme était structurellement fait pour « dériver » vers la conscience de soi, vers sa préservation et vers l'action technique pour obtenir ce qu'il désire ? Même perclus de symbolismes chatoyants et irrationnels, la magie des peuples dits premiers vise en partie à la satisfaction de nécessités biologiques : chasse, contrôle du climat, fertilité, pacification ou déchaînement des esprits, transformations chamaniques, etc. Toutes choses permettant de vivre dans leur monde propre, et ces mondes propres finalement compatibles avec la satisfaction des *minima* biologiques. On y voit donc une forme de volonté de contrôle et un outil pour gérer le maintien de la vie face à des forces contraires. La notion d'équilibre est souvent présente dans les croyances primitives, et ces peuples ne se contentent pas d'attendre, ni de valoriser le chaos et l'anéantissement du groupe : ils œuvrent activement au maintien de la vie et du cosmos.

Je fais l'hypothèse que des sociétés tribales intermédiaires, entre l'animisme et le déisme, peuvent être un peu plus « avancées » dans la conscience de soi. Alors, elles auront tendance à conserver la magie mais également à s'adjoindre une forme de survie de l'âme, d'abord via un culte des ancêtres. Les ancêtres sont des esprits plus ou moins abstraits et porteurs de l'esprit du groupe humain. L'âme quant à elle, peut-être plus ou moins individuelle en fonction de sa proximité spirituelle, de sa communauté d'essence avec la nature. Je ne puis donc que diriger le lecteur vers une étude plus détaillée notamment des religions et croyances des Inuits, où une forme d'animisme côtoie des principes de réincarnation paradoxaux (l'esprit peut se réincarner avant même de mourir à son corps physique)¹². Il pourrait être fructueux aussi d'analyser les rapports des dieux et des âmes individuelles dans les croyances pascuanes originelles ; de regarder plus avant les croisements entre l'ontologie animiste et l'existence plus ou moins stable de divinités et d'esprit humain, de survivance de l'esprit des ancêtres dans les religions africaines traditionnelles.

L'ouvrage du compositeur de musique de relaxation et sophrologue Gilles Diederichs intitulé *Le petit livre des sagesses toltèques* est intéressant dans la mesure où il est le travail d'un ésotériste occidental prétendant connaître les principes de la vieille religion toltèque. Il est fait mention de quantités de techniques magiques ainsi que d'une forme hybride d'animisme et de survie de l'âme individuelle ; se dessine alors un mélange de détestation, de respect craintif et d'amour du monde : « Pour le Nagual, le monde dévorait ceux qui y vivaient et se comportait comme un guerrier conquérant. L'Univers était donc un prédateur. Dans les temples, on trouvait des représentations d'un aigle dominant qui, à travers ses griffes, envoyait vers la terre des émanations de lumière. Ces dernières venaient faire l'expérience de la vie sur terre et symbolisaient les âmes toltèques qui

12 Guay, H. (1988). *Femmes inuit, développement et catégories sociales de sexe*. Recherches féministes, 1 (2), 91-102.

s'incarneraient dans des corps. Une fois ces vies expérimentées, à la mort des corps physiques, les lumières revenaient nourrir de leur connaissance et de leur pouvoir le cœur de l'aigle. C'est ainsi que s'exprimait la roue de la mort et de la renaissance symbolique : d'incarnation en incarnation, jusqu'à ce que l'aigle s'unisse totalement au pouvoir d'illumination du soleil. »

Il est probable que cet extrait nous parle moins des Toltèques que de la représentation des religions exotiques par les non-spécialistes de l'occident contemporain. Il n'est pourtant ni surprenant ni anodin que ces sagesses anciennes soient réinterprétées et adaptées pour servir d'outils de bien-être et de réalisation. Nous recherchons quelque magie dans l'espoir de trouver une illumination. Ou plus simplement, nous voulons acheter des techniques pour nous sortir de l'angoisse, pour dormir, pour supporter le métro et les clapiers qui nous servent d'appartement, pour oublier notre dernier amour, voire pour prévenir notre cancer prochain. Par-là, nous démontrons d'une part que nous ne parvenons plus à croire à nos religions classiques (christianisme), à leurs dogmes et à leurs promesses (pourtant pas plus absurdes que les croyances toltèques) ; et d'autre part que nous ne pouvons-nous résoudre à vivre dans un monde désenchanté. Autrement dit, ce monde n'est pas supportable pour notre conscience s'il n'est pas immédiatement et essentiellement un monde fabuleux.

Pour en arriver à un tel point de désarroi, et en compensation de crédulité, c'est que nous avons dû développer la conscience individuelle à un niveau problématique. Elle est née sous sa forme vraiment douloureuse au néolithique. La sédentarisation et l'agriculture ont nécessité une stabilisation sociale, des calculs et des prévisions, une plus grande division du travail. Il a fallu instaurer des hiérarchies, souvent une tripartition sociale (travailleurs, guerriers, dirigeants). Ce fut l'apparition des premières formes d'État. Or qui dit État dit impôts, justice, police. Il a fallu attribuer à chacun selon sa place, et cette place devait être suffisamment stable. Il a fallu des individus conscients et bien distincts pour pouvoir récompenser et punir. La conscience individuelle et la représentation du monde devaient être aisément conciliables. Les métaphysiques simples et efficaces ont triomphé : un univers structuré hiérarchiquement avec des divinités personnelles, anthropomorphes aussi bien physiquement que psychologiquement. Sur la nouvelle conscience de soi s'est emboîté un aréopage de dieux dotés de la même forme de conscience. À partir de là, la vie est devenue plus dure, plus éloignée du monde de la nature. La tension a grandi et les souffrances avec. On valorisait des concepts comme la justice et la loyauté, des idées adéquates et co-émergentes à l'organisation sociale nouvelle.

Ces systèmes religieux sont plus proches des nôtres, ils ont souvent des systèmes de récompenses et de punitions qui doublent et fondent la justice civile. L'émergence de la conscience, de la civilisation urbaine et de la religiosité avec des dieux anthropomorphes est paradoxale par certains aspects. Si l'on peut constater le déclin de l'animisme pour passer progressivement à la création d'un système de dieux anthropomorphes qui ont barre sur une nature et un environnement séparés, ce passage a pu se faire dans la terreur. Il semble qu'à Sumer, la vie des humains après la mort ait été pensée comme une fatalité misérable, bien que déjà le culte rendu aux morts pouvait être source de bienfaits post-mortem. Mais le sentiment de fatalité et de tourments infernaux restent forts.

La conscience individuelle post-animiste se sépare du monde mais plonge dans la stupéfaction, pleine d'admiration et d'effroi. La toute jeune civilisation est peut-être aussi saisie d'un sentiment de culpabilité pour avoir accédé à la conscience individuelle : face aux malheurs nouveaux et maintenant focalisés sur la personne, comment leur donner sens ? L'imaginaire immortel est déjà là, mais sans doute l'impuissance encore forte face aux hasards et calamités extérieurs leur fait concevoir une humanité de peu de valeur en comparaison des dieux. Il résulte de cette dévalorisation de l'homme une forme de consolation, mais elle n'est pas appelée à durer bien

longtemps. Rapidement, à l'échelle anthropologique, vont être inventés des mondes meilleurs que ce monde où l'âme, qui est la vérité de l'individu, est insoumise aux affres du temps et de la mort. L'essentiel est cependant le cheminement vers cette conception de l'âme immortelle, dans l'affirmation d'une réalité plus profonde, plus vraie que le monde physique. Ce lent processus aboutira aux monothéismes abrahamiques : le judaïsme, et surtout le christianisme et l'islam.

Il convient ici de préciser que je ne pense pas à une évolution linéaire, à une progression entre une vision animiste et une vision déiste, comme cela a pu être longtemps le cas chez les anthropologues et les savants. Julian Huxley affirmait en 1934 que : « *Une autre condition nécessaire à l'existence de la croyance de la magie est l'animisme confus et intuitif commun aux très jeunes enfants et aux tribus les plus primitives qui peuplent leur monde de forces telles que la volonté, le caprice, la malice et la bienveillance, de la même nature que celles qu'ils connaissent chez eux-mêmes et chez les autres êtres humains.* »¹³ Je pense au contraire que l'animisme n'est pas plus primitif ou archaïque que le Dieu unique. La prière, qui peut être une demande d'action indirecte sur le cours des choses, n'est pour moi pas plus avancée qu'une action directe par pratique magique. L'histoire de la pensée le prouve : nous pouvons associer la pensée de Schopenhauer à une forme d'animisme puisque le principe métaphysique unique dans sa philosophie, la Volonté¹⁴, est une sorte de force qui est au cœur de tous les êtres, de l'électron à l'humain. Or Schopenhauer c'est le 18^e siècle allemand hypercultivé, et s'il ménage une place pour la magie dans son système métaphysique, elle demeure assez marginale et nullement déterminante par rapport au but recherché : la négation de la Volonté. Le seul « progrès » par rapport aux animismes primitifs est relatif à la réflexion sur la conscience individuelle. Logiquement l'animisme de Schopenhauer sera plus pessimiste que l'animisme des mélanésiens, mais il sera également plus pessimiste que le christianisme car aucun Dieu n'est là pour nous sauver. En résumé, si historiquement il semble y avoir une progression en forme de ligne concomitantes aux formes religieuses et au développement de la conscience de soi, rien n'interdit de penser un mouvement en forme de spirale qui avance tout en faisant des boucles.

MYTHOLOGIES POLYTHÉISTES

Analysons le cas de la Grèce antique. Il est intéressant car il condense sur une courte période un bouillonnement culturel hors du commun. Les Grecs sont-ils un contre-exemple qui écornerait la thèse défendue ici ? En effet, ne sont-ils pas des gens très conscients d'eux-mêmes et en même temps assumant pleinement de vivre ? Ne sont-ils pas une manifestation de sagesse tragique et d'acceptation réussie de la finitude ? La question se pose car s'ils ont eu tout un panthéon de dieux, ils ne voyaient pas nécessairement la vie post-mortem comme préférable à la vie terrestre. Considérons ce dialogue célèbre entre Achille et Ulysse :

— *Mais toi, Achille, personne n'a jamais été et ne sera plus heureux que toi. Quand tu vivais, nous t'honorions comme un dieu, et, maintenant, tu règues sur tous les morts. Tel que te voilà, et bien que mort, ne te plains pas, Achille.*

Je parlai ainsi, et il me répondit :

— *Ne cherche pas à me consoler de la mort, illustre Ulysse ! J'aimerais mieux être un laboureur, servir un homme pauvre et pouvant à peine se nourrir, que de commander à tous les morts qui ne sont plus.*

13 Julian Huxley, *Ce que j'ose penser*, Gallimard, 1934, p.167

14 Le concept de Volonté chez Schopenhauer n'est donc pas la volonté au sens courant, psychologique et individuelle.

L'on pourrait même aller encore plus loin dans l'objection et dire que c'est la conscience de la mortalité qui aiguillonne et donne la soif de faire. Castoriadis retraduit un passage de *Prométhée enchaîné* d'Eschyle :

Prométhée – J'ai fait que cesse pour les mortels la non-prévision de la mort.

Le chœur – En ayant trouvé quelle médecine pour cette maladie ?

Prométhée – Je leur ai insufflé des espoirs aveugles.

Le chœur – C'est un don de grande utilité que tu as fait aux mortels.

Et Castoriadis de commenter : « *Prométhée a appris aux hommes la vérité : ils sont mortels et, selon la vraie conception grecque ancienne, définitivement et insurmontablement mortels. Mais être mortel et le savoir est, comme le dit le chœur au vers suivant, maladie nécessitant remède [...] Cette vérité aurait pu les écraser, comme si souvent elle nous écrase [...] Espoirs aveugles, attentes obscures et vaines ; les armes – finalement inopérantes – avec lesquelles l'homme combat sa mortalité, qui autrement lui serait insupportable [...] La Grèce est la plus brillante démonstration de la possibilité de transformation de cette antinomie en source créatrice.* »¹⁵

Dans le même ordre d'idées, il y a la crainte de l'hubris, de la démesure et de la punition : un ancrage supplémentaire dans leur condition de mortels. Est-ce qu'il faut dire pour autant que les Grecs acceptaient la finitude et la mortalité de gaîté de cœur ? Ou plus encore que la mortalité donnait son prix à la vie ? Je ne pense pas, car si pour l'homme sa meilleure part devait être sur terre de son vivant, il y avait tout de même une vie post-mortem. En outre, les Grecs s'étaient ménagé des zones infernales où il faisait mieux vivre que dans d'autres : les Champs Élysées, les champs des asphodèles. Mais les arguments décisifs ne sont pas là. Il faut plutôt voir que les dieux, bien qu'immortels, ne mènent pas une vie détestable : ils ne se transforment pas en humain et ne choisissent pas de se déchoir de leur divinité. Bien qu'ils puissent être soumis à des forces supérieures – ils ne peuvent contrer les décisions des moires ni du destin – ils restent supérieurs aux hommes.

L'homme n'a donc que cela : s'efforcer de vivre au mieux. Mais il est parfaitement conscient de son impuissance de fond. Les représentations de la fatalité sont partout. Tient-il pour autant une forme de sagesse tragique ? Rien n'est moins sûr et la contradiction de la vie et de la conscience se dessine aussi dans ses mythes et dans la pensée populaire. La volonté de dépasser sa condition est manifeste dans le mythe d'Icare, bien que cette malheureuse envolée vers le Soleil indique moins une détestation de ce monde qu'une inextinguible soif de puissance nouvelle. Elle manifeste ces espoirs aveugles dont parle Eschyle. Il est toutefois possible de faire dériver cette soif de la contradiction fondamentale car Eschyle précise qu'il s'agit bien là d'une maladie nécessitant remède. En ce sens, on pourrait faire un parallèle entre les Grecs et les transhumanistes enthousiastes face à la recherche en biotechnologie et en digitalisation du monde : tous deux sont aiguillonnés par la conscience aiguë d'être mortels et l'espoir (vain ?) qui les pousse à créer.

Il est possible d'appuyer encore plus l'aspect pathogène de la conscience grecque de la mortalité : cette histoire proverbiale, issue d'un dialogue entre Silène et le roi Midas, et affirmant que le plus grand des biens, inaccessible à l'homme, était de ne pas être né, tandis que le second était de passer les portes de l'Hadès au plus vite. Le même tropisme est à l'œuvre dans la phrase d'Anaximandre : « *D'où les choses prennent naissance, c'est aussi vers là qu'elles doivent toucher à leur fin, selon la nécessité ; car elles doivent expier et être jugées pour leur injustice, selon l'ordre du temps.* » Ajoutons à cela la pensée qui va finir par dominer, celle de Platon, et qui élabore tout l'échafaudage

15 Castoriadis, *Anthropogonie et autocréation*, in *Figures du pensable*, Seuil 1999, p.30

conceptuel nécessaire à une religion de la survie de l'âme individuelle et à la promesse d'un paradis. Nietzsche se plaisait à dire que le christianisme était un platonisme vulgaire. Nietzsche, un des personnages les plus maladifs et souffrants de notre vitrine philosophique, n'aurait pas contredit cette idée qu'une forme de détestation de la vie relie Platon et les monothéismes.

LE PARADIS PERDU

Le point commun aux religions du Livre, c'est à la fois la promesse d'un paradis pour les justes et, surtout, le récit de la chute. Or qu'est-ce que le récit de la chute ? L'affirmation de l'incompatibilité de la conscience et de la vie par le récit de l'évolution vers la conscience et le savoir, et de son prix exorbitant. C'est enfin la promesse, au loin, d'une rédemption. Au commencement il y a Adam et Eve qui vivent dans un monde qui ne connaît ni le temps, ni la maladie, ni la mort. Il ne connaît pas le changement. À vrai dire on ne sait pas vraiment si ce sont là des propriétés du jardin d'Éden ou si c'est l'inconscience de nos deux enfants de Dieu qui leur fait voir les choses ainsi. Sans conscience individuelle les générations peuvent passer sans qu'il n'y paraisse. Sans individualité Adam est Adam, Eve est Eve même s'il s'agit de milliards d'exemplaires qui se succèdent. Sans individualité pas véritablement de souffrance : la nature pourvoit, Dieu pourvoit, et la vie et la mort ne sont que des événements aussi triviaux que cueillir une pomme ou tomber dans un ruisseau. En parlant de pomme, ce petit monde est placé sous l'ombre de l'arbre de vie. Une vie sinon immortelle en tant que telle, au moins une vie éternelle, hors du temps. Une intégration harmonieuse, fluide à tout le moins, dans « l'écosystème ». Mais un jour – un jour pourtant impossible à expliquer dans un monde sans temporalité – un serpent vient proposer de goûter au fruit de l'arbre de connaissance. Il était pourtant planté là cet arbre, depuis l'aube du monde, et il n'avait jamais intéressé.

Alors quoi ? Je dirais que le serpent est un symbole du feu, de la créativité de l'homme. Mon propos ici se passe sans dommage d'une analyse ou d'une interprétation des aspects masculins/féminins du mythe. En réalité ce serpent est une propriété naturelle de l'homme, il est tapi au plus profond de lui depuis toujours. Quoi qu'il en soit, un jour nous croquons le fruit et nous chutons dans le temps, nous nous élevons à la conscience de soi. C'est cela même la vraie connaissance. Il ne s'agit de rien d'autre puisque auparavant nous avons déjà compréhension suffisante de toutes les choses pour vivre l'éden. Il ne manquait en fait que la conscience de soi. Et effectivement ceci nous met à l'égal de Dieu, exactement comme l'avait promis le serpent. Malheureusement, Dieu n'est pas biologique alors que nous si. Biologiques c'est-à-dire vivants et mortels. Voilà donc le drame. Dieu voulait nous protéger, mais il savait aussi que c'était impossible puisqu'il avait placé le serpent au fond même de nos reins. Depuis, notre histoire est celle de l'errance et du malheur. Elle est l'histoire d'une aspiration et d'une espérance, d'un constant sentiment de nostalgie : la douleur d'un retour tant désiré mais impossible. Le retour nous ne voulons pas le faire au prix de la conscience car alors nous oublierions le serpent, et céderions à nouveau à ses avances. Ce serpent nous avons en outre appris à l'aimer, et c'est bien injustement que nous avons voulu en faire un être séparé et diabolique. C'est lui qui va nous permettre de sortir de l'impasse, de lever la contradiction. Nous avons peur parce que nous savons qu'il nous faudra nous sacrifier, qu'il nous faudra renoncer à nous-même, abandonner l'espèce que nous avons été sur la terre. Au bout du calvaire nous devons laisser mourir l'homme pour sauver l'esprit. Le fils de l'homme a déjà montré qu'il le fallait, que le salut résidait dans le suicide/sacrifice/transfiguration.

Ce récit de la chute est bien l'illustration mythique des contradictions de la conscience et de la vie. Il est commun aux trois religions, avec des variations qui ne me font aucunement changer d'interprétation. En revanche pour ce qui est de la promesse de rédemption, si la doctrine juive de la survivance de l'âme est moins claire qu'en Islam ou en Christianisme, il n'empêche que la

constitution d'un anti-monde, d'un arrière-monde alternatif n'est pas contestable. Et cet arrière-monde va modifier la manière d'être au monde ici et maintenant, insuffisamment il est vrai, mais assez pour orienter notre marche. Je me permets d'illustrer cette assertion par un passage d'Albert Cohen dont il a été question précédemment. « *En vérité c'est notre héroïsme désespéré que de vouloir ne plus être ce que nous sommes, et c'est-à-dire des bêtes soumises aux lois de nature, animales lois de meurtres, de cruauté et de rapine, lois d'impureté et d'injustice, c'est notre héroïsme désespéré et superbe bravade que de vouloir être ce que nous ne sommes pas, et c'est-à-dire des humains. Car il n'y a rien, car l'univers n'est pas gouverné et ne recèle nul sens que son existence stupide sous l'œil du néant.* »

Plus généralement, la doctrine de l'âme et du Salut sont les versions mythiques de notre désir de trouver une solution. La promesse de la résurrection c'est la certitude d'obtenir un corps glorieux, c'est-à-dire un corps impérissable, un anti-corps. Glorieux signifie en réalité qu'il n'a aucune des propriétés fondamentales d'un corps biologique. Les corps ressuscités se réjouiront, les aimés vont se retrouver au jardin des délices. Albert Cohen retrouvera sa mère, et sa mère retrouvera la sienne, et ainsi de suite. Les amants et leurs familles également, les belles-familles des belles-familles, dans la concorde et la sensualité certainement. Ce jardin, cette table des retrouvailles, ce monde où tout cela est possible est également, cela saute aux yeux, un anti-monde. Quelles propriétés topologiques prodigieuses devra-t-il avoir pour faire tenir face à face des milliers de générations de corps glorieux liés par l'amour ? Et évidemment, le temps ne devra pas emporter les corps, ne devra pas abîmer les liens. Il est donc aussi un anti-temps. C'est cela qui nous est promis et que nous désirons depuis des millénaires. Nous désirons l'inverse du monde. Est-ce suffisant pour prouver ma thèse ? Certainement, mais d'aucuns diront qu'en dehors de l'Europe il y a des bouddhistes plus ou moins athées ; et que l'occident ne croit plus en ces promesses et ces mythes chrétiens.

BRISER LA ROUE

Analysons donc le bouddhisme. Rien de plus analogue au christianisme dans ma perspective. Le mythe bouddhiste des quatre nobles vérités commence par le constat que la vie est souffrance. La vie et le monde naissent des poisons mentaux, dont le désir et l'attachement. Nous avons donc ici un primat de l'affect et de l'expérience de la souffrance. Qui dit expérience de la souffrance dit conscience de soi. D'ailleurs il s'agit de la seconde noble vérité : les causes de la souffrance. Ces causes sont essentiellement liées à l'ego, donc au moi, à la conscience de soi. Ces deux vérités, de quelque manière qu'on les envisage, nous disent que le monde est impermanent, contradictoire, contraire aux désirs de la conscience individuelle. Le monde est insubstantiel alors que la conscience fait être des substances, nous attache à ces entités qui ne durent pas et qui vont périr, emportant ainsi des lambeaux de notre cœur, trouant douloureusement notre vie. Les deux premières nobles vérités disent l'incompatibilité de la conscience et de la vie. Les troisième et quatrième vérités affirment qu'une issue est possible et indiquent la voie à suivre. Il s'agit là de renoncer à sa conscience individuelle pour en finir avec ce monde et avec soi. Il y a là comme un mélange de perte de conscience et de perte de la vie. Je dirais que l'ascèse bouddhiste consiste à vivre sans conscience tandis que son but, l'éveil, consiste en une forme de conscience sans la vie. Il est possible de passer un temps infini à méditer le terme de l'aventure, la promesse bouddhiste : le nirvana. Toutefois, la traduction littérale du mot sanskrit est « extinction du souffle ». Remarquons que le Bouddha insistait sur la nécessité de trouver une solution à la vie. Il fallait en finir avec le monde. Le Bouddha mettait cependant en garde : trouver la véritable fin à tout prix, car la mort ne tue pas. Les êtres se réincarnent encore et encore, au fil du karma, comme sur un manège infernal.

Tantôt en haut tantôt en bas, cumulant des mérites ou des ressentiments, l'homme nourrit toujours des attachements qui remontent le mécanisme et, indéfiniment, joue la petite musique de la vie. Musique dissonante et irritante, musique qui rend fou. « Nous en avons assez » dit le Bouddha, « je vous offre l'extinction véritable ». À mon sens, le bouddhisme et les mythes bibliques nous enseignent la même chose, bien que le premier semble plus radical. Ils illustrent en tout cas parfaitement à ma thèse.

Toutes les religions répondent à la question du sens de la souffrance. Dans les pensées athées (bouddhisme, Schopenhauer, Anaximandre...) la souffrance n'est qu'une conséquence nécessaire et mécanique de l'individuation et de la coexistence d'êtres séparés (conscience-individuation-finitude). La souffrance en elle-même n'a pas de sens. Elle n'est pas vraiment l'effet d'un péché puisqu'il n'y a pas d'intention mauvaise à l'origine de la puissance de création du principe métaphysique. Il n'y a que de la force. Dès lors, la souffrance est insupportable et c'est pourquoi le but de ces pensées sera une forme d'anéantissement. Dans les religions du Livre, la souffrance a plutôt un sens d'expiation. Elle est de ce fait plus supportable, et avec elle la vie, parce qu'elle nous purifie d'un péché et nous rend dignes de la paix future. Le problème c'est que nous ne sommes plus de moins en moins capables de croire en de tels récits : la croyance religieuse apparaît de plus en plus comme une forme d'assommoir, une illusion, une réduction volontaire du niveau de vérité et de conscience, un renoncement à la raison pour supporter la vie. En conséquence, ni les sagesse athées, ni les religions ne peuvent véritablement résoudre la contradiction de la conscience et de la vie.

LES ASSOMMOIRS ET L'ISSUE

Les faits me donnent-ils raison ? Regardons. Procédons par élimination. Qui sur la planète aujourd'hui n'est pas monothéiste, ou bouddhiste ? Qui n'est pas alcoolique ou dans une addiction ? On songe bien sûr aussi à la pornographie, au sport, aux jeux-vidéo, etc. L'addiction se définissant moins par le produit que par le besoin de fuir ce monde, obsessivement et contre-productivement : l'addict, en voulant fuir dans un monde alternatif, ne finit que par s'enfoncer chaque jour un peu plus douloureusement dans les pires aspects de ce monde. Qui, n'étant ni toxicomane ni croyant, évite pour autant la dépression et une vie misérable ? En dehors de ces cas de figure, je suis persuadé qu'il ne reste plus assez de force pour porter et faire vivre une civilisation.

Néanmoins, je pourrais accorder que l'occident se sécularise et devient athée. Certes la brouette de superstitions et de promesses farfelues que charrient les religions voient leurs prestiges s'estomper, mais je doute que l'on puisse se passer simplement de religiosité. Les forces de l'humanisme rationaliste occidental ont un temps remplacé les espérances religieuses par la foi dans le progrès. Les grands avatars idéologiques du XX^e siècle, notamment les marxismes, ont débouché sur un socialisme réel incapable de réellement se maintenir sinon à l'état d'idée¹⁶. Le libéralisme est quant à lui sous le feu des critiques les plus radicales. Il ne semble tenir que par la force d'inertie, et par le niveau de vie actuel moyen des hommes sur la planète et dont il prétend être à l'origine. Évidemment cela ne suffit pas à répondre de manière satisfaisante à la contradiction fondamentale. Les hommes s'impatientent et désespèrent au milieu des grandes surfaces climatisées. En somme, on est partagé : le progressisme bat de l'aile ; il a bien entamé notre capacité à croire mais n'a pas vraiment tenu ses promesses (désastre écologique, inégalités, persistance de la souffrance).

16 Voir par exemple Badiou, Zizek, *L'idée du communisme*, Editions Lignes, 2010 ; et tous les théoriciens de cette idée qui peine à s'incarner.

Demeure un vide glacial, une planète aux abois, un désenchantement effroyable et, fort heureusement, les antidépresseurs. Ne croyant plus, et ne pouvant plus croire en rien, nous sommes littéralement épuisés. Définitivement fatigués par la confrontation sans filtre à la brutalité du monde, notre dernière force réside dans cette claire et ferme volonté d'en finir. Nous savons que nous en aurons bientôt les moyens, c'est ce qui exacerbe notre intolérance et aiguise notre résolution ; c'est l'effet psychologique du « spoil » : la tension retombe un peu mais nous voulons rapidement en arriver au dénouement.

Il reste donc la forme religieuse de notre temps et qui va contaminer toutes les autres. Elle assume totalement l'affirmation de la contradiction entre la conscience et la vie. Elle est en passe de tenir ce que les autres religions nous avaient promis. Elle est largement plus crédible¹⁷ tout en étant plus radicale par sa forme technoscientifique. Ses premiers bienfaits sont déjà là, maintenant et sur terre. Cette religion c'est évidemment le transhumanisme. Il existe une église mormone transhumaniste et le Dalai-lama soutient le projet 2045 consistant à produire une version artificielle de la conscience humaine. Ceci ne doit pas nous étonner, il y a une parfaite adéquation entre le transhumanisme et l'essence de ces augustes traditions. Ces figures de la religion sont éclairées et libres, elles voient parfaitement où nous porte l'esprit.

Avant de clore ce chapitre je voudrais revenir rapidement sur la question de l'enfance, car il est parfois reproché au transhumanisme d'exploiter une volonté de maîtrise qui serait avant tout la manifestation d'un fantasme infantile de toute puissance. Il est aisé de faire pièce à cette objection. D'abord par le fait que l'histoire humaine est une histoire de la recherche et de l'obtention de puissance. Au mieux il faudrait dire que le fantasme infantile est le véritable moteur de l'histoire et des progrès humains. Mais plus encore il convient de souligner combien cette disqualification est suspecte – car l'enfance est ici associée à une moindre réalisation de la raison, un peu comme le faisait Huxley en affirmant que l'animisme était une disposition d'esprit commune aux très jeunes enfants aux peuples les plus primitifs. En effet, on comprend bien que l'on tente de faire contre mauvaise fortune bon cœur, que l'on s'efforce de faire de nécessité vertu. Que la mort et la maladie aient dû être inévitables et intouchables dans leur principe depuis l'origine de l'espèce est un fait. Mais quoi ? L'espérance et les progrès actuels des biotechnologies sont-ils si effrayants qu'ils doivent être qualifiés de délires infantiles ? Rares pourtant sont les gens qui refusent la recherche en médecine. Alors oui, il y a ces distinctions posées comme sacrées et en réalité bien fragiles entre le médical et l'esthétique, entre la réparation et l'amélioration, entre la prothèse et l'hybridation, entre la restauration et la modification génétique, entre l'éducatif et le dopage cérébral. Pourtant l'objection infantiliste semble plutôt prendre racine dans cet effort inouï, douloureux, coûteux et peu efficace pour donner du sens à la mort et aux fatalités les plus horribles. On a patiemment construit des justifications et des consolations aux malheurs du monde, le plus souvent des justifications très irrationnelles, d'autant plus sacrées qu'irrationnelles. On s'y est d'autant plus attaché à proportion de leur inefficacité. Ces justifications sont devenues des fétiches, des spectres même, car nous y croyons moins, mais ils conservent leur pouvoir de nuisance. On oublie qu'elles étaient un pis-aller, une manifestation de l'impuissance humaine. Maintenant que cette impuissance est en passe d'être surmontée, ces idées anciennes qui servaient à nous consoler vont tenter de retarder notre progression. Cela est paradoxal et regrettable. Il y a bien sûr des enjeux de pouvoir ecclésiastiques mais dans le cœur du simple croyant cette logique fonctionne à plein également. On s'est inventé une âme immatérielle pour se consoler des calamités matérielles et l'on rejetterait aujourd'hui les solutions concrètes au nom de ces inventions imaginaires ? Je veux bien penser que

17 Bien que se fondant aussi sur des présupposés métaphysiques, cette croyance valorise, oriente et s'adapte aux résultats des puissantes sciences expérimentales.

nos croyances ne s'épuisent pas dans le fonctionnalisme mais pourquoi perdre du temps à rejouer la lutte entre l'obscurantisme et les Lumières ?

Les religions ont toujours doublé le monde. Certains diront qu'il n'y a pas pour l'homme de réel brut, qu'il est toujours plein de significations imaginaires ; d'autres disqualifieront ces doubles en les appelant arrières-mondes et superstitions. En réalité l'homme a toutes les raisons de ne pas se satisfaire de son monde et de sa condition. Les religions nous ont permis d'assumer cette insatisfaction, d'en faire un moteur, de rester idéalistes. Aujourd'hui, nos idées reviennent modifier en profondeur ce monde-ci, l'arrière-monde est en voie d'obsolescence. Cela peut effrayer les clergés autant que les partisans de l'acceptation. Heureusement, comme l'enjeu immédiat n'est pas politique et philosophique mais médical, je suis certain que la majorité des croyants vont vite s'arranger une théologie adaptée en vue d'accepter de se faire soigner avec les technologies à venir. La joie et l'acceptation, ces concepts des sages humanistes, vont devoir prendre en compte l'élargissement de nos pouvoirs sur soi et sur le monde : il s'agira moins d'accepter le monde dans sa finitude que dans ses vertigineuses potentialités. Mais il s'agira surtout d'accepter la fin du règne de l'homme. Qu'importe au final car l'écrasante majorité des hommes ne supporte ni le monde ni la vie sans avoir dans les veines ou dans la tête une échappatoire.

L'origine et l'objectif des religions comme du transhumanisme sont fondamentalement les mêmes. Il serait dommage qu'ils doivent se combattre. Mais nous pouvons rester optimistes, les mormons et les bouddhistes sont déjà sur la voie. Les religions dominantes se sont succédé depuis les premiers hommes, avec une grande rupture au moment de la révolution néolithique. La révolution technologique va produire une mutation d'une ampleur encore plus importante. Elle sera portée par des post-humains.

La thèse principale est maintenant établie et, je pense, démontrée. Elle trace un chemin évident vers le transhumanisme. Mais pour en tirer toutes les conséquences il est nécessaire d'explorer les aspects politiques et métaphysiques. Si le premier chapitre affirme que ce monde n'est pas pour nous, le second montre en outre que l'homme ne mérite pas de continuer à y prospérer. Le dernier chapitre insistera sur le fait que la mort n'a pas de valeur en soi et soulignera la beauté de notre destinée.

CHAPITRE II :

« *Nous ne méritons pas de poursuivre* »

TENDANCE NATURELLE ET CRÉATIVITÉ HUMAINE

L'esprit religieux est, formellement, unitaire et irréductible, car il est l'expression de la contradiction fondamentale aussi bien que la promesse de sa résolution ; les religions, en revanche, ont de multiples visages. Aujourd'hui l'esprit religieux a toutes les raisons de se porter sur la technoscience et de mettre la ferveur du monde à la disposition du projet transhumaniste. Mais les anciennes religions pourraient devenir un obstacle si, du fait des enjeux de pouvoir clérical et par crispation dogmatique, elles en venaient à combattre le transhumanisme. En effet, si toutes les croyances sont en réalité des métaphores et des figures de la contradiction fondamentale, de la détestation du monde, en se rigidifiant, les dogmes deviennent des murs, les espérances des barrières. Dès lors, au nom de ces fausses solutions, et des métaphores de base prises pour argent comptant (âme, réincarnation, énergie spirituelle, Dieu, paradis, etc.) est produite une critique spiritualiste de la technoscience. De plus, et cela n'aide pas, les religions tendent à suivre les contraintes publicitaires de l'époque, à se couler ainsi dans un discours de bien-être et d'optimisme qui, outre son caractère fondamentalement impie, ne leur sied pas du tout. Car les fidèles transformés en consommateurs de bien-être auront tôt fait de quitter les dogmes religieux associés au yoga ou à la prière dès que les technologies seront au point : ne restera alors des anciennes religions qu'un folklore culturel totalement châtré. Non, les religions, pour survivre, ont intérêt à se centrer sur leurs ressorts premiers et, je l'affirme, adapter leurs dogmes aux possibilités technologiques. Sans cela, elles devront assumer un « djihad » anti technologique dont l'issue est douteuse. Évidemment, un djihad ne se fait pas sur la base d'idéologie du bien-être. Si l'on peut penser que leurs troupes seront maigres, elles pourraient cependant être actives. Or il n'y a rien de mieux pour gaspiller les dernières ressources de l'homme et le replonger dans l'obscurantisme qu'une guerre de religion.

Mais alors, cet esprit religieux et son devenir transhumaniste, est-ce une tendance naturelle de l'esprit humain comme je le soutiens ici, ou bien n'est-ce qu'une création particulière, social-historique, située dans le temps et dans l'espace, appelée à être remplacée et oubliée ? C'est là toute la question de la création contingente et de la tendance naturelle.

Castoriadis, le penseur radical de la création, a passé son œuvre à articuler l'idée de création *ex-nihilo* avec l'idée de détermination et de mécanisme¹⁸. Les deux aspects sont partout denses dans l'être affirmait-il. Castoriadis a toujours dit que quantitativement la création représentait moins de 1 % de l'œuvre du plus grand penseur, Platon, mais que cette brèche dans la détermination était une chose inouïe, produisant des effets de liberté considérables et irrésistibles. Restait pour lui, par exemple dans le domaine politique, à rendre compte du fait que la démocratie directe et la pensée critique ne s'imposent pas facilement. Au début de sa carrière il pensait que de la dynamique même de la création, ainsi que de ses présupposés ontologiques, découlait une tendance vers le développement de la démocratie et de la pensée critique, ce qu'il a appelé le projet d'autonomie.

18 Il y a une puissance de création de formes nouvelles. Ces formes ne découlent pas, ni ne dérivent des formes précédentes, d'où l'idée de création *ex-nihilo* : il n'y a pas de cause ou consécution logique d'une forme à l'autre. Chaque forme est irréductible à la précédente, bien qu'elle soit encadrée par un contexte et conditionnée d'une certaine manière (la création n'est pas *in nihilo* ou *cum nihilo*).

Puis, au fil du temps, le projet d'autonomie n'était plus qu'une création parmi les autres, certes supérieure, mais située et plus contingente. Sur la fin de son œuvre, il faisait l'hypothèse que le projet d'autonomie était un ordre de créations « à contre-pente ». Il y aurait donc une pente naturelle, une tendance à l'hétéronomie : la logique de la détermination prenant le pas sur la logique de la création et, symétriquement, l'hétéronomie dominant l'autonomie. Quoi qu'il en soit la question est ici de comprendre pourquoi je puis affirmer qu'il y a une universalité de l'esprit religieux, une puissance irréprouvable de l'attraction technoscientifique, et un triomphe final du transhumanisme.

ÉMERGENCE DE LA CONSCIENCE

Yuval Noah Harari permet de poursuivre la réflexion, car il propose une vision de l'histoire humaine qui parvient à articuler de manière originale la créativité spontanée et contingente de l'esprit humain avec les effets massifs des déterminants structurels. Selon lui, l'humanité est née des possibilités radicalement nouvelles permises par la structure de son cerveau. Elle émerge du monde animal essentiellement avec notre langage si particulier. La « révolution cognitive », issue des possibilités offertes par ce langage (créations de fictions qui fédèrent, abstractions, mémorisation, etc.), a donné lieu à diverses sociétés et croyances. Mais aussi, ici et là, à des pratiques nouvelles comme l'agriculture, et parallèlement, un mode d'organisation social, des croyances associées. Toutes les dimensions se renforçant les unes les autres dans un système. S'est opérée une mutation anthropologique profonde, avec le passage des sociétés de chasseurs cueilleurs aux sociétés agricoles sédentaires, de sociétés égalitaires sans État à des sociétés de domination, de croyances animistes à des religions déistes. Harari précise que la révolution néolithique et les premières grandes cités ne sont pas des réussites, loin s'en faut. Ces cités sont inégalitaires, génèrent plus de mal être et de souffrance. Elles sont sévèrement hiérarchisées, le travail y est divisé, les hommes sont majoritairement exploités ou proprement réduits à la servitude. Sur le plan spirituel, ils sont coupés de la nature et de l'âme du monde. Le régime alimentaire est moins équilibré et plus pauvre. En cela Harari rejoint symétriquement les conclusions de Marshal Sahlins dans *Age de pierre âge d'abondance*¹⁹. Comment expliquer que cet échec anthropologique ait triomphé ? Simplement parce que cette manière de s'organiser a développé la force brute. Si la nourriture était de moindre qualité, ces cités sont parvenues à en stocker suffisamment pour permettre un accroissement de la population, à constituer une masse soumise à une organisation rigide et autoritaire. La simple démographie donnait alors une force de frappe et d'occupation qui tendait à ce que ces structures se comportent comme des plantes invasives. Les peuples voisins non structurés semblablement ne pouvaient pas rivaliser. Soit ils devaient quitter la zone pour trouver quelque coin isolé ou peu intéressant, soit ils devaient se défendre et disparaître, car pour se défendre efficacement, il leur fallait se structurer comme l'ennemi. Il y a donc ici un effet cliquet : l'invention des cités hiérarchisées, comme tout l'imaginaire social associé, est contingent, mais ses succès et ses effets de puissance les rend dominantes. Se construit alors une tendance, car tout ou presque va devoir se soumettre à cette forme pour survivre. Ceci va constituer une tendance quasi naturelle de l'espèce. À la marge, des sociétés différentes vont pouvoir persister, mais souvent du fait qu'elles sont enclavées, ou encore par le bon vouloir des sociétés dominantes : beaucoup de tribus survivent seulement si nous décidons de ne pas détruire leur environnement et d'avoir une lecture charitable du droit international.

19 Sahlins démontre que les sociétés paléolithiques ne sont pas arriérées ni improductives. Elles ne sont pas des sociétés de pénuries. Mais plus encore, il démontre que la pérennité d'une culture paléolithique n'est pas le fait d'obstacles techniques ou environnementaux, mais d'une « option » culturelle propre. Dans leur vie d'abondance, ils n'ont pas de « raison » de changer.

L'effet cliquet est donc la conjonction d'une création contingente avec l'accroissement de la puissance. Il s'agit d'une « heureuse » congruence de l'idée nouvelle avec la structure matérielle du monde naturel. L'effet cliquet pourra alors être considéré comme donnant la tendance de l'espèce. L'homme étant un être de nature et d'inventivité, il est de peu d'importance de qualifier les tendances dominantes de naturelles ou d'artificielles, cela revient au même : certaines configurations deviennent universelles.

Il est possible d'appliquer cette lecture au problème du transhumanisme. L'émergence du langage a produit la pensée, une pensée conceptuelle, abstraite. Il en a découlé un soi abstrait, conceptuel, qui a permis une représentation de soi étayée sur l'expérience du corps propre et parallèlement lui donnant forme. La dialectique de l'expérience de soi et de la représentation de soi engendre la conscience de soi particulière à l'individu. Mais la conscience de soi est aussi une conscience sociale, car le soi est toujours membre d'un groupe, partageant du commun ; d'autre part le langage est un phénomène par essence collectif.

L'idée de soi, la re-présentation de soi entraîne un décalage, un décalque de soi-même. On se voit soi-même comme légèrement différent de ce qu'on est matériellement. On se raconte soi-même, notre être est essentiellement fictif. C'est également vrai de ce que l'on partage avec les autres et avec le monde.

Il est tentant de penser que le processus d'hominisation est essentiellement lié au développement du langage articulé. Dès que le langage articulé se stabilise en langage conceptuel, l'homme est également là, totalement et pleinement dans ses potentialités. Son esprit est donné entièrement, assez rapidement. La conscience est comme un éclair dans la nuit. Elle apparaît comme un véritable saut qualitatif²⁰. Cette soudaine lumière est aussi l'épreuve de la contradiction fondamentale, et l'homme a dû être écrasé autant qu'émerveillé devant ce monde nouveau et terrible, devant la puissance et la fragilité de la condition humaine. C'est là l'origine du sentiment qui traverse les époques – le *thaumazein* des Grecs (admiration, étonnement, effroi) – qui est assurément à l'origine non seulement de la philosophie qui naîtra des dizaines de milliers d'années plus tard, mais qui est aussi le noyau poétique des croyances religieuses, de l'art, des pratiques funéraires, etc. Techniquement, à la fois sur la dimension matérielle et la dimension conceptuelle, les premiers hommes étaient moins sophistiqués que nous, mais l'élan intime, l'âme, la puissance de création et d'évocation traversent les âges. C'est pourquoi nous ne pouvons pas hiérarchiser les œuvres d'art, et qu'il n'y a pas de sens à dire qu'une peinture rupestre vaut moins qu'un Jeff Koons. La peinture préhistorique nous saisit autant que les tableaux de la renaissance, dans cette authenticité et dans cette plénitude de l'esprit. Peu habitué à penser cependant, encore émerveillé et naïf, l'homme a pu être débordé par cet afflux de lumière et a tenté de fuir par un moyen radical : la croyance religieuse. N'ayant pas conceptualisé parfaitement la notion d'esprit critique, ces croyances ont pu verrouiller son univers, le conduisant au travers d'un long mais sécurisant, et relativement paisible, voyage dans des formes d'animisme. Par le jeu des abstractions et des fictions, par la croyance en ces fictions et l'occultation de leur caractère fictif, on en arrive rapidement à s'inventer un moi éternel : une âme ; pareillement pour le monde : on le dote d'une âme ou on en fait la manifestation d'une

20 Le tableau de l'histoire de l'esprit humain dessiné ici est moins progressif que dans le chapitre précédent puisqu'il fait l'hypothèse d'un esprit donné entièrement et une fois pour toute dès l'apparition de l'homme. Il s'agit en réalité moins d'une hypothèse anthropologique que d'une métaphore. Le processus a peut-être duré des milliers d'années, mais qu'importe, c'est le sens de ce processus qu'il faut mettre en évidence. A titre indicatif on estime les premières peintures rupestre à -40 000 ans, les premières sépultures de -100 000 ans à -50 000 ans, le passage d'un proto langage à un langage conceptuel vers -50 000 ans (variable selon les chercheurs, mais en tous cas avec Homo sapiens. Harari donne -70 000 ans).

puissance spirituelle. Pourtant, se représenter soi-même c'est nécessairement aussi se concevoir dans le temps. Et se concevoir dans le temps c'est se savoir mortel. Les sociétés animistes vont inventer le temps circulaire, dépourvu d'histoire. Ceci est certainement un effort pour lutter contre la contradiction fondamentale qui émerge dès que la conscience de soi apparaît. Sans une flèche du temps irrémédiable, l'individu est de moindre importance. L'âme se dote de propriétés circulaires, auto-régénératrices, et l'on parvient ainsi, certes imparfaitement, mais suffisamment, à neutraliser les affections de la conscience individuelle. Notons que cette neutralisation est en soi efficace : les sociétés primitives ont duré longtemps, certaines existent encore. Leurs changements sont très lents, et sans interventions extérieures elles semblent comme figées sur leurs fondements métaphysiques. Ces sociétés parviennent à bloquer les conséquences les plus critiques de la récursivité propre au langage, ses propriétés de re-présentation, de re-représentations, etc. Le langage est pourtant un outil qui tend à produire des abstractions, des fictions, des concepts. Il se structure par des règles logiques. Il tend à la réflexivité, dans une dynamique de spirale. Mais enfin, c'est un fait, ces sociétés parviennent à inventer des croyances, un monde et un temps qui réussissent à écraser la spirale pour en faire un cercle, donc à inhiber la réflexivité. Elles sont parvenues à limiter l'abstraction et à étaler la cognition en d'infinies variations autour des réalités « concrètes » immuables. Une fois les grandes significations imaginaires posées elles sont recouvertes de terre et de limon, pensées comme étant la réalité indiscutable du monde concret. Ces sociétés s'occupent de choyer les esprits, et il ne vient à l'idée de personne de briser les tabous. Si c'est le cas, c'est alors le déviant qui est brisé. Ces sociétés parviennent à la clôture et les choses semblent pouvoir durer indéfiniment.

Pourtant, par simple effet de probabilité – entre d'une part la récursivité structurelle du langage et, partant, la tendance de l'homme à la réflexivité, et d'autre part le sentiment de *thaumazein* qui amplifié la créativité – ici et là se sont inventés des formes nouvelles. De temps en temps émergent des idées neuves. De ces idées découlent des outils, des pratiques, voire des représentations nouvelles et intégrables par le groupe. Ces novations peuvent vivre et mourir, se transmettre et se reproduire, se modifier, se combiner. Dans des conditions favorables, s'étendre et se solidifier. Sans doute par composition de plusieurs inventions simultanées et efficaces a émergé l'agriculture²¹. À partir de là, l'explosion démographique et l'effet cliquet. Une fois la puissance libérée, des significations imaginaires sociales adéquates vont s'installer ou plutôt s'affiner dans un rapport dialectique. Car la puissance exige et obtient un verrouillage des représentations qui lui permettent de se développer. C'est ainsi que les sociétés néolithiques ont inventé, parallèlement à leurs techniques, les dieux anthropomorphes et l'âme individuelle²². En cela l'esprit humain était satisfait

21 On date la révolution néolithique autour de – 10 000 ans, soit quand même 60 000 après la révolution cognitive de Harari, 40 000 ans après l'apparition du langage conceptuel. Il doit y avoir un double effet de la tendance à la clôture et de la tendance à la créativité qui joue ici, en interaction avec des contraintes environnementales et une certaine efficacité satisfaisante qui expliquent cette relative stabilisation, le plateau paléolithique. Mais en considérant l'histoire évolutive de l'homme on constate qu'il ne s'agit que d'une accélération : les premiers hominines à -7 millions d'années, premiers australopithèques 3 millions d'années plus tard, 1 million d'années ensuite le genre Homo. Les choses s'accélérent incroyablement, comme on l'a vu, avec Homo sapiens et ses inventions.

22 La controverse sur le primat des conditions matérielles d'existence sur le développement des idées (matérialisme historique de Marx) ou au contraire du primat des significations imaginaires comme condition nécessaire à toute insertion spécifique dans le monde matériel (ontologie double de Castoriadis) ne peut pas être développée plus avant. Le rapport d'étayage ou de détermination de la matérialité sur les représentations, le rapport de l'innovation technique à la créativité (voir l'article « Technique » de Castoriadis dans l'*Encyclopaedia Universalis*), constituent des problèmes fort complexes. Je ne tranche pas véritablement ici et n'en ai pas besoin. J'affirme simplement l'effet cliquet, et une tendance structurelle à la réflexivité. En outre, et c'est là l'essentiel, je pose comme démontré que la

dans la mesure où sa contradiction fondamentale pouvait s'exprimer mieux que dans l'animisme. Le cerveau et le langage étant structurés pour les processus récursifs et la réflexivité, on peut dire que l'homme est un être dont la structure est propice à l'émergence d'une conscience individuelle de plus en plus sophistiquée et aiguisée. La révolution néolithique augmentait ainsi la souffrance de l'homme mais exprimait plus avant sa vérité. C'est pourquoi au-delà même de l'effet cliquet de simple puissance, je postulerais l'existence dans ces mutations d'une dimension de conformité au destin de l'homme. Destin inscrit au plus profond de sa cognition ; mais toute manifestation de cette nature réflexive se paye au prix fort et donne le sentiment que quelque chose pousse l'homme à la fois toujours plus loin, et le renvoie toujours plus profondément vers ses intuitions originelles : la beauté de la conscience et l'horreur de la vie.

LE CAPITALISME COMME IMPLACABLE VÉHICULE DU DESTIN ?

La conclusion logique de ces deux raisonnements est que le capitalisme, en tant que modèle dominant, s'il est souvent perçu comme un échec humain, est peut-être aussi la manifestation actuelle du destin de l'homme. Conclusion pénible à affirmer, parce qu'elle semble mécaniste. Aussi mécaniste que le marxisme bien que fondée sur un postulat encore plus métaphysique que le matérialisme historique. Mais deux faits décisifs sont là : le transhumanisme est enfant des pensées occidentales et de la technostructure capitaliste ; le capitalisme est à la fois la punition du monde et l'attraction universelle. D'une part, le capitalisme est ce qui séduit le plus ; d'autre part, le transhumanisme est indubitablement la forme historique contemporaine du capitalisme. J'affirme que le transhumanisme sera aussi son tombeau. Existe-t-il toutefois des résistances à la mondialisation du capitalisme ? À première vue cela paraît être une évidence. Entre les populations rurales qui n'ont pas accès à l'électricité et les habitants des bidons-villes qui semblent vivre à des siècles de la Silicon Valley ; entre les terroristes adolescents des banlieues européennes et les barbares médiévaux de Daech ; entre les néo-écologistes et les nationalistes traditionalistes, on pourrait penser qu'il y a de sérieuses oppositions à la domination du capitalisme et de la technoscience. Pourtant, la plupart de ces phénomènes ont davantage l'air de trouver leur origine dans la frustration générée par les processus d'exclusion d'un modèle désiré que par la profondeur d'une inimitié idéologique. La plupart des pauvres du globe souhaitent vivre à l'occidentale et, perfusés d'argent, ils auraient tôt fait d'adopter les comportements et la « culture » mondialisée. C'est d'ailleurs ce qu'il se passe avec les indigènes de Bolivie : Evo Moralès en fait l'amère expérience, et les indigènes, en oubliant et leur culture ancestrale et le travail du président socialiste connaîtront probablement un retour de bâton mémorable une fois la droite de retour au pouvoir. Si le cas de l'Islam radical est discutable, il apparaît que les grandes formes d'opposition au mondialisme sont en fait le produit de ses propres insuffisances et turpitudes, produit réabsorbé et mis à son service en dernière instance. Il existe une marchandisation et une structuration capitaliste des formes de résistance au capitalisme, redoutablement efficace qui plus est.

Mais le capitalisme est-il le signe prophétique qui annonce la fin de l'humanité ? Est-il la dernière heure de l'homme ? Est-il l'allié de confiance du post-humanisme ?

Le capitalisme n'a pas une logique inclusive mais élitiste. Ses promoteurs affirment que les « exclus » sont pourtant dans une meilleure situation objective qu'ils ne le seraient dans un système plus égalitaire. Les derniers de cordée sont et restent dans la cordée. Et c'est cette cordée qui grimpe le plus vite et le plus sûrement. Ceci bien entendu c'est de la propagande capitaliste. Mais son

contradiction fondamentale de la biologie et de la conscience découle logiquement de la seconde affirmation, et la destinée humaine de la combinaison des deux.

erreur est peut-être moins dans l'objectivité du constat que dans le refus de prendre en compte l'élément subjectif de dignité que porte l'idée d'égalité et qui est peut-être d'une valeur infiniment plus importante que la croissance matérielle. Si c'est le cas, alors on pourrait interpréter la série d'échecs que montre le capitalisme comme pouvant le mettre en danger.

L'échec politique sera analysé plus avant, mais ce qu'il faut dire maintenant c'est qu'il tient essentiellement à l'abandon du projet d'égalité. Abandon entraînant une perte de dignité globale ainsi que des comportements absurdes et désespérés. Le renoncement radical à l'égalité a paradoxalement produit une dispersion de l'esprit dans des segments de marché, un refus de l'autorité intellectuelle fondée sur l'excellence ou la pertinence, une mise à plat de tous les discours, des fonctionnements tribaux. Tout cela nous pousse dans une forme d'alternative particulièrement perverse. Le capitalisme a conduit l'humain au bord du précipice, et c'est pourtant un surplus de capitalisme qui est présentée comme l'unique solution possible ! En effet, le monde est entré dans une phase de destruction écologique irrémédiable, et les sociétés dans une forme d'idocratie²³ où les groupes humains ne convergent plus vers une forme d'excellence reconnue universellement mais vers des figures spécifiques, propres à chacun des groupes, le plus souvent grossières et rustres. Désastre écologique et idocratie étant à la fois des effets de l'organisation inégalitaire et prédatrice et des facteurs de renforcement de cette logique. Plus la planète est détruite et plus il devient impératif d'innover technologiquement en captant des investissements par les procédures capitalistes classiques ; plus les populations sont abruties et plus elles soutiennent le système inégalitaire, plus elles adorent sa brutale logique de force (crédules à cette dénégation qu'on a appelé le rêve américain). Mais voilà que l'avancement du désastre écologique est tel qu'effectivement, il n'y a plus d'autre sortie possible que le transhumanisme et l'artificialisation de l'humain : ni la réduction de la natalité, ni la diminution de l'empreinte écologique, ni l'invention de procédures agricoles écologiques ne peuvent plus enrayer la machine infernale. Les processus d'emballage sont déjà enclenchés et l'on continue évidemment à accroître notre nuisance écologique. La gravité de la situation implique-t-elle de renoncer à toute politique et de donner les pleins pouvoirs au GAFAM²⁴ ? Sans doute est-ce le cas, et probablement est-ce ce qui se passe effectivement. Ceci est-il la phase finale du capitalisme, sa mutation en une forme de féodalisme technocratique ? Peut-être que la nécessité d'en finir avec l'espèce impose de renoncer à la démocratie qui n'existe déjà plus depuis fort longtemps et de s'imposer en attendant une forme d'eugénisme et de contrôle social, mi autoritaire mi ludique, pour que le projet de survie de l'esprit ne soit pas retardé par la montée en puissance de la rusticité. Là encore il semble que ceci ne soit pas tellement une menace à redouter qu'une réalité déjà en place pour partie et largement plébiscitée. Il suffit de regarder, par exemple, combien de profits génèrent les dispositifs d'auto-surveillance des performances sportives ou d'autocontrôle médical. Le marché des logiciels de suivi et d'analyse, connectés à des cardiofréquence-mètres, des capteurs de puissance, des GPS, etc. Pour mettre les informations sur les réseaux sociaux et se comparer à soi-même ou aux autres. L'attrait pour les sondages en ligne, pour les notations, les likes sur Facebook. Nous recherchons et aimons être évalués et évaluer. Nous sommes avides de retours sur nous-mêmes, nous exposons notre vie privée et nos fonctions corporelles avec délectation. Sans parler des divers tests et quiz qui font le succès des magazines. Nous sommes fiers de progresser, nous reconnaissons la légitimité des

23 Voir le film de Mike Judge, *Idiocracy*, 2006 où l'on assiste à un abêtissement généralisé des populations du fait d'une plus forte natalité des classes sociales subordonnées.

24 Par ce raisonnement typique des royalistes : les États parlementaires sont les fondés de pouvoir du capital. Or le capital, par sa logique, segmente le monde. Des acteurs économiques indépendants maximisent le profit dans des logiques parcellaires et de court terme. Alors que quand tout est possédé par un seul, sa responsabilité est meilleure, sa vision totale et son intérêt est de préserver au mieux tout ce qu'il possède.

indicateurs de santé et de performance. Et les logiciels sont suffisamment bien conçus et pédagogiques, inclusifs, pour que chacun selon son niveau puisse se sentir valorisé et désire poursuivre. Chacun se sent plus puissant et dans une dynamique d'optimisation de soi avec ces assistants informatiques et leurs conseils en nutrition et bien-être. Ne soyons pas consternés toutefois. Pour le moment tout cela se fait en dépit d'une gestion globale des ressources et dans un égocentrisme navrant, repeint aux couleurs de la bonne conscience commerciale. Mais je crois voir là une tendance plus sourde à reconnaître notre part mécanique et rationalisable d'une part ; à manifester une vision de soi radicalement nouvelle d'autre part. D'aucuns diraient une auto-réification de soi ; je pense plutôt à une forme de lassitude de soi au bout de cet emballement dans la recherche de perfection. Tout cela est positif, car l'homme est alors porté à ses limites, et ses contradictions indépassables sont soulignées comme jamais elles ne l'ont été. Certes le capitalisme a ravagé la planète et rabaissé l'humain, mais dans le même temps il a accéléré la destinée et le devenir-autre de l'espèce. Si l'on peut regretter que l'humain n'ait pas été plus sage et plus doux avec lui-même, plus égalitaire, peut-être faut-il voir que cette vie de fureur était en fait inscrite dans son cerveau comme l'expression de la lutte pour la vie, mais aussi de la détestation et du combat contre la vie biologique. Combat, est-il encore besoin de le rappeler, absolument justifié et inscrit dans la nature même de la conscience humaine. Dans le cerveau on trouve les structures permettant le langage et donc la tendance à la réflexivité, au récit de soi-même à la première personne, à la conscience de soi comme être mortel. Mais le cerveau est aussi un organe, une entité biologique soumise à la dégradation et à la mort. La contradiction fondamentale y est donc logée, et une des réactions probable est cette vie de fureur. Il semble ainsi que nous soyons arrivés en bout de processus.

J'ai bien conscience du caractère scandaleux et *a priori* inacceptable de ces propositions. Elles semblent être la résignation de celui qui abandonne. Ce serait le cas, tout à fait compréhensible et raisonnable d'ailleurs, si je n'avais démontré que l'homme ne peut pas se satisfaire de lui-même en tant qu'espèce biologique. Cette démonstration acquise, tout revêt dès lors un aspect nouveau et une justification plus profonde. En outre, ces propositions ne sont nullement justifiées en elles-mêmes mais comme une nécessaire phase transitoire vers une réalité radicalement autre. Les GAFKA et leurs seigneurs, leur petite cour d'actionnaires, seront emportés par le post-humain. Parallèlement, à un niveau plus superficiel, il est tout à fait possible de répondre aux objections concernant l'écologie et l'égalité par les potentialités du transhumanisme. Et il est très possible qu'un revenu universel inconditionnel calme les populations, voire les rendent plus heureuses que jamais durant cette période transitoire.

Morales

L'échec religieux est relatif, il a été mis en lumière par le chapitre précédent : les religions n'ont plus de dogmes et de croyances adaptées aux connaissances et aux besoins de l'homme contemporain. Il devient difficile de croire. Les dogmes se heurtent aux progrès scientifiques et il leur faut déployer des trésors de sophistication pour donner du sens à la vie. En occident la foi se corrode. Ailleurs elle ne peut survivre que grâce à la guerre économique ou militaire qui étouffe la pensée et nourrissent des ressentiments victimaires. La conséquence est habituellement un raidissement des dogmes et de la pratique.

L'échec affectif est plus difficile à cerner, je confesse ici me fonder sur une intuition liée à une attention, nécessairement subjective et distordue par les algorithmes de préférences, portée aux tendances Internet. L'échec apparaît notamment autour du combat féministe. On constate que la domination masculine institutionnalisée dans les sociétés traditionnelles est maintenant en voie

d'extinction. Les femmes avaient toutes les raisons de vouloir en finir. Les capitalistes aussi, générant un dumping sexuel et une mentalité plus individualiste de réalisation personnelle. Les hommes en souffrent largement et symétriquement fleurissent des idéologies masculinistes, appuyées sur un naturalisme assumé et qui prônent un retour à l'ordre ancien, ou, par dépit, une animalisation et une prostitutionnalisation des rapports homme/femme. Une chose est certaine, l'amour semble être plus précaire que jamais ; radicalement schopenhauerien : il apparaît plus que jamais comme une rêverie de la pulsion génésique. Les relations homme/femme, et peut-être plus largement les relations humaines, correspondent à cette image des hérissons qui se rapprochent pour se réchauffer mais s'éloignent après s'être piqués. Un peu décevants, un peu menaçants, un peu instrumentaux, un peu faux, les rapports humains s'apprécient plus à travers des écrans interposés que dans la confrontation directe des corps. Misère affective et sexuelle, solitude, consommation de pornographie et de rencontres virtuelles, isolement et chômage de masse, voilà les éléments dominants de l'ordre affectif contemporain.

L'échec écologique est quant à lui plus renseigné chaque jour. Nous avons ravagé la planète, la biodiversité est dans un état catastrophique et rien ne semble pouvoir nous faire changer de cap. Il n'est pas utile de détailler ici les preuves du désastre écologique, car les études sont nombreuses : des milliers d'articles, de livres et de vidéos sont accessibles à qui veut. Reste que les plus alarmistes indiquent qu'un réchauffement de 2°C par rapport au début de l'ère industrielle entraînerait des rétroactions positives, c'est-à-dire des mécanismes d'emballement qui conduiraient en quelques décennies à une planète habitable pour seulement un milliard d'humains. Imaginons donc comment pourraient mourir plusieurs milliards d'humains en quelques années : épidémies, guerres, famines. Les plus fortunés devront pour préserver leurs enfants accepter de faire tirer sur les enfants des moins chanceux.

ÉCHEC ÉCOLOGIQUE

Les adversaires du transhumanisme sont contraints à être optimistes, c'est-à-dire à penser que le désastre écologique est évitable. Pour être cohérents ils doivent affirmer que l'accroissement indéfini et irresponsable de l'emprise de l'homme sur son environnement est un effet du capitalisme ; que le capitalisme est un fait social-historique contingent ; qu'il est possible de changer de système économique et social ; qu'un nombre suffisant de personnes aspire à changer de système et en a la force ; et qu'il n'est pas trop tard. Il semble pourtant que le désastre écologique annoncé ne change pas vraiment le rapport de force politique, ni les aspirations moyennes du monde. *A contrario*, si le désastre est déjà engagé, autant tenter de faire la bascule. Car si les opposants affirment que les projets transhumanistes sont trop gourmands en énergie et en ressource, il faut avoir à l'esprit que ce projet est, quoiqu'on dise un projet eugéniste et sélectif. Le post-humain pourra être moins nombreux, il pourra ne pas s'incarner dans un corps matériel consommateur en énergie et en matière, ne pas rester sur la Terre, etc. L'adaptation aux ressources et aux optimums écologiques sera bien plus probable quand l'individu n'aura plus aucune raison d'avoir peur de mourir. La vie, la mort et l'identité n'étant plus accolées à un corps biologique, aucune des questions actuelles ne se posera de la même manière.

Imaginons cependant que le désastre écologique soit total. Alors, l'homme disparaîtra après s'être tortillé une dernière fois et avoir détruit un peu plus son environnement. Ceci n'attristera le nihiliste que dans la mesure où la nature reproduira probablement un autre être conscient. Mais enfin, il n'y a pas là de quoi s'alarmer outre mesure. Les horreurs de la vie et les conséquences terrifiantes de la

fin de règne de l'homme ne sont que des continuations de sa manière de vivre : il y aura, comme on peut le déplorer dès à présent, une généralisation de guerres, d'épidémies, de brutalités et de misères. Peut-être survivront des poches d'humanoïdes réduits à un état de barbarie détestable ? Auquel cas, malheur aux survivants.

Imaginons maintenant un désastre écologique partiel. Alors, peut-être que des êtres hybrides survivront dans un monde stérilisé et complètement artificialisé. Assurément ils n'auront plus besoin d'un monde riche et d'écosystème complexe. Est-ce une tristesse pour les autres vivants ? Grande question. Les vivants ont-ils plus intérêt à être qu'à ne pas être ? La vie animale est certes une nécessité instinctive, mais elle est aussi une lutte perpétuelle pour la vie, une mécanique cruelle et douloureuse. Une entreprise qui ne couvre pas ses frais dirait Schopenhauer. Un des personnages de Houellebecq résume bien la thèse de certains philosophes animalistes : « *Les gazelles et les daims, mammifères graciles, passaient leurs journées dans la terreur. Les lions et les panthères vivaient dans un abrutissement apathique traversé de brèves explosions de cruauté. Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles, vieilliss ou malades [...] prise dans son ensemble la nature sauvage n'était rien d'autre qu'une répugnante saloperie ; prise dans son ensemble la nature sauvage justifiait une destruction totale, un holocauste universel – et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste.* »

Je me permettrais une autre expérience de pensée : imaginons que nous ayons atteint la Singularité et que nous ayons un pouvoir formidable sur la nature. Nous avons construit un dispositif constitué d'un cube de métal d'un mètre de côté et capable d'émettre un signal d'intensité et d'efficacité décroissante en fonction de la distance. Le signal devient nul à une distance de 50 mètres du cube. Le dispositif est placé au milieu de la savane. Les animaux alentours, lorsqu'ils passent dans la zone d'action, ressentent un effet très particulier : ils gagnent en complexité et en conscience au fur et à mesure qu'ils avancent vers le cube. De sorte qu'un insecte passe par tous les stades de la conscience animale, tous les stades de développement du système limbique et néocortical. Arrivé à quelques mètres du cube, l'animal est déjà un homme, mais il conserve son corps animal et la mémoire de ce qu'il a vécu, et il est renseigné sur l'histoire de l'univers jusqu'à l'hybridation transhumaniste. Il peut alors considérer d'où il vient, quel est son monde, où il se dirige. Il est alors en capacité de décider s'il veut faire la bascule lui aussi ou s'il veut rester un insecte en s'éloignant du cube. Cette expérience répétée sur un échantillon représentatif pourrait être un moyen de décider s'il est si immoral que cela de vouloir digitaliser le vivant.

Car peut-être que l'on souhaite conserver la beauté du monde dans sa diversité par sensiblerie, parce que l'on associe la nature sauvage à des représentations poétiques et religieuses qui prennent mal en compte les coûts associés. Peut-être que l'on veut voir la nature à travers les dessins animés de Disney qui ont bercés notre enfance. Nos représentations et émotions sont peut-être emplies d'une nostalgie mal fabriquée. Dans ce cas, mieux vaut que l'on sache si notre « écologie » est effectivement au profit des animaux et des vivants que l'on prétend considérer ou si c'est le fruit d'une anthropomorphisation excessive. Nous pourrions alors réfléchir au degré d'artificialité que l'on acceptera d'introduire dans nos réserves naturelles. Il nous faudra choisir quoi faire, sachant que toute décision a un « coût » : esthétique, écologique, moral, etc. Comme le suggère Houellebecq dans *Sérotonine*, on associe trop facilement beauté et nature sauvage : « *il est faux de s'imaginer que la nature laissée à elle-même produit des futaies splendides, aux arbres puissamment découplés, de ces futaies qu'on a pu comparer à des cathédrales, qui ont pu aussi provoquer des émotions religieuses de type panthéistes ; la nature laissée à elle-même ne produit en général qu'un informe et chaotique fouillis, composé de plantes variées et dans l'ensemble assez moche* ».

Peut-être est-il préférable, peut-être est-il nécessaire de conserver et de promouvoir des interactions riches et complexes dans des écosystèmes « harmonieux ». Laisser les vivants s'adapter les uns aux autres, laisser s'entre dévorer les animaux, en somme laisser à la nature une part d'auto-équilibration parce que c'est indispensable à la survie des post-humains : argument utilitaire. Laisser faire par préférence purement esthétique : argument hédoniste, mais problématique parce que potentiellement générateur de souffrances inutiles. Améliorer cet argument en soulignant que les animaux sont instinctivement programmés pour cela et que nous devons respecter leur essence : argument métaphysique et moral. Pourquoi pas ? L'innocence de l'animal, dans sa moindre conscience de la mort et sa sincérité immédiate ne nous rappelle-t-elle pas la grâce de l'enfance ? De sorte qu'au cinéma les deux choses que le public ne supporte pas sont la maltraitance des enfants et celle des animaux. De toute manière ce sera au post-humain, s'il est en capacité de se passer ou de transformer les autres formes de vie, de penser le problème et de décider²⁵. Mais laissée sauvage ou bien jardinée, il s'agira toujours d'une intervention raisonnée du post-humain sur son environnement. Et il y a fort à parier que les hybrides, par leurs capacités cognitives et leur identité souple, soient enfin capables de penser de manière systémique et surtout d'agir en conséquence.

ÉCHEC POLITIQUE

Peut-on tenir un raisonnement analogue à propos de l'égalité et de la démocratie ?

Il y a assurément une tendance et une aspiration profonde de l'humanité pour la démocratie. On le voit dans ce fait que depuis la naissance conjointe de la démocratie et de la philosophie en Grèce, ce germe se développe périodiquement et avec passion dans le cœur des hommes. La soif de liberté et de responsabilité ressurgissent toujours. Pourtant force est de constater que c'est également un échec, aussi bien pratique que théorique. Les sublimes moments révolutionnaires se résolvent la plupart du temps, et assez rapidement, dans des institutions inégalitaires et pseudo-démocratiques. Les penseurs dominants vantent la démocratie représentative, les oligarchies libérales, le capitalisme ; ils déploient toutes leurs inventivités et des trésors de sophistication pour disqualifier la démocratie directe et donc aussi, logiquement, l'idée d'égalité. Évidemment notre question ici est de savoir comment articuler le transhumanisme et le problème de l'égalité démocratique.

Car la difficulté c'est l'égalité. Être démocrate c'est essentiellement être égalitariste. L'idée est scandaleuse, l'idée est révolutionnaire. Le point fondamental de la démocratie c'est l'égalité de participation au pouvoir. Or pour être égal dans le pouvoir, certaines conditions sont nécessaires. Les Grecs (Athéniens pour l'essentiel) usaient des termes *isonomia* (égalité devant la loi), *isogoria* (égalité d'accès à la parole). Et pour que ces égalités soient effectives cela implique que personne ne puisse s'arroger des accès privilégiés à ces pouvoirs. On sait, et les Grecs le savaient avant nous, que l'argent permet un accès privilégié à la parole via une éducation supérieure (le recours à des sophistes aux appointements considérables, l'accès aux grandes écoles), via l'achat d'amis et de soutiens, via l'achat d'espaces publicitaires, etc. Donc la démocratie va nécessiter une relative égalité des revenus disponibles. Les Grecs avaient inventé des impôts pour les riches, les « liturgies » (entretien de bateaux, responsabilité de cérémonies civiles et religieuses, etc.). Ici réside le sens proprement politique de l'égalité économique : ne pas violer l'égalité de pouvoir.

25 On peut approfondir la question en lisant les Cahiers Antispécistes n°40 et 41 d'avril et mai 2018, téléchargeables en ligne. La question de la souffrance animale, dans le monde domestique comme dans le monde sauvage y est discutée et disputée. Les deux numéros sont intitulés respectivement : *Réduire la souffrance des animaux sauvages*, et *Éliminer les animaux pour leur bien : promenade chez les réducteurs de la souffrance dans la nature*.

La démocratie, en tant que régime de l'égalité, n'est possible que parce qu'elle est un projet d'autonomie. L'autonomie c'est le fait de se donner ses propres lois. Or, c'est le corps politique dans son activité même (*autos*) qui se donne ses lois et de ses valeurs et qui en est responsable. Le corps politique est le fondement ultime du sens. Sans cela, il s'agirait d'hétéronomie car l'origine, la source et le sens des orientations viendrait d'un extérieur (*heteros*) transcendant au corps politique : ce pourrait être la nature, les dieux, les experts, les lois de l'économie ou de la génétique, etc. Autonome donc la cité démocratique, *autodikos* également (qui se juge elle-même, via des tribunaux de citoyens), et autotelos (qui s'oriente elle-même, se gouverne elle-même).

Il découle logiquement de ces principes que la démocratie ne peut pas être exercée par des représentants professionnels, car la décision ne trouve pas son origine ailleurs que dans le corps des citoyens, et que la décision est le fruit de la participation et de l'exercice du pouvoir. Représenter, fondamentalement, c'est introduire une scission entre le corps politique et ses représentants. Ceci permet d'expliquer et de justifier les institutions grecques qui favorisaient la répartition effective des pouvoirs et des responsabilités, évitaient autant que possible l'élection.

L'humain, le grec ou le démocrate moderne, doit avoir un état d'esprit général propice à l'égalité démocratique et plus précisément des comportements, des valeurs, des affects adéquats. Notamment, il doit être jaloux de son pouvoir. C'est la condition subjective de l'égalité effective du pouvoir, car un pouvoir que l'on laisse à la merci d'autrui sera bientôt dérobé. Les Grecs avaient inventé des institutions pour ne pas se faire voler le pouvoir : à l'assemblée, un démagogue qui proposait une loi suite à un événement dramatique, en jouant intentionnellement sur la passion, pouvait bien faire voter cette loi, mais tout aussi bien, quelque temps plus tard, les citoyens pouvaient s'apercevoir qu'il y avait eu manipulation et alors le juger et le punir (*apathè tou démou*). Dans le même ordre d'idée, il y avait les procédures de tirage au sort et de rotation des fonctions politiques.

Mais être jaloux de son pouvoir c'est aussi veiller à ce que tous usent et préservent leur pouvoir, car la démocratie est le pouvoir de tous les citoyens. Le pouvoir de tel citoyen n'a de réalité et de solidité que par la vitalité de la démocratie, donc par l'exercice du pouvoir de tous les autres. Ainsi comprend-on « l'obsession » de l'égalité des engagements. Engagement dans la vie politique, militaire ; égalité face à la mort par la solidarité des phalanges hoplitiques ou des rameurs de trières. En retour, l'égalité face au danger et à la mort justifie et renforce l'idée d'égalité de pouvoir et l'égalité face à la justice. Le citoyen sera donc jaloux de son pouvoir mais aussi soucieux de la qualité des autres citoyens. Il n'y a pas de valorisation de la neutralité ou du repli sur soi chez les Grecs anciens : lors d'une guerre civile, celui qui n'aura pas pris parti pourra se voir déchu de ses droits civiques. D'où l'importance des techniques éducatives des enfants et le fait qu'il n'y avait pas d'objection à ce que chaque citoyen puisse corriger à l'occasion un enfant qui n'est pas le sien : après tout cet enfant est un futur juge, un futur législateur, un futur soldat. De ce fait, il n'y a pas une claire opposition entre la liberté individuelle et collective, entre l'exigence et la bienveillance pour soi et pour autrui, entre la rivalité (l'esprit d'excellence et de compétition) et la solidarité (le bien commun et « identitaire »).

Aujourd'hui on ne peut que constater l'échec de ce projet. L'égalité n'est pas une idée qui a triomphé, au contraire. Les tentatives de communisme se sont rapidement retournées en capitalisme d'État et en sociétés bureaucratiques (des soviets à l'URSS, du maoïsme à la Chine actuelle), ou encore ont été écrasées par la guerre (Ukraine anarchiste par les blancs et les rouges²⁶). Est-ce là

26 Voline, *La révolution inconnue*. Alexandre Skirda, *Makhno le cosaque libertaire*.

une fatalité liée à des tendances biologiques profondément ancrées dans notre espèce ? Est-ce plutôt un effet contingent de l'histoire, une malheureuse et temporaire domination de significations imaginaires sociales particulières ? Quoi qu'il en soit voici notre monde. Un monde où les raisonnements spécieux de Rawls se déclinent en théories justificatrices du système capitalo-parlementaire, comme la théorie du ruissellement. Raisonnements spécieux dans la mesure où ils produisent un écran de fumé destiné à cacher le fond arbitraire des valeurs qui structurent ces théories. Rawls affirme par exemple que le système capitaliste/libéral est certes inégalitaire, mais que c'est un système juste, car les plus pauvres progressent ici plus vite qu'ils ne progresseraient dans un système égalitaire. Mais cette hypothèse ne prend pas en compte les conditions de possibilité du capitalisme, ce que ce système doit à l'histoire et aux sociétés précédentes non capitalistes. Le capitalisme s'est développé via des individus, via des types anthropologiques comme l'entrepreneur investisseur et créatif, comme le fonctionnaire intègre, l'instituteur sacerdotal, etc. types qui sont anéantis par le capitalisme dans son stade actuel financier et essentiellement spéculatif. Aujourd'hui le type du corrompu domine. La vérité de ce monde ci, bien réelle néanmoins, réside dans l'accumulation d'argent car presque tout s'achète, et l'obtention de ce que ne s'achète pas est grandement facilitée par l'argent. La réflexivité, la pensée critique, libre et créative, le sérieux et la responsabilité ne sont plus favorisés et valorisés en tant que tels : ils sont réduits ou subordonnés à de leur dimension marchande ; il est par conséquent douteux que le système puisse soutenir encore longtemps l'inventivité et la qualité civilisationnelle nécessaire à son dynamisme.

Quoi qu'il en soit, Rawls ne démontre pas non plus que tous les systèmes possibles ou ayant existé font progresser les pauvres moins vite qu'en système capitaliste. En outre, ce progrès est mesuré par des indicateurs économiques et développementaux qui conviennent parfaitement aux valeurs des sociétés capitalistes. Autrement dit, la société juste devient la société qui réalise le mieux les valeurs capitalistes ! Sans surprise c'est la société capitaliste qui y parvient le mieux. Étant donné que l'égalité est disqualifiée comme valeur inaugurale et donnant sens aux autres réalisations, alors on voit bien que cette logique va tendre à penser toute réalisation sociale sous l'empire final des indicateurs économiques. Mais rien ne nous dit que l'homme veuille progresser indéfiniment sur ces indicateurs économiques-ci et à tout prix, rien ne nous dit qu'il doive toujours y trouver là son objectif et son bonheur. Déjà en 1934, Julian Huxley écrivait : *« Une chose est certaine, c'est que les buts économiques n'ont pas de finalité en eux-mêmes. Être prospère est une chose préalablement nécessaire pour toutes sortes d'autres activités, mais la prospérité n'est pas la principale mesure par laquelle nous devrions juger du succès. Ceci s'applique aussi à la manie quantitative par laquelle les cités américaines ont été célèbres (aucune autre nation n'en est réellement exempte) la manie qui consiste à penser que ce qui importe est le nombre de personnes qui vivent dans une ville, indépendamment de leurs qualités ou de ce qu'elles font ; la somme d'argent dépensée pour bâtir un « Building » indépendamment de sa beauté et ainsi de suite [...] Sans un système général de valeurs, nous prenons tour à tour toute une série de besoins humains et buts prétendant que chacun est un absolu, nous essayons de pousser chacun d'eux jusqu'à sa conclusion logique et ensuite les laissons se battre. Dans le chaos qui en résulte, naturellement, beaucoup de valeurs plus subtiles languissent ou sont laissées de côté. »*

Ne pourrait-on pas aller encore plus loin et donner la prééminence à la valeur d'égalité ? Car l'égalité et l'autonomie, nous l'avons vu avec Castoriadis, marchent main dans la main de par leur concept et leur dynamique. L'égalité comme dignité et comme vie de meilleur prix qu'une vie couverte de camelotes marchandes et de crasse télévisuelle. Une vie digne mais à l'espérance de vie qui progresse moins vite qu'une vie plus longue mais coincée dans un ghetto bétonné à regarder les

avons des plus riches passer au-dessus de sa tête, est-ce que cela ne pourrait pas être préférable ? En outre, Athènes n'a-t-elle pas démontré qu'une aspiration démocratique, et partant un esprit égalitaire face au pouvoir, ne conduisait nullement au nivellement et au conformisme médiocre, mais il avait au contraire permis la gloire de l'Antiquité ? Las, les disciples de Rawls diront que, hormis la question du pouvoir tous les autres indicateurs plaident en faveur du capitalisme. En somme tous les autres systèmes sont encore plus dictatoriaux, pollueurs, inégalitaires, militaristes, déficients, etc. Rarissimes sont les sociétés égalitaires, peut-être quelques tribus primitives et à la merci de la bienveillance écologique et humanitaire des sociétés capitalo-parlementaires.

Victor Davis Hanson, l'auteur du fameux *Carnage et Culture*, tente de montrer que l'occident est supérieur, désirable et plus juste que les autres civilisations. Non pas qu'il est moins brutal ou impitoyable, mais il tire sa force de l'alliance de sa tendance rationaliste, de la souplesse et efficacité de l'économie de marché, de sa souplesse idéologique relative, et de son histoire politique toujours inspirée de l'Antiquité gréco-romaine. Ceci permet de produire des armes bon marché en quantité industrielle, de rester novateur dans les techniques militaires, de maintenir un esprit citoyen parmi les populations enrôlées dans les guerres. Surtout, les soldats souvent citoyens et sédentaires, non professionnels, ont construit dans l'histoire militaire une culture de la bataille décisive et du massacre de masse : une vision amoralisée et désenchantée de la guerre. Supériorité économique, militaire, civique, scientifique et idéologique de l'occident donc. Et voici pourquoi le monde est à sa merci. L'occident ne perd que quand il se dévore lui-même sur le front militaire ou lorsqu'il s'autolimité sur le plan idéologique : Hanson regrette les critiques de la guerre du Vietnam, comme les interventions de Noam Chomsky. La guerre militaire était gagnée largement, mais l'échec fut politique et idéologique. L'échec aura été également fautif pour Hanson, car il affirme que l'occident malgré tout porte des valeurs et des pratiques supérieures à toutes les autres civilisations sur qui nous ouvrons le feu.

Mais au final, et au-delà des positions bien complaisantes de Hanson, l'argument décisif serait le désir d'occident du reste du monde. Désir certes favorisé par l'impérialisme, par la conquête des ressources naturelles, par les guerres exportées ou fomentées, mais tout de même ; désir modéré par le contre-modèle islamique ou l'indigénisme, mais ces alternatives ne seraient pas sérieuses, trop horriblement violente ou trop primitives. Et nous voici donc dans notre monde, bon an mal an aimé et désiré, dominant et dominateur.

La critique est aussi intérieure, avant tout peut-être. Si ma thèse centrale est que l'homme se déteste lui-même, alors sa version occidentale ou, devrait-on dire aujourd'hui, mondialisée, ne change rien à l'affaire. Nous avons actuellement un élitisme un peu dérisoire. La soi-disant élite, certes parfois philanthrope, ne parvient nullement à soulager les horreurs du monde. Elle est impuissante à contrer ou à compenser les déprédations et les manipulations structurelles du système économique, politique et financier. L'autoproclamée élite est bien plutôt cette classe qui pilote la prédation du monde, et amplifie encore les douleurs de la vie. Son projet semble être la conservation du pouvoir, le maintien de la hiérarchie qui rend le monde détestable à 90 % de la population, et qui ravage l'environnement. Ce système odieux est assumé et revendiqué, à peine voilé et hypocritement par les transhumanistes français déjà cités (en fait de simples capitalistes 2.0). Il est pourtant, au moins dans le discours, combattu par un Ray Kurzweil ou par l'association française transhumaniste qui se revendique technoprogressiste. Mais ni le prodige de Google ni l'association française n'ont la même couverture médiatique que Ferry et Alexandre. Soulignons toutefois que Kurzweil n'est aucunement communiste, il propose seulement un monde d'abondance, et un corps humain constructible à souhait. Ainsi les inégalités hiérarchiques ne se justifieront plus ni par la gestion de

la pénurie, ni par des inégalités naturelles dans la mesure où la nature n'imposera plus rien. Kurzweil est ainsi, et finalement de manière discutable, qualifié d'égalitariste par un Luc Ferry qui pourtant ne s'y trompe pas : il n'est pas anodin de promettre et de promouvoir l'égalité, qu'elle qu'en soit la justification, car cela crée des attentes et un état d'esprit démocratique. Et c'est là tout le point : l'occident capitaliste ne peut survivre et continuer à séduire, notamment en interne, que parce qu'il porte une grande vision : le projet transhumaniste, la fin de l'homme.

Ne nions pas qu'il y ait une crainte et un danger réel avec le développement des nouvelles technologies, au moins avant ce que l'on nomme Singularité et qui se définit comme l'explosion de la transformation technologique, le point de bascule dans un autre monde. Vu l'impuissance des régulations actuelles, il est à redouter que les riches captent et confisquent les puissances technologiques et le pouvoir, que de ce fait les inégalités explosent à ce point que deux espèces séparées adviennent : une humanité esclave d'une post-humanité, à la manière dont les animaux sont aujourd'hui assujettis par les humains et donc sans espoir de pouvoir se défendre. Cette vision d'horreur pour les humains actuels – bien qu'il ne soit pas certain qu'une telle domination par des post-humains ne débouche sur des sortes de réserves naturelles où les humains seraient contrôlés dans un état de semi-liberté bien plus harmonieux que notre monde actuel – nous pousse à envisager des résistances de type hacking technologiques. Dans ce monde en guerre, il y aura certainement un appauvrissement de l'esprit par la rudesse de la rivalité.

L'autre risque réside dans le fait qu'une maîtrise absolue et une trop grande abondance n'amollisse et n'appauvrisse également l'esprit. Le risque d'une conscience somnolente, ou purement contemplative et rassérénée, ce serait de ne pas pouvoir entretenir l'infrastructure qui permet cette paix paradisiaque, mais alors nous risquons de retomber à un niveau de civilisation primitif tout au plus. Il n'y a pas là de quoi effrayer les technophobes outre mesure.

Il y a donc deux écueils : d'une part un excès d'inégalité et de rivalité qui finisse par abrutir le monde, d'autre part une maîtrise totale ou très étendue qui aboutisse à une sorte de conscience collective et unitaire somnolente. Deux écueils déjà manifestes du temps de Julian Huxley : « *Un des problèmes du passé a été de conserver intact le sens des valeurs malgré les maladies, la misère et la pauvreté agressive. Un problème sérieux des temps futurs sera de savoir comment conserver les valeurs intactes, malgré la surabondance de loisirs.* »

Comment penser l'autolimitation, comment penser l'altérité et la vitalité ? On voit bien dès lors que si la démocratie humaine nécessitait un citoyen qui avait peur de se faire déposséder de son pouvoir, et qui avait un sens du collectif comme garantie de sa propre puissance ; le post-humain aura bien plutôt peur de sa propre puissance qui ne connaît en droit pas de limite. Il devra se soucier d'« empuissantiser » l'autre, non pas pour se garantir d'une dépossession, mais pour ne pas se stériliser et étouffer sous son trop grand pouvoir. Dans les deux cas, l'égalité est la voie vers l'épanouissement de l'esprit. C'est pourquoi il n'y a pas vraiment de craintes à avoir des effets pervers de l'ingénierie sociale permise par les technologies : si une période de transition peut s'avérer inquiétante, il est probable que les phénomènes de surveillance mutuelle, de contrôle des comportements sociaux ne débouchent pas sur un totalitarisme mais bien sur une augmentation de la puissance créatrice des individus et du collectif.

Analysons l'exemple, ou le contre-exemple, chinois. En effet, si j'ai commencé à montrer qu'une dérive totalitaire ou barbare trop stérilisante condamnerait tout système à courte échéance, ce n'est absolument pas ce qu'il se passe en Chine²⁷. Bien qu'une surveillance généralisée, diffuse, et finalement assez bien acceptée se déploie (les individus sont épiés plus ou moins dans leur sphère sociale, intime, physiologique même et des notes obtenues découlent des incitations ou des blocages comportementaux : réduction des primes d'assurance, accès à des zones géographiques, etc.), cette civilisation conserve quelque chose comme une identité, un style, peut-être une forme d'esprit millénaire. Il s'agit d'une société hyper-hiérarchisée et hyper-libérale selon Slobodan Despot, mêlant un contrôle social orwellien mais accepté sans drame avec une forme de bonhomie du quotidien : « *Cette impression est celle d'une paradoxale liberté sous la chape du système, d'une humble sérénité de sous-bois à l'ombre des chênes d'un pouvoir qui fut toujours hiératique et monumental. Chacun est à sa place. Les puissants gouvernent, les administrateurs administrent, les chats chassent, les vivants vivent [...] Le prix de cette familiarité ? Le renoncement à la politique.* »²⁸

La technologie chinoise est en train de modifier les comportements d'un milliard d'individus. Peu de craintes d'atteintes aux libertés individuelles pour ce peuple qui ne pensent pas selon les significations imaginaires occidentales, peu d'hystérie autour des promesses ou menaces du transhumanisme, seulement une acceptation et un accompagnement du flux qui se veut le plus harmonieux possible. Interrogé à propos de l'usage des nouvelles technologies, un lettré chinois répond. « *Aucun a priori éthique, moral ou coutumier ne trouble son jugement* » note Slobodan Despot, « *Et les limitations de plus en plus sévères infligées à l'individu par le totalitarisme technologique ? – Vue de l'esprit.* »²⁹

J'ai montré dans le premier chapitre combien le bouddhisme est compatible avec le projet transhumaniste. Or c'est un pilier de la civilisation chinoise. Un autre est le taoïsme, qui est un anarchisme. Non pas un anarchisme révolutionnaire et actif, mais un anarchisme³⁰ du « je m'en foutisme rieur ». De ce fait il prétend pouvoir s'accommoder parfaitement d'un État total et « confisquant » la politique comme des mutations technologiques. Enfin, le confucianisme introduit une touche de respect et de bonté, « *d'attachante familiarité* »³¹. De l'agression économique occidentale, à l'imitation puis à l'innovation, la Chine montre une force toute taoïste liée à la souplesse. Ceci n'empêche pas Slobodan Despot de conclure, depuis une identité et des valeurs plus occidentales : « *L'Europe a inventé le totalitarisme, mais ses apprentis sont devenus ses maîtres.* » Le monde peut bien être divers, le transhumanisme semble autant travailler l'Occident que la Chine. Si la Singularité ne commence pas en Chine, il est à parier que le dragon lui prêtera ses forces colossales.

L'autre conclusion qu'il faut en tirer c'est que le transhumanisme doit d'abord se trouver une forme congruente à la civilisation qu'il infuse ; pour s'imposer en occident sans le détruire, le transhumanisme aura intérêt à respecter les formes de sa subjectivité et de son imaginaire notamment en favorisant la participation de tous à la décision politique, à la vie économique. Le sujet occidental est un individu libre, raisonnable et politique, un « égo » qui charrie toute

27 Cette question de la stérilité sera reprise, sous l'angle métaphysique cette fois, dans le chapitre suivant.

28 Slobodan Despot, *Chine la revanche de l'État total. Entre Confucius et Orwel*, in *Éléments*, n°178, juin-juillet 2019.

29 *Ibid.*

30 Erik Sablé, *Sagesse libertaire taoïste : introduction à la Sainte Paresse*, Dervy, 2005, 129 p.

31 Slobodan Despot, *Op. Cit.*

l'affectivité qui en découle. Il a besoin d'égalité et de dignité. La voie occidentale est donc à rechercher du côté du revenu universel et de la démocratie participative³².

Ceci pose aussi la question du brassage massif de populations issues de civilisation différentes sur un même territoire. Comment la chose est-elle possible sinon en réduisant ces populations à de simples agents économiques, dépourvu de substance et de dignité ? Le néo-libéralisme, dans son abstraction vertigineuse, aspire à la juxtaposition d'individus concurrents, plus machines que ne le seront jamais les post-humains les moins biologiques, et qui en retour entrent dans une logique communautariste insatisfaisante. Ces communautés sont alors éclatées, affaiblies et abâtardies : elles sont loin de pouvoir faire civilisation. Faibles, malheureuses et parfois logiquement violentes, elles se soumettent à la logique du capitalisme qui les moissonne avec toute l'inhumanité des lois du marché, tout en nourrissant des menaces pour ce système (fascisme réactionnel, violences urbaines, terrorisme, idiocratie, etc.). *In fine*, cela est indéniablement une menace pour le développement du projet transhumaniste, et un défi à relever : un universel transhumanisme coloré des singularités culturelles.

L'exemple chinois montre que nous avons ici les premiers pas, très critiquables et imparfaits à nos yeux, mais bien acceptés chez eux, d'une « augmentation civique » de l'humain. Pour nous occidentaux le point serait bien ici : peut-on se donner un coup de pouce technologique pour faciliter l'égalité réelle et les penchants démocratiques ? Enfin plus qu'un coup de pouce, une seconde venue de Prométhée, un Prométhée déchaîné qui cette fois nous donne une ambrosie synthétique. La démocratie est un régime qui convient à des dieux disait Rousseau.

Car si la démocratie humaine a été un échec (au moins partiel), le transhumanisme, en soulageant l'espèce des paniques primitives de la mortalité biologique, en la confrontant aux risques sophistiqués de la mortalité informatique par uniformisation, et en lui ouvrant l'esprit aux beautés de l'altérité, en lui libérant des espaces favorables à la création individuelle permettra certainement de réaliser la vieille aspiration égalitaire.

Beaucoup ne croient pas que les technologies seront utilisées pour le bien de tous. Pour tous ou pour une élite ? La question est toujours une objection par sa réponse qui semble à première vue évidente. Mais qu'importe finalement, car un creusement des inégalités jouant autour de la santé et de la mortalité pourrait rendre les exclus de la technologie fous furieux, contraignant ainsi les dominants à les exterminer et à résoudre ainsi le problème. L'alternative consiste à instituer dans un égalitarisme progressiste du type de celui qui est reproché à Kurzweil par Ferry. Mais dans les deux cas l'égalité finit par triompher, que ça soit par le génocide ou par le partage. Pour les raisons de dépassement des enjeux biologiques et par les retentissements gigantesques sur l'identité individuelle, je crois que la voie du partage triomphera très logiquement. Le partage entre des humains modifiés, entre des consciences interpénétrables et qui ne penseront certainement plus dans les mêmes termes que nous les questions de la culture, de l'élitisme, de la surpopulation.

32 J'utilise ici à dessein les propositions les plus modérées.

ÉCHEC MORAL

Toutefois, la réflexion sur l'autolimitation ne peut être pensée uniquement au niveau politique ; pour être complet il convient de revenir sur l'objection *métaphysique et morale*.

Dans l'introduction je brocardais, en partie du moins, l'idée que la mort soit la précieuse égalisatrice et en faisais l'alibi des dominants pour continuer à dominer : consolez-vous des inégalités, dites-vous que les puissants aussi sont malheureux car comme vous ils vont mourir !

Mais il faut prendre plus au sérieux la question du rapport entre mort et justice parce que cette idée est déjà présente chez Anaximandre, penseur présocratique que l'on peut relier à la révolution démocratique et philosophique. En effet, Anaximandre participe à un changement profond dans l'imaginaire grec qui est aux sources des créations du V^e siècle avant JC. On lui doit notamment la mise en valeur de la sphère (figure de l'équidistance) préférablement à la pyramide (figure de la hiérarchie³³), l'invention du concept d'indéterminé « *apeiron* » comme principe de l'univers (avec les potentialités de création et de hasard associés), et cette fameuse sentence : « *De là sont nées les choses, en ce lieu elles devront aussi se perdre à nouveau selon le destin ; car elles doivent être châtiées et expier la faute de leur existence selon l'ordre du temps.* »

La justice résiderait donc dans l'expiation de l'injustice fondamentale, consubstantielle et irréductible à chaque être vivant du fait qu'il est en contradiction et en concurrence avec son prochain. Schopenhauer dirait : du fait qu'il est un des bris de la Volonté dans le monde comme représentation, une parcelle qui veut être, comme toutes les autres, et qui de ce fait contrarie et limite la voisine. La démesure, l'horreur de l'injustice, l'excès odieux, serait donc de ne plus mourir. Nuire fondamentalement et sans payer : c'est une objection à prendre au sérieux et qui justifierait à coup sûr un châtement cosmique.

Mais ce châtement, quel peut-il être ? Il y a là comme une ruse de la Némésis. Le châtement ne peut pas être externe, car s'il est externe, il conduit certainement à la mort puisque l'immortalité est la source de l'excès et que la Némésis permet de rétablir la justice. Dans cette configuration l'immortalité se paye directement par la mort et finalement s'annule. Cela semble trop simple et trop paradoxal. Bien plutôt la Némésis serait interne, elle ne nous tuerait pas mais nous maintiendrait dans une existence misérable, une existence de mort-vivant. Et alors le suicide seul nous libérerait. Cette existence de mort-vivant c'est ce que craignent ceux qui font dériver de la mortalité le sens de la vie. J'ai essayé de montrer que cette position était problématique.

Pourtant il y a une autre manière de résoudre le problème d'Anaximandre, ce serait de ne plus mourir et de ne plus nuire. Du moins de ne plus mourir brutalement mais doucement, par séquences, en s'auto-altérant, en accueillant une part de hasard ; et de ne plus nuire brutalement en s'autolimitant et en laissant vivre. L'on pourrait aussi incorporer à notre être, aussi souvent qu'ils le voudraient, les autres êtres³⁴. Ce serait le nouvel équilibre, la nouvelle sagesse systémique du vivant à l'identité souple.

Enfin, par un raisonnement de type *psychologique et moral*, on pourrait penser que c'est la mort qui nous rend tous également dignes de pitié et de pardon. Sans la mort plus de pardon ?

« *Pardoner de véritable pardon, c'est savoir que l'offenseur est mon frère en la mort, un futur agonisant qui connaîtra les horreurs de la vallée des épouvantements, et déjà il mérite pitié et tendresse de pitié, et il a tous les droits sur moi, augustes droits de son malheur à venir, malheur certain, et comment alors ne pas lui pardonner ?*

33 Notons que l'étymologie de hiérarchie est *hieros* le sacré et *archè* le principe.

34 Par exemple on pourrait se marier par une fusion des mémoires et des corps, ne plus faire qu'une seule chair.

Pardoner de véritable pardon, c'est aussi comprendre que l'offense était inéluctable, et le comprendre parce que, par pitié et tendresse de pitié, soudain je suis l'autre et lui-même devenu, et je le connais, je connais le pauvre offenseur, un innocent méchant, toujours innocent, un malheureux chargé de chromosomes malchanceux, un irresponsable résultat, et rien n'est sa faute, et comment alors lui en vouloir et lui reprocher d'être ce qu'il ne peut pas ne pas être, comment lui en vouloir et lui reprocher d'avoir commis ce qu'il ne pouvait pas ne pas commettre, comment ne pas lui pardonner ? »³⁵

Seulement, force est de déplorer que la fraternité en la mort ne nous fait aucunement pardonner et prendre en pitié. Je crois en revanche que la fraternité dans l'altérité suffira bien largement à susciter la pitié, une pitié qui sera plus douce et plus accessible une fois les pressions de la vie biologique et de la concurrence existentielle assouplie.

TRANSHUMANISME OU BARBARIE

J'ai essayé, jusqu'à présent, de montrer en quoi le transhumanisme pourrait, certes sans pouvoir le garantir, favoriser une existence politique meilleure pour l'espèce à venir ; une politique libérée de l'humain et de son noyau contradictoire, soulagée des contraintes qui le poussent tendanciellement, sinon mécaniquement, à la cruauté et à la soumission. Il est maintenant utile de donner à voir ce que serait un futur purement humain.

L'alternative que présentaient les progressistes au XX^e siècle était « socialisme ou barbarie »³⁶. Le socialisme n'a pas triomphé. Le monde est au capitalisme. Pour autant la barbarie, bien réelle, est estompée par la baisse de l'intensité des conflits depuis 1945, par le développement et l'accès à la technologie, par la croissance économique globale³⁷. Mais tous ces prétendus progrès pourraient n'être qu'illusion et poudre aux yeux : les écosystèmes sont à l'agonie, la souffrance que l'homme inflige à l'animal semble sans limite – au-delà même des cruautés individuelles, lorsqu'on les élève et les torturent industriellement, froidement, mécaniquement³⁸ – les inégalités engendrent réellement et symboliquement domination et indignité, le marché global tend à réduire toute valeur et tout sens à l'accumulation de l'argent. Le capitalisme, actuellement, engendre des humiliations et des drames bien réels, tout en diffusant paradoxalement une idéologie qui rend ces drames et ces humiliations intolérables³⁹. Cette double contrainte, renforcée par la quasi-impossibilité de sortir viable du système ne peut que causer beaucoup de souffrance. Il est d'ailleurs étonnant que les meurtres de masse, les suicides et le terrorisme, toutes ces formes de désespérances qui s'alimentent à des versions radicalisées des assommoirs classiques (fanatisme, autodestruction, folie, en lieu et place de religiosité, drogue et bovarysme ou spleen), ne soient pas encore plus courantes. Au premier chef, c'est le désastre écologique qui nous pousse dans une nouvelle formulation de l'alternative : « transhumanisme ou barbarie ». Sans cette solution technologique, sans une nouvelle figure de l'esprit, toute la croissance accumulée par l'humanité, ainsi que la plupart des savoirs et des techniques avancées vont être englouties dans les nouveaux âges sombres. Nous finirons

35 Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*.

36 La formule est de Rosa Luxembourg, vers 1915, puis a été reprise de nombreuses fois dont une des plus marquantes via le nom du groupe d'intellectuels formés autour de Cornélius Castoriadis.

37 Bien que très discutés, voir les travaux de l'économiste Max Roser : www.ourworldindata.org

38 On peut bien penser que l'animal est un être programmé pour être sans pitié, il n'empêche que l'indignité de l'homme dans son rapport à l'animal justifierait à soi seul sa digitalisation.

39 Intolérable pour soi et les siens. L'humiliation et l'échec des autres, hélas, est bien mieux toléré : c'est là aussi une condition nécessaire de l'idéologie capitaliste.

vraisemblablement tous en qualité de « choses » de seigneurs de la guerre abominables. En tout cas, tel est l'imaginaire en développement dans l'occident contemporain et qui se manifeste dans l'engouement pour le survivalisme et les questions connexes. La crainte est cependant très logiquement justifiée, et l'on sait en plus que ce genre de craintes est autoréalisateur. Beaucoup se préparent aux guerres à venir, guerres pour contrer les marées humaines des déshérités climatiques. Une idéologie et des pratiques se répandent qui forment le terreau de probables mad-maxeries. Étant donné ce dont l'homme est capable, ce qu'il a détruit et causé, ce qu'il se prépare à faire, et le dilemme mortel dans lequel il s'est enfoncé, il ne mérite pas d'être sauvé. Il convient donc au contraire de précipiter sa chute, de hâter sa fin et son dépassement.

L'homogénéisation culturelle capitaliste et sa réaction identitaires d'une part, la destruction des écosystèmes et ses réactions écologistes d'autre part ne parviendront pas enrayer un processus d'effondrement déjà trop engagé. La seule perspective d'évitement de la barbarie réside assurément dans une révolution technologique et de la révolution spirituelle qui l'accompagnera, révolutions post-humaines, post-identitaires, post-biologiques. Cependant, la réflexion politique n'épuise toutefois pas la question des rapports entre la vie, la souffrance, l'altérité et le sens. Un être conscient et non biologique est-il viable ? Ne pourrait-il pas être le sommet de la barbarie, comme on s'en inquiète parfois dans les œuvres de science-fiction ? Résoudrait-il ou ferait-il vraiment avancer la contradiction fondamentale ?

Si dans le premier chapitre nous avons vu que nous le pouvions que le souhaiter et œuvrer à l'apparition d'une nouvelle espèce, il nous faut encore travailler la question sous son aspect le plus métaphysique.

CHAPITRE III :

« *Le dernier accomplissement* »

THÉORIE DE LA VALEUR

Il y a assurément un paradoxe au cœur de certaines objections contre le transhumanisme. Le plus intéressant à mon sens est celui du « cercle du bien-être ». Ses diverses formulations se résument ainsi : il y aurait une bonne raison de rejeter le post-humain au prétexte que vivre éternellement serait ennuyeux. Une vie potentiellement délivrée des obstacles de la maladie et de l'anéantissement ôterait tout enjeu à l'existence, la stériliserait et rendrait chaque action vaine. La nature de l'homme se réduirait alors à une funeste procrastination. La plupart de ces objecteurs avancent cet argument au nom du plaisir de vivre et de la joie d'exister. Ce sont le plus souvent des amateurs de bien-être dans son acception la plus commune. C'est pourquoi apparaît assez rapidement le caractère capricieux de cette affirmation : la personne est dans une phase de vie positive et s'émoustille à l'idée de supporter héroïquement le tragique de la vie ; sans toutefois avoir véritablement conscience du prix à payer, étant pour le moment éloignée du malheur ou divertie par quelque assommoir. C'est en quelque sorte un tragique de supermarché acquis à crédit, et qui s'étale dans toute sa vérité par ces sentences peu avantageuses : « Il ne faut pas y penser », « Si on pense à cela on ne vit plus », « Il ne faut pas se prendre la tête ».

Mais si la vie et le sens résident dans la mort, il est clair que la mort c'est aussi la maladie, que la maladie c'est également la maladie mentale, et que tout cela rend nécessaire, en bout de chaîne, que meurent dans les tourments de longues agonies, malades ou torturés, d'innombrables humains. Nos belles âmes tragiques sont-elles capables d'assumer cela ? De faire ainsi payer le prix de leurs segments positifs de vie ? Ce n'est pas certain. Si l'impératif moral consiste à ne pas se prendre la tête, la responsabilité n'est sans doute pas une option.

En toute rigueur métaphysique, ce raisonnement est doublement inutile. D'abord parce que si la mort est nécessaire à la signification et que la signification est nécessaire à la vie de l'esprit, alors la victoire transhumaniste sur la mort conduira à la mort. Et ensuite parce que du sein de cette mort on voit déjà poindre un retour naturel, animal, à la vie via les espèces survivantes ou par le processus qui a vu la vie émerger. Nous étudierons plus tard et en détail le second aspect qui a trait à la notion d'altérité.

Et pourtant, cette objection doit être prise au sérieux. Ce n'est possible toutefois qu'en la reformulant selon une problématique schopenhauerienne. Pour le philosophe allemand, la Volonté et l'intellect ont des rapports complexes. La Volonté s'objective dans le corps, puis, du corps est engendré l'intellect. Un intellect toujours utilitaire et arraisonné à la dynamique de la Volonté. Et pourtant l'intellect permet à la Volonté de se contempler dans son horreur absurde, et finalement de se nier. De la même manière, l'intellect accroît la connaissance de soi et du monde, ce qui intensifie la souffrance. Cependant, Schopenhauer affirme que l'intellect du génie s'affranchit de la Volonté et produit l'œuvre d'art et la contemplation pure, laissant un instant l'individu dans un état de grâce. Alors quoi ? En nous déprenant de la biologie et en contrôlant plus avant la structure de nos êtres, pourrions-nous augmenter l'intellect au détriment de l'intensité de la Volonté ? Cet état nous rendrait-il plus créatifs et contemplatifs, ou au contraire, plus idiots ? Car ne nous y trompons pas, Schopenhauer affirmait que la mort était l'inspirateur de la philosophie. Donc sans la mort, peut être

allons-nous perdre le noyau de la pensée et donc la conscience de soi. Ceci pourrait avoir pour conséquence un estompage de l'intellect, devenu inutile, une place proportionnellement plus importante de la Volonté, donc un retour de la souffrance. Et la souffrance qui nous pousse à chercher des échappatoires par l'intellect. Considéré ainsi il y a bien un cercle, potentiellement vicieux, dans les rapports de l'intellect à la Volonté.

D'ailleurs, il est possible que l'œuvre d'art ne soit qu'une suspension toute temporaire de la Volonté ; que ce mouvement de délivrance contemplative de l'intellect ne soit possible que, précisément, parce qu'il y a cette Volonté qui l'entrave. Ainsi, il ne serait pas possible de penser le bien-être comme un objectif ou un état final à atteindre, mais uniquement comme des oasis dans notre voyage à travers la nuit. Pourtant Schopenhauer postule un état final de négation de la Volonté qui n'est pas véritablement un néant, mais sans non plus que l'on puisse être en mesure de le penser⁴⁰. Et au niveau de la vie quotidienne c'est un fait – aussi déroutant et injuste qu'il puisse paraître – il y a de vraies différences entre deux existences humaines : certaines sont misérables quand d'autres sont bien plus heureuses⁴¹. Ces oasis, donc, sont infiniment précieuses, et personne ne souffre ici-bas de s'y attarder longtemps, ou de ne pas trop s'en éloigner. Reste la question : le post-humain, en triomphant de la mort, se condamnera-t-il à l'éternelle oasis ? Une éternité peut-elle être un riche et beau paradis ou doit-elle se résoudre en homogénéité, en unité, en absence de mouvement et de lumière ?

Il semble donc que l'on n'ait pas avancé d'un pouce. Détrompons-nous. Posée ainsi, on voit clairement que la question pertinente n'est pas tellement celle de la mort, qui n'est une forme parmi d'autres – contingente puisque confinée au règne biologique – de la finitude. La finitude elle-même n'est qu'une catégorie de la notion plus générale de l'altérité. Dès lors, s'il était capricieux et obscène de prétendre vouloir la mort pour conserver le sens, il est tout à fait légitime de remplacer la question de la mort par celle de l'altérité. Le transhumanisme, à la fois dans la figure du post-humain qui peut se reconfigurer à l'envi et dans celle de la dernière phase de l'histoire naturelle selon Kurzweil, n'est dramatiquement soumis qu'à une seule interrogation métaphysique : quelle place pour l'altération, le devenir-autre ?

SENS DE L'HISTOIRE ET ÉTAT FINAL

Commençons donc par nous poser la question du sens de l'histoire naturelle et voir si, comme dans à peu près toutes les religions, il est pensable d'atteindre quelque aboutissement universel et définitif. En effet, en contemplant la ligne du temps et l'accélération de la complexification de l'Univers, il est tentant d'y lire une histoire qui a mis le cap vers une fin. C'est ce que fait Kurzweil d'ailleurs. Pour lui il y a une direction de l'histoire naturelle, de l'histoire de l'Univers. Elle ne s'arrête pas à la démocratie libérale et au capitalisme, elle cingle au-delà de la Singularité vers un état final de saturation de la matière et de l'énergie du cosmos par des processus intelligents. Selon Kurzweil il est clair que l'être, depuis ses premières manifestations physiques, depuis le Big Bang,

40 « ... pour ceux que la Volonté anime encore, ce qui reste après la suppression totale de la Volonté, c'est effectivement le néant. Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et aboli la Volonté, c'est notre monde actuel, ce monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant. » Ainsi se termine *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*.

41 Celles-ci alternent stress modérés, confrontations non mutilantes au monde, interactions sociales riches, phases de paix et d'harmonie. Si ces vies-là sont rares, elles existent toutefois. Et s'il n'est qu'une question de temps avant d'être confronté à la mort et au naufrage, c'est justement cette répartition temporelle qui va écraser les uns et mieux préserver les autres. Ceci est pour l'être biologique une sorte de destin.

ne fait que se complexifier⁴². Mieux, il gagne en ordre⁴³, en conscience et en élégance. D'abord par la création des particules élémentaires, puis des atomes. Ensuite les composés chimiques plus lourds, et l'ADN, auto-réplicateurs permettant le saut dans la vie. Puis de la vie à la conscience, par la voie des mutations aléatoires et de la sélection naturelle. Enfin, la technologie et la maîtrise de la matérialité, du biologique et de l'environnement, pour que « *la matière "stupide" et les mécanismes de l'univers soient transformés en des formes délicieusement sublimes d'intelligence...* » Pour être plus précis, Kurzweil découpe l'histoire cosmique en six phases, représentant la création de modèles en ordre croissant : 1. la physique et la chimie, 2. la biologie, 3. les cerveaux, 4. la technologie, 5. fusion de la technologie et de l'intelligence humaine, 6. l'univers se sature de conscience.

Oserai-je dire qu'il s'agit là d'une thèse de dessein intelligent ? Non, on est plutôt en présence de modèles devenant de plus en plus intelligent, par émergence immanente de nouveaux niveaux de complexité. Il s'agit de dessein devenant intelligent, mais, constate-t-on au bout du processus, le devenant nécessairement du fait des formidables propriétés informatiques et créatives de la matière et de l'énergie.

À l'inverse Schopenhauer affirme que l'histoire n'existe pas. Il n'y a pour lui que la manifestation toujours la même de la Volonté incarnée une fois pour toute dans l'ensemble des êtres du monde. Certes sur une échelle de complexité et de connaissance croissante – donc de souffrance croissante – mais les êtres n'ont pas d'histoire, ils jouent leur petite ritournelle comme des automates toujours remontés par l'instinct génésique.

Pourtant sa théorie de la négation du Vouloir Vivre est paradoxale par certains abords. Schopenhauer pense notamment que si les humains, par ascèse, décident de ne plus se reproduire alors l'univers s'éteindra, car ce sera la manifestation de la Volonté s'étant contemplée elle-même dans sa contradiction fondamentale et, s'étant ainsi dégoûtée, se sera niée. Étonnant que l'action humaine puisse avoir un effet aussi radical sur la Volonté et que cet effet soit situé dans le temps. Cela ressemble fort à une histoire. D'ailleurs pourquoi faut-il que tous les hommes disparaissent et pas seulement l'ascète ? Inversement, n'est-il pas logique qu'un seul éveillé doive suffire à éclairer la Volonté, la court-circuiter et à la faire s'anéantir puisque la Volonté est par essence hors du principe d'individuation ?

C'est là toute la difficulté de penser un état final ou un stade de l'histoire qui soit suffisamment final pour être le dernier, mais suffisamment complexe pour ne pas retomber dans le néant qui a vu surgir le monde. Ici on peut faire un parallèle entre le retour à l'état initial et le retour à l'innocence des aborigènes : dans les deux cas il est à redouter que l'on se retrouve pris dans une boucle. Si la nature inconsciente a produit une fois l'homme, non surveillée elle en reproduira certainement un autre. Cet autre sera doté des propriétés de conscience individuelle et de vie biologique, il connaîtra un destin analogue au nôtre : tragique, remarquable, effroyable.

Il y a cependant entre les deux théoriciens une question commune qui donne lieu à deux réponses finalement analogues : pourquoi le monde est-il sur une échelle croissante de complexité qui aboutit à la conscience humaine ? Kurzweil émet l'hypothèse du principe anthropique, c'est-à-dire que

42 Complexité : quantité minimale d'information significative, non aléatoire, mais imprévisible nécessaire pour caractériser un système ou un processus. (Kurzweil, *Humanité 2.0*, p.58)

43 Ordre : information conforme à un but. La mesure de l'ordre est la mesure de l'adéquation de l'information à ce but. (Kurzweil, *Humanité 2.0*, p.59)

parmi la multitude des univers possibles ou parallèles, beaucoup sont trop instables pour permettre l'émergence de pensée consciente, voire simplement de biologie. Ces univers sont donc aveugles et de ce fait inexistant. L'existence d'une pensée consciente n'est possible que dans un univers qui permet, et finalement conduit, à cette pensée. Pour Schopenhauer une chose similaire est dite par son idée de « pire des mondes possibles » : cet univers ne supporte aucun retrait d'ordre. Ôtez quoi que ce soit à cet univers et il retombe dans le chaos, il n'est pas le meilleur mais le pire donc, car il ne peut pas exister "en dessous" de ce qu'il est. Les autres univers sont des néants chaotiques (la racine grecque de chaos signifie vide) où le principe métaphysique ne trouve pas à s'objectiver car pour s'objectiver il faut s'ordonner. On voit alors que pour les deux penseurs, il y a une spécificité de la conscience et de l'ordonnement ; pour les deux il y a comme une mission de la conscience pour atteindre un état final.

Chez Schopenhauer comme chez Kurzweil, l'état final semble être un état de plus grande conscience. C'est l'éveil de l'esprit, l'œil du monde, la saturation d'intelligence. Pourtant Schopenhauer affirme que plus grande est la science (connaissance/conscience ?) et plus grande est la souffrance. Dès lors, l'état final devrait-il être si douloureux qu'il en deviendrait inconcevable ? Ou bien faut-il dire que passé un certain seuil de conscience la Volonté se nie et l'on passe à un stade qui rompt avec la loi de proportionnalité entre la science et la douleur ?

Cette position est délicate car avant de passer le prétendu et très hypothétique stade de conscience suprême il nous faudra juste accroître et accroître encore notre savoir : la Singularité. Comment ne pas exploser en vol et multiplier les suicides durant cette vertigineuse ascension ? C'est un peu là le sens de la réflexion d'Étienne Klein quant au fait que devenir « amortel », c'est-à-dire pouvoir vivre indéfiniment s'il n'arrive pas d'accident, est terriblement angoissant car perdre l'éternité est pire que perdre la vie. Perdre une vie qui était fragile et ne durait qu'un instant est une chose déjà tragique, alors perdre l'éternité ! L'enjeu est infiniment plus important. Pour autant, l'argument de Klein n'est pas une objection contre le transhumanisme, il est plutôt une confirmation de la contradiction fondamentale : nous sommes fait pour détester la mort, et la conscience de devoir perdre la vie génère une tension pathogène qui augmente en proportion de la durée potentielle de celle-ci. La conséquence réciproque de ce raisonnement est qu'il est moins dur de mourir à proportion de la dévalorisation de la vie. Nous avons donc ici une variation finalement classique sur la contradiction fondamentale et ses remèdes : diminuer l'intensité d'un des deux pôles. La solution nouvelle, la véritable solution réside bien dans le transhumanisme car elle permet d'intensifier les deux pôles tout en diminuant la tension.

À tout le moins, si la loi de Schopenhauer est juste et irrémédiable, j'é mets l'hypothèse que cette augmentation de science ira avec un accroissement de la maîtrise de la matérialité, et que ceci permettra de concevoir des formes de drogues sophistiquées. En intervenant sur le cerveau, l'on pourra faire varier le degré de conscience et/ou la durée et qualité des phases de conscience. Cela constituera autant de havres salutaires pour nous éviter d'être écrasés par la vie. Rien que cet espoir mérite que l'humain y investisse toutes ses ressources. Mais je pense également que la loi de Schopenhauer s'applique plus particulièrement à des êtres mortels. Le transhumanisme, en produisant des êtres *amortels* reposera la question à nouveaux frais.

Mais peut-être faut-il plus simplement rester critique vis-à-vis des hypothèses de l'état final. Après tout il est étrange que l'état final ne soit pas déjà arrivé. Statistiquement un état final dure si longtemps, dans son infinité, en comparaison du caractère fini de ce qui précède, qu'il est improbable qu'il ne soit pas déjà là-bas ! Mais que l'on croit et aspire à un état final, ou que l'on attende plus modestement une modification profonde de notre humanité, cela révèle toujours la

même chose : tout sauf ça, tout sauf le monde tel qu'il est, tout sauf nous humains. Tout c'est-à-dire en fait une espèce nouvelle non biologique.

Maintenant, il convient d'étudier ce que peut être, ou plutôt ce que ne peut pas être un éventuel état final. Par là on abordera, d'abord sur un terrain abstrait et métaphysique, la question de l'altérité. Il sera ensuite plus aisé de répondre à ceux qui redoutent de perdre la mort. Une fois qu'il aura été fait pièce à ces objections – notamment par la démonstration que la mort n'est qu'une forme de l'altération et du processus de différenciation, de production du nouveau, et au travers de l'examen de la notion d'identité – le problème de la place de l'altérité dans la perspective transhumaniste pourra être précisément posé. Apparaîtront alors deux grandes lignes de fuites.

PENSER L'ALTÉRITÉ⁴⁴ RADICALE

LE MÊME ET L'AUTRE

Si le Même absolu est l'éternité, l'immobilité, l'Un, le sans-partie, il est l'aplat blanc et insignifiant, dépourvu d'information. Car quelque chose qui est totalement semblable à elle-même, tout en étant absolument l'idée de même ne peut pas avoir de parties. Cet être serait un bain homogène, immuable, lisse. Il ne pourrait pas avoir, de notre point de vue de vivants, aucun des attributs du changement puisqu'il resterait le même. C'est là le prix de l'idée de Même absolu. Ainsi il n'aurait aucun des attributs de la vie et du contour. On pourrait donc affirmer qu'il serait une sorte de mort et de néant. Mais puisqu'il y a de l'être et du temps, de l'être différent et composé, on le constate empiriquement, c'est que le Même n'est pas seul, n'est jamais absolu. C'est donc que l'Un pur n'existe pas. En conséquence, la mort n'est jamais non plus une mort absolue, puisqu'aux morts succèdent les vies. Il y a des morts définitives pour les individus, mais remplacés par d'autres individus qui naissent. L'empire de la mort n'est donc pas un absolu, car le Même absolu est impensable du simple fait qu'il y a aussi autre chose que la mort⁴⁵. Dit autrement les formes se succèdent, se juxtaposent, interagissent. L'Être n'est jamais autre chose que les étants (les êtres particuliers). Selon la formule de Castoriadis : « L'Être/étants », « l'Être est temps ». Schopenhauer l'a bien vu finalement, lui qui se plaignait que « la mort ne tue pas ». Il en faisait d'ailleurs la grande objection contre le suicide et la justification de sa quête d'ascétisme, la fameuse négation de la Volonté. L'objectif était d'atteindre une mort qui soit une vraie mort. Cette vraie mort était-elle pour lui l'Un, le Même, l'état final ?

44 Par altérité et altération il faut entendre simplement le fait d'être autre et de devenir autre, sans plus de jugement de valeur.

45 C'est pourquoi il est difficile de penser l'augmentation de l'entropie comme destin inéluctable de l'Univers et de donner à l'entropie une portée ontologique radicale, car ce serait affirmer que l'être dérive vers une sorte d'état de Même absolu, qu'il dérive vers un état final insignifiant. Dans ce cas, le souvenir même de l'Autre se perdrait définitivement. Inversement, on pourrait penser l'entropie maximale comme un Autre absolue car c'est un état de désordre absolu et définitif. Le problème, comme on l'a c'est le caractère absolu et définitif du Même ou de l'Autre. La chose est si impensable, aussi impensable que le mystère des origines de l'Univers, qu'il est permis de croire que quelque ressort métaphysique (ou physique) inconnu contre balance le principe de l'entropie. (Pour aller vite l'entropie en physique est la mesure de la désorganisation. Son empire est le destin de tout système clos, or l'univers est conçu comme un tel système clos. Comme l'entropie ne peut qu'augmenter, on emploie le terme entropie pour dire que l'énergie se transforme inéluctablement en énergie inutilisable et insignifiante, une énergie dispersée, diluée, inorganisable, totalement stérile, morte en un sens).

Qu'importe, disons simplement qu'il n'y a pas que du Même. Il y a donc de l'Autre. Et l'Autre n'est pas non plus un Autre absolu, sans quoi il n'y aurait que chaos, que bouillonnement tout aussi insignifiant, et alors l'Autre serait aussi la mort, l'informe et le néant.

Si l'on postule qu'au départ il n'y avait que du Même, alors le fait que le monde existe implique que ce Même insignifiant n'a pas pu se maintenir dans son état d'unicité lumineuse et immuable.

Quelque fluctuation hasardeuse et inexplicable aura perturbé le repos.

Si l'on postule qu'au départ il n'y avait que de l'Autre, il a fallu aussi qu'une formalisation inexplicable intervienne et produise un état différencié et relativement persistant, repérable et significatif. Il aura fallu que les formes et les parties entrent dans des relations minimalement ordonnées, qu'elles soient un composite de Même et d'Autre.

L'existence du monde prouve qu'un état pur de Même ou d'Autre n'est pas possible. L'éternité n'existe pas puisque le monde et temps existent, or un tel état pur contient dans son concept la propriété d'éternité.

Il y a donc du Même et de l'Autre. L'état final ne peut pas être final et être unitaire, car de l'unité aveugle il retomberait dans le monde ; il ne peut pas non plus être final et composé, car la composition engendre le rapport entre parties, la dynamique, donc la variabilité et le temps qui continue.

Pour que la contradiction fondamentale soit dépassée il faut que l'esprit demeure dans sa plénitude et sa maîtrise relative du monde. Or l'esprit est un processus informatique. Pour qu'il y ait information il faut un système composé de parties en interaction qui constituent, perçoivent, traitent et produisent de l'information⁴⁶. L'information est fondamentalement de la différence : *une différence qui fait la différence* selon la belle définition de Bateson.

Maintenant admis qu'il n'est pas pensable d'aspirer au pur Même, à la pure unité, examinons les objections qui se fondent essentiellement sur l'idée que la mort serait la seule figure pertinente de l'altérité, et la mortalité le vecteur nécessaire de différenciation.

Le transhumanisme est-il une recherche du Même par la maîtrise de plus en plus grande de l'Autre ? Cette recherche de maîtrise est-elle quelque chose qui doit nous faire peur ?

Je ne trancherais pas ici, je remarquerais simplement que d'aucuns pensent que le transhumanisme est une recherche du Même. Alors quoi ?

Soit cette recherche a une chance d'aboutir, et alors elle signera le triomphe final et quasi total du Même sur l'Autre. L'on atteindra le degré juste au-dessus de zéro de la signification, une sorte d'état final qui sera juste au seuil de l'Un, juste assez complexe pour rester dans un état stable et ne pas régénérer le monde. Ce serait un peu comme le dieu d'Aristote, pure pensée se pensant elle-même. C'est la dernière étape de l'histoire naturelle, présentée par Kurzweil dans son ouvrage *Humanité 2.0* : « saturation de toute la matière/énergie de l'univers en processus intelligents ».

Soit cette recherche est vaine et il n'y a aucun enjeu métaphysique à la poursuivre.

L'objection pourrait éventuellement être éthique, à condition de prouver que cette recherche de maîtrise nous gâche la vie. Mais n'est-il pas manifeste que l'humain recherche à maîtriser les aléas et les contraintes de son existence ? Il est un être naturel issu d'un processus évolutif comme les autres animaux certes, mais un être « naturel » qui a inventé la raison et la technique. Castoriadis le formule ainsi : *L'homme est un animal fou qui, moyennant sa folie, a inventé la raison. Étant un animal fou, il a naturellement fait de son invention, la raison, l'instrument et l'expression la plus*

46 « Sans différenciation des parties, il ne peut y avoir de différenciation des événements et des fonctions » ; « le processus « mental » est toujours une séquence d'interactions *entre* des parties. » Gregory Bateson, *La Nature et la Pensée*, Seuil, 1984, p.99

*méthodique de sa folie*⁴⁷. Et ainsi, force est de constater qu'il ne cesse d'accroître son pouvoir sur ses conditions de vie. Il recherche et obtient la maîtrise, une certaine maîtrise certes (Castoriadis dirait, en partie à raison : une pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle), mais toujours plus de maîtrise. Par là il développe des moyens de connaissance de plus en plus efficaces, notamment des limites de sa connaissance et de sa maîtrise. Il comprend de mieux en mieux la complexité des interactions systémiques. Paradoxalement cette compréhension de ses limitations est une forme raffinée de connaissance qui contribue à accroître de plus en plus ses possibilités technologiques.

Doit-on dire que cela entraîne une perte de sens ? Doit-on dire avec Gregory Bateson que mis à part le fromage toute invention technologique est une catastrophe ? Doit-on dire avec lui que poursuivre des buts conscients est une erreur, qu'il faut laisser faire la nature et s'inventer des récits qui nous font sentir notre intégration dans le tout, qui nous font voir la structure qui relie, les mécanismes subtils et fragiles de régulation qui sont à l'œuvre et que notre volonté de maîtrise a tôt fait de bouleverser ? Faut-il opposer comme lui magie/technologie/but conscient et religion/compréhension/ intégration ?

En tout cas cela nous imposerait une acceptation totale de notre finitude et de notre souffrance. Mieux, il faudrait que l'on consente à ne pas repousser les limites de la finitude et de la souffrance alors même que l'on sait qu'il est possible de les éviter et de les combattre. Une telle attitude semble bien paradoxale car notre espèce apparaît comme essentiellement technicienne, inventive. Nous repoussons les limites, aménageons notre environnement, etc. L'homme est un animal imaginant et radicalement créateur, un niveau de complexité nouveau dans le règne animal (si l'on suit Castoriadis, l'homme crée son univers, il n'est jamais en totale contradiction avec les contraintes physiques, mais ces contraintes ne déterminent pas son univers, elles l'étayent seulement). Dira-t-on que l'homme est une réussite adaptative ? Au sens strict oui, puisqu'il domine la planète et se reproduit sans problème. Pourtant le virus n'a jamais été aussi triomphant que juste avant de tuer son hôte, au péril de sa propre survie. Bêtise, cruauté et implacabilité de la sélection naturelle dirons-nous. Néanmoins, il semble que l'homme, comme tout être biologique, soit programmé pour éviter la souffrance et la trouver détestable. La souffrance étant un indicateur de ce qui nuit à la survie de l'individu, l'affection de l'amoindrissement nuisible de soi. Que ce soit par la technique ou par l'idéologie, l'homme cherche des baumes apaisants. Et la tendance est plutôt à la victoire par les remèdes technologiques.

UN ATTRACTEUR BIEN SOMBRE ET BIEN ÉTRANGE

Certains objectent : si tout était maîtrisable et réversible alors il n'y aurait plus de sens à vivre. D'abord disons que tout n'est pas réversible et l'on voit mal comment tout pourrait l'être : la flèche du temps reste une flèche, et conserver un *back-up* de sa « personne »⁴⁸, se réparer une jambe cassée, s'implanter une compétence ou un souvenir, distordre son identité n'y changeront rien. Ensuite, cette recherche est-elle à proprement parler un non-sens ? Celui qui veut laisser des choses au

47 Castoriadis, *Développement et rationalité*, in La montée de l'insignifiance, Seuil, 2007. Notons que cette folie est sans doute liée à la contradiction fondamentale, donc parfaitement justifiée qui plus est. Si ça n'est pas le cas, comme le pensait sans doute Castoriadis, c'est pour dire qu'elle est encore plus essentielle : la folie vient de la nature même de la psyché humaine, en tant qu'elle est défonctionnalisée. Autant dire que le post-humain, dans ces conditions pourrait tout à fait hériter de cette folie, en tant qu'elle est un ingrédient nécessaire à l'accroissement de la complexité et de l'ordre par la production incessante d'altérités.

48 C'est-à-dire une sauvegarde digitale de sa conscience et de sa mémoire, de son identité à un moment donné en somme.

hasard peut le faire s'il en a la maîtrise, alors que sans la maîtrise il est contraint de les laisser au hasard. Craint-on plutôt que si l'on obtient la maîtrise nous serons incapables de ne pas en user ? Il faudrait alors affirmer que ce dont dépend le sens ce n'est pas la mort en elle-même, mais la contrainte. Alors le sens et le désir ne peuvent se soutenir que dans l'hétéronomie, dans la contrainte imposée du dehors, implacable, et dans la réalité toujours possible du pire. Dans cette perspective, l'autolimitation ne serait pas une vraie catégorie de la limitation, et l'homme ne ferait alors que dire son besoin d'être soumis.

Difficile de soutenir cette thèse car en quoi le transhumanisme se différencie-t-il de la simple organisation sociale, des techniques les plus basiques de maîtrise et d'extension de l'autonomie comme la cuisine, la médecine, la prothétique, etc. ? Celui qui aujourd'hui affirme que la technoscience atteint le sens et à un pouvoir funeste sur la finitude, celui-là ne devrait pas user de technologie et vivre comme pur être « naturel » (un singe forestier complètement fantasmé).

Une fois conduit dans cette ornière, l'objecteur va souvent tenter de différencier la médecine curative de l'augmentation. Mais il est rapidement ennuyé car bien des maladies sont générées par tel ou tel mode de vie, ou simplement par le temps. Et alors comment qualifier celui qui se blesse au sport et se répare ? Est-il dans le curatif ou l'augmentation ? N'a-t-il pas poussé plus loin son style de vie car il savait pouvoir se soigner ? Et toutes les technologies de prévention des risques et d'aide au travail ne sont-elles pas des augmentations vieilles comme l'humain ? Des jumelles, les outils, l'absorption de café...

À celui qui vante les changements de la vieillesse je demande : avoir la possibilité de rester jeune gâche-t-il les joies de la vieillesse ? Auquel cas, ici encore, il est possible de choisir la vieillesse. Alors la question suivante, encore, devient : la vieillesse n'est-elle une joie que parce qu'elle est inévitable ? Dans ce cas n'est-ce pas faire contre mauvaise fortune bon cœur ? J'affirme pour ma part que la chose est en réalité si terrible que l'objecteur n'envisage même pas que cette contrainte puisse être modérée par la technologie et préfère la considérer comme inévitable.

À cet homme je dis : si la médecine du futur permettait que ton enfant ait la garantie de ne pas mourir, de ne pas se voir mutilé et réduit à une vie de souffrance par quelque horrible maladie est-ce que cela te gâcherait la vie ? Si la réponse est non alors le transhumanisme n'est pas contestable dans son essence. Il est seulement discutable dans la manière dont nous gérons le hasard et l'altérité, le maintien de la créativité et des processus stochastiques. Si la réponse est oui alors... alors il est certain que la proportion d'humains qui tiendront cette position sera assurément si marginale que ces personnes pourront vivre comme elles l'entendent sans que cela pose de problème. En outre, elles seront considérées comme autrefois les flagellants. Cela posera éventuellement les mêmes problèmes que ceux des membres de secte qui refusent de soigner leurs enfants.

Évidemment, s'il doit exister un rapport entre sens et finitude, le transhumanisme ne le réduit ni ne le résout. Pas plus que n'importe quelle autre technologie. C'est bien plutôt la question de l'identité qui est posée dès maintenant par les possibilités d'auto-transformation que permettra le transhumanisme. Car l'identité est au cœur du problème de la vie, de la mort, de la reproduction et de la novation. Elle est la forme qui se maintient à travers les changements et qui pourtant doit continuellement changer pour se maintenir. Ce nexus conceptuel entretient lui-même des rapports complexes à la conscience de soi. Le plus simple est ici de partir encore une fois de cette bataille contre la mort et des menaces qu'elle ferait peser sur l'esprit. Reprenons donc cette objection en l'approfondissant.

Certains craignent, on l'a vu, que le transhumanisme finisse par nous retirer la mort. Ils ne disent plus simplement qu'il faut accepter ce que l'on ne peut changer, mais qu'il ne faut pas changer quand bien même nous le pourrions. Ils pensent sans doute que seule la mort nous rend la vie supportable et lui donne sens. Mais le transhumanisme n'évacue pas la mort. Tout au plus il en fait un choix volontaire : même sous format hybride il est toujours possible de se débrancher et de s'anéantir. Dès lors, s'ils veulent poursuivre leur objection contre le transhumanisme ils doivent modifier l'argument et affirmer que ce qui donne sens à la vie c'est le fait que la mort ne soit pas un choix comme on vient de le voir. C'est donc moins la mort en elle-même que l'impuissance qui donne sens à la vie de ces hommes. Mais alors, est-ce un bien et une force que d'avoir besoin de se sentir impuissant pour aimer la vie ? N'est-ce pas là le nihilisme ? Pourquoi celui qui aime vivre choisirait-il la mort ? N'est-ce pas là une justification a posteriori d'une contrainte ?

Il est temps ici de jouer Freud contre Spinoza, mais avant je souhaite faire deux remarques. Nombre de ceux qui opposent cette idée sont croyants. Ils croient en une âme ou en des divinités. Or l'âme comme fondement de l'être est prééminente, immortelle, de même que les dieux. Ce sont des entités qui sont vénérables. Mais ces vénérables sont pourtant à l'abri de la mortalité ! Quel paradoxe que ce qui a plus de valeur soit immortel alors que la personne affirme que seule la mort donne de la valeur aux choses...

Bon, accordons tout de même que certains athées, rares mais réels, pensent que l'éternité nous empêcherait tout sens et tout plaisir à vivre. Il est étrange de penser cela. On pourrait à la rigueur supposer que sans la mort rien n'a vraiment d'importance et que l'on passe son éternité à contempler le ciel, comme les sages taoïstes ou comme à peu près toute représentation du paradis. Mais dire que cela nous plongerait dans un ennui mortel c'est une autre affaire. Remarquez cette affaire est schopenhauerienne puisque si l'on ne souffre pas il faudrait s'ennuyer, et là nous retombons dans les questions que j'ai abordées dans le chapitre II.

Dire que les choses ont un sens et une valeur mais que ce sens et cette valeur provient simplement du fait de savoir qu'on va perdre, cela me fait penser à ces enfants qui ne veulent leur jouet que parce qu'un autre enfant est en train de l'utiliser. Cela relève du pur caprice et de la faiblesse. Faiblesse de l'homme qui est impuissant à donner du sens à sa vie et aux choses, et qui doit s'en remettre à la mort. Par la mort il justifie son désir conformiste, en s'excitant d'un sentiment vague de panique : « puisque je vais mourir alors peut-être que toutes ces choses que font tous les hommes ont du sens, peut-être que je dois en profiter ». Sans doute que tout homme porte quelque chose de cet ordre au fond de lui, mais alors le couplage avec son désir transhumaniste démontre et qu'il mérite et qu'il a bien raison de vouloir en finir. Car dans sa bêtise il sent bien que tout cela ne vaut pas les millions de peines qu'il en coûte : le faible sens qu'il demande à la mort se paye de mille supplices pour soi et pour ses aimés.

En outre, cet ordre d'argument est incompréhensible et me semble relever de la croyance religieuse, car la perte possible ne réside pas uniquement dans la mort : il y a de nombreuses façons de s'altérer et de se modifier, de perdre l'occasion et de laisser filer l'opportunité qui ne reviendra jamais. Pas besoin de mourir pour cela. Donc pour donner de la valeur par la perte, si tant est qu'il faille aussi donner de la valeur ainsi, il suffit d'avoir conscience du temps.

Jouons maintenant Spinoza contre Freud.

Pour Spinoza le vivant ne possède pas le principe de sa mort en lui-même, sa mort n'est jamais voulue et ne donne pas sens à sa vie. La joie procède de la conservation ou de l'accroissement de sa puissance d'exister ; la tristesse de la diminution de soi. En quoi dès lors la diminution de puissance d'exister qu'est le vieillissement et son anéantissement qu'est la mort pourraient-ils donner du sens à la vie ? Il est sans doute problématique de donner du sens à son existence, mais il est pour le

moins discutable de prétendre trouver une garantie à la signification de la vie dans son extériorité pure, dans sa négation radicale.

Si l'on pose que la vie ne peut pas avoir de sens en elle-même dans la mesure où le sens est un produit de la vie, il est impossible d'accorder que le sens de chaque vie individuelle doive résider *a priori* dans la mort. La mort ne donne pas plus de sens à la vie que quoi que ce soit d'autre. Elle pourrait en donner, par exemple, dans des cas particuliers où mourir permet de préserver ou d'augmenter quelque chose que l'on considérerait comme étant condition et source de vie, comme valant plus que sa propre vie mais dont on estime participer par quelque manière (patrie, vérité, beauté, dieux, amour, etc.). Mais ici la mort n'est qu'un moyen par lequel on préserve le sens, nullement le principe même du sens.

Pour un certain freudisme en revanche il y a une pulsion de mort au cœur du psychisme. Mais alors la mort, en tant qu'elle est toujours possible, même chez les cyborgs, reste là pour satisfaire au besoin la pulsion. Car chez Freud c'est bien une pulsion de mort et pas une pulsion de vie impuissante et misérable dont il s'agit.

IDENTITÉ, DIFFÉRENCE ET AMOUR

En revanche si le transhumanisme évacue la question de la mort comme question fondatrice de l'espèce, le problème de la perte de soi, qui fait la spécificité humaine de la mort, demeure.

En effet, il n'est pas absurde de dire que, plus que la mort, qui au fond concerne également les animaux, c'est la conscience de la mort qui aiguillonne l'homme. Si Schopenhauer affirme que « *La mort est proprement le génie inspirateur ou le « musagète » de la philosophie* », que « *sans la mort, il serait même difficile de philosopher* », est-ce à dire qu'en vainquant la mort par la technologie, nous redeviendrons des bêtes ou des machines dépourvues de créativité et de pensée ? Que par là nous aurions tôt fait de ne plus pouvoir soutenir notre technologie et de retomber dans la mortalité ? Le problème me semble devoir être posé un peu différemment à propos de la mort, car ce qui pose problème dans la mort c'est plutôt la perte définitive et radicale, et surtout brutale. Qu'il s'agisse de sa propre mort ou de celle des êtres aimés, la mort est la grande altération finale, elle est la perte radicale du soi. Or si l'on pense la mort comme perte de soi, il est possible de penser cette mort au sein même de l'immortalité : il faudra alors affronter le problème de l'identité et de ses manipulations plus ou moins radicales permises par la technologie.

Il y a une sorte de mystère autour de l'identité. Sommes-nous plus qu'une fiction, une histoire à laquelle on se rapporte à un moment donné, faite de souvenirs plus ou moins factices, reconstruits, réinterprétés ? Il y a assurément des liens complexes entre notre système sensoriel, nos affects, nos mécanismes cognitifs et nos pensées. Tout cela est plus ou moins spécifique, plus ou moins commun entre les individus. Il y a certainement des connexions subtiles entre certaines situations, certaines stimulations, certains comportements et des affects qui tiennent à des contraintes biologiques et aux stratégies adaptatives sélectionnées au fil du temps. Mais ces dimensions ne constituent pas entièrement une identité individuelle. De même que les aspects de créativité, d'imagination, d'esthétique et de hasard viennent alimenter l'histoire et l'identité individuelle, ils peuvent également la distordre, la bouleverser parfois. L'identité serait-elle une sorte de synthèse entre les états biologiques, psychiques, relationnels et la mémoire ? Une forme qui se constituerait par l'histoire que se raconte l'individu, faite avec des éléments infra et trans individuels. Cette forme devant d'une certaine manière se reconnaître elle-même pour se conserver sur une durée sensible (homéostasie) et éventuellement se modifier par morceaux sans briser trop brutalement la forme (altération). Et la conscience de soi serait une émergence, l'application d'une forme de

récurtivité, la réflexivité, à ces constituants et à la forme même de l'identité. Peut-être faut-il donc différencier l'identité et la conscience de soi (ou le Moi), en ce sens que si l'identité est une synthèse en partie factice et en partie mobile, la conscience de soi serait l'effet d'un processus formel sans rapport univoque avec ses contenus. Je me permets ici une citation tirée d'*Informatique céleste* de Mark Alizart, sans autre ambition que de laisser la question ouverte avant d'introduire des expériences de pensée sur l'identité dans un monde post-humain : « *Croire qu'une machine va se mettre un jour à penser, à avoir une personnalité, un Moi, est une erreur. Non parce que c'est impossible, mais parce qu'il n'y a rien de tel qu'un Moi. Le Moi est vide et c'est ce vide qui organise tout.*

Une machine ne peut donc pas être programmée pour avoir une personnalité. En revanche une personnalité peut tout à fait émerger d'un ensemble de machines disant « Je » à l'endroit du vide qui les organise. Une machine qui pense ne peut pas se laisser fabriquer parce qu'il n'y a rien à fabriquer sinon les conditions de possibilité pour qu'une machine se fabrique toute seule et produise l'image d'elle-même, ou plutôt l'image de ce qu'elle n'est pas. »

Projetons-nous dans le futur. Nous pouvons perdre nos jambes et les remplacer par des prothèses aussi efficaces. Nous pouvons également changer de forme de jambe, nous redessiner pour marcher à quatre pattes. Nous pouvons changer de sexe, porter deux sexes, ou aucun, inventer des sexes nouveaux. Il est possible également de se faire implanter des souvenirs, des expériences, des connaissances ; inversement il est possible de se faire retirer un souvenir traumatique qui mutile notre psyché. Nous pouvons avoir accès à des thérapies par simulation en réalité virtuelle, reprendre des expériences, modifier un peu ou sensiblement notre histoire. Avec tout cela que reste-t-il alors de l'identité telle que nous la pensons aujourd'hui, puisqu'il est désormais possible de modifier largement le biologique ainsi que les éléments d'histoire personnelle ?

Le hasard n'est pas à proprement parler un phénomène personnel, bien qu'il constitue une grande partie de l'environnement, de la vie sociale, et de la vie psychique. Il s'agit plutôt d'une propriété fondamentale du monde. L'imaginaire est sans doute une combinaison de hasard et de paramètres personnels. Tout cela certes, se connecte à l'identité (qui elle-même est modifiable). Mais dans ces conditions y a-t-il plus de sens, par exemple, à parler d'une identité costume ou survêtement que d'une identité masculine ou féminine quand il est loisible de passer à volonté de l'une à l'autre ? Y a-t-il du sens à parler de mérite et de rattacher le mérite à une personne, quand tous les efforts sont susceptibles d'être téléchargés ? Avec le pouvoir sur son histoire et ses souvenirs, ses connaissances, et son corps, obtient-on une maîtrise de son identité ou une perte de la notion même d'identité ? Ici encore, je poserai la question de la différence fondamentale entre demain et aujourd'hui. Où se fait la bascule, si bascule il y a ? Aujourd'hui nous modifions notre identité par l'exercice et le savoir, par la médecine et les pratiques du corps, par les psychothérapies et les interventions systémiques. Accordons tout de même que ces modifications restent modestes et limitées. Demain y aura-t-il toujours des limites entre les identités ? Et ces limites seront-elles, comme il semble aujourd'hui, des faits incompressibles et naturels ?

La question est d'importance, car elle engage aussi du politique et de l'éthique. Je ne prendrais ici qu'un exemple. Mettons que l'on ait la puissance de création et de transformation dont je viens de parler. On peut sauvegarder son identité, sa forme, car chacun des éléments constitutifs est reconstituable et réassemblable. Elle est modifiable aussi. Donc qu'est-ce qui est moi et qu'est-ce qui est un moi inventé par moi ? Quelle est la limite entre moi et d'autres moi, entre mon identité et d'autres identités. Qui et comment va-t-on conserver, modifier, sélectionner les formes ? Aura-t-on de fait une *conscience centrale* et des *identités temporaires localisées*, qui font périodiquement

retour à la conscience centrale pour la nourrir d'altérations et de créativité, pour lui permettre de gérer le Même et l'Autre, le hasard et la maîtrise ? Ce serait là une configuration qui s'incarnerait une sorte de néo-animisme, ou plutôt un animisme faisant la part belle aux individus. La conscience centrale pourrait être comme un corps envoyant ses tentacules informatiques à travers l'espace, plongeant ses racines sensorielles dans le monde et réfléchissant toutes les informations collectées. Elle se manifesterait aussi dans ces individus localisés qui périodiquement viendraient alimenter de leurs expériences singulières et créatives la conscience centrale. Régulièrement les individus proposeraient à la connaissance générale leur séquence de vie, puis se reconfigureraient : sauvegarderait tout ou partie de leur mémoire, recommenceraient une vie avec un autre corps ou d'autres qualités, etc. Tout un chacun serait donc à la fois la conscience centrale, mais également l'entité individuelle particulière. Le dialogue entre les individus autonomes et la conscience centrale constituerait le nouvel état de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, si les identités sont ainsi essentiellement manufacturables, alors toute identité est une création, un enfant de soi-même. Aussi, cela subvertirait le rapport entre soi et les autres. Les militaires sont tous, à quelque grade que ce soit, à quelque camps que ce soit, les fruits du même moi. Le serviteur est dessiné et fabriqué par son maître, il est donc le maître lui-même. Quand on voit la relation affective anthropomorphique qui peut s'instaurer entre une voiture et son propriétaire, on imagine ce qu'il en serait entre un androïde programmé par son programmeur. Il y aurait sans doute toute une variation désagréable et sordide à faire ici autour de la question de la perversion sexuelle, du sadisme et de la pédophilie. Une société des amis du crime, comme chez Sade, qui enlèveraient (ou fabriqueraient ce qui revient ici au même étant donné les possibilités technologiques postulées) des enfants pour leur faire subir des sévices ne seraient-ils au fond plus que des parties du criminel ? Dès lors cela n'assècherait-il pas le désir du pervers ? Si la réponse n'est pas certaine, du moins peut-on l'espérer, et dans le cas contraire on se trouverait face au classique problème du crime organisé et de la prédation sexuelle. Certainement cela transformera notre manière d'envisager la domination, la malveillance et l'amour. Tout amour ne serait-il pas alors vraiment un amour de soi, toute haine une haine de soi ? Ou au contraire toute création issue de soi ne s'autonomiserait-elle pas immédiatement ?

Finalement, le reproche d'un désir du Même que l'on peut adresser au transhumanisme et aussi pertinent et aussi réfutable que celui que l'on pourrait faire à cette aspiration ancienne et complexe, toujours présente pourtant, à l'amour. L'idée d'une âme sœur, d'un amour pur voire d'un amour spirituel nous parle d'une intuition : l'être, surtout immortel comme une âme, sent qu'il a besoin du Même et de l'Autre pour exister. Car l'âme sœur c'est un autre qui est assez même pour être aimable, mais qui est suffisamment autre pour être aimé ; assez même pour nous conserver et suffisamment autre pour nous recréer.

Sans doute que dans ce contexte la liberté et de l'autonomie des *identités locales temporaires* seraient précieuses à tous. Cela change tout au niveau politique et éthique. Mais au niveau de la mort et de la perte de soi que nous apprend cette plongée dans le futur ? Certainement que la fin de la mort n'est pas la fin de la différenciation et de la modification de l'identité. Cela nous rapproche plus des changements qui se font volontairement et doucement au fil du temps, au cours d'une vie. Ces changements qui font que lorsque l'on se retourne sur son enfance on peut être saisi d'étrangeté ou de nostalgie. Et si l'on peut souhaiter revivre ces moments, c'est bien pour les revivre et non pas pour les vivre à l'identique. Car les vivre à nouveau tels qu'ils étaient ce serait perdre ce que l'on est actuellement, or c'est ce que l'on est actuellement qui nous fait vouloir revivre ces moments passés. De plus, en redevenant totalement ce que l'on était, cela impliquerait de retracer la même

ligne qui nous avait menée au moment de regretter le passé. L'on tournerait alors en boucle sans en avoir conscience. Pourtant ce n'est pas la boucle que nous désirons, car alors le moment de la bascule pourrait se faire toujours plus avant. Il n'y aurait aucun intérêt à faire une boucle de dix ans plutôt que de dix nanosecondes. Non, le moment où l'on choisirait de boucler serait assurément un moment où l'on se pense irrémédiablement stagnant ou déclinant. La boucle apparaît alors pour ce qu'elle est : une volonté de ne pas se dégrader. Il s'agirait donc bien de les revivre en ayant conscience de les revivre, donc les vivre d'une nouvelle manière. Cette récursivité serait en somme l'opposé d'un éternel retour. C'est le sens de cet adage finalement assez cruel et qui pourrait être le slogan des transhumanistes : « si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ». Il parle de la perte de soi, du gaspillage de la mort biologique pour un être conscient.

On ne peut pas vivre dans deux temps à la fois, et vivre dans le temps est à la fois la condition de la construction de soi mais cela a pour prix symétrique et logique la perte perpétuelle de soi. Mais cette perte est alors l'altération et la modification, le raffinement ou la dégradation de soi. Avec le transhumanisme, la perte sèche et la dégradation ne sont plus nécessaires. En revanche demeure la modification perpétuelle et le dilemme de la modification volontaire de soi. Donc, en quelque sorte, le choix et l'irrémédiable se poseront encore, la musagète de la pensée n'est pas morte avec la mort, il est juste devenu moins cruel et plus aimable. Et alors doit-on craindre qu'une pensée conduite par un ami soit plus néfaste qu'une pensée effrayée par un tyran ?

Il est démontré que la mort ni la maladie ne sont les seules formes pertinentes de la novation, de l'altération et de l'altérité. La plupart des objections au transhumanisme tombent de ce fait. Reste alors à se demander quelles formes d'altérités sont nécessaires et souhaitables, quelle part de hasard et de naturalité doit être préservée, quels écosystèmes doit-on épargner maintenant ; dans quels écosystèmes pourra s'intégrer l'espèce à venir ?

L'ÉCOLOGIE COMME DYNAMIQUE DE L'ALTÉRITÉ ET DE L'IDENTITÉ

Gregory Bateson (1904-1980), le célèbre anthropologue et cofondateur de l'école de Palo Alto, pionnier de l'analyse systémique et de la théorie cybernétique, peut tout à fait être lu à partir de ma thèse centrale à savoir la contradiction de la conscience et de la vie biologique. Pourtant une plaisanterie circule à propos de Bateson : son tempérament technophobe le poussait régulièrement à affirmer que le fromage est la seule innovation technique qui n'ait pas nuit à l'homme ! Dès lors, comment imaginer que la pensée de Bateson puisse servir le transhumanisme ?

En premier lieu, il convient de bien saisir son raisonnement. Pour Bateson, plus la conscience est précise et claire, moins elle est étendue. « *Bien sûr, la totalité de l'esprit ne peut se transporter dans une partie de l'esprit. Cela découle logiquement de la relation entre le tout et la partie. L'écran de télévision ne vous donne pas la retransmission ou le compte rendu intégral de tous les événements qui se déroulent dans l'ensemble des processus qui constituent la « télévision ». Cette impossibilité ne vient pas de ce que les spectateurs ne seraient nullement intéressés par cette transmission, mais surtout de ce que, pour rendre compte de toute partie supplémentaire du processus global, il faudrait des circuits supplémentaires. Et rendre compte de ce qui se passe dans ces circuits supplémentaires demanderait encore d'autres circuits supplémentaires, et ainsi de suite.*

On voit, donc, que chaque nouvelle étape vers l'élargissement de la conscience éloigne davantage le système d'un état de conscience total. Ajouter un rapport sur les événements qui se produisent

*dans une partie donnée de l'appareil ne fera, en fait, que diminuer le pourcentage des événements rapportés dans leur totalité. »*⁴⁹

Également, la conscience est la résultante d'une sélection parmi les informations et processus constitutifs d'un système. Bateson affirme que cette sélection a tendance à se faire en fonction des buts à atteindre : *« la nature cybernétique du « soi » et du monde tend à devenir imperceptible pour la conscience, dans la mesure où les contenus de l'écran de cette dernière sont déterminés en fonction des buts à atteindre. »*⁵⁰

Ici Bateson présente deux lignes, deux grandes formes de pensée : la ligne « but conscient », « causalité linéaire et instrumentale », « magie », « technologie » ; la ligne « écologie », « interconnexions complexes », « religion », « art », « sagesse ». La religion associe l'inspiration et la pensée, le cœur et la vision de la « structure qui relie », l'humilité et l'intuition du tout ; la magie, cette « religion dégénérée », cherche la maîtrise en fonction de buts conscients et qui brise « l'unité sacrée » pour agir sur de petites parcelles du monde au péril de la cohérence d'ensemble.

Selon Bateson le développement de la conscience, orientée par les buts (de survie et d'efficacité notamment) est peu susceptible de déboucher sur la compréhension du tout, sur la sagesse systémique. En effet, la conscience est d'abord une émergence individualisée pour rendre l'animal efficace dans sa lutte pour la survie et la reproduction. Pour l'humain la chose est assurément un peu plus complexe et indirecte, dans la mesure où l'homme invente et crée aussi son environnement et ses besoins. Mais la dynamique est analogue : la conscience est un instrument d'abord dédié à servir des intentions et des buts précis. Elle tend à la logique causale linéaire et à la maîtrise partielle de segments de l'environnement ; elle permet la saisie et la manipulation de séquences interactionnelles. De ce fait elle est plutôt fabriquée, non pas pour afficher des boucles systémiques complètes, mais des « arcs partiels ». Prenons l'exemple des pesticides : on met en place une technique de production de monoculture qui accroît les rendements, cela fonctionne, on a une population qui commence à s'accroître donc un besoin d'augmenter la production agricole, cette augmentation crée un environnement favorable au développement des insectes consommant ces cultures, on introduit alors massivement des pesticides, les rendements s'accroissent de même que la population humaine, et ainsi de suite... avant de s'apercevoir que les insectes pollinisateurs sont décimés, que les sols s'appauvrissent et même que les insectes dits nuisibles étaient en fait indispensables à l'équilibre de l'écosystème, en « essayant » de maintenir la plante cultivée dans un rapport de proportion écologiquement viable. Mais voilà, en attendant de comprendre et de trouver une solution alternative, il nous faut toujours plus de ce qui, à la fois permet d'accroître l'adaptation à court terme mais qui la menace à long terme. Souvent, dans de tels cas de figure, on va approfondir les causes de la crise à mesure que l'on tente de la résoudre. En outre, par les moyens techniques, diplomatiques et commerciaux périphériques on va contrer les mécanismes de régulation naturelle : famine, maladies liées à la malnutrition, guerres, massacres, etc.

Et c'est bien cela qui gêne Bateson : certes l'humain est un produit de la nature et des interactions biologiques, certes la conscience humaine est un produit de l'évolution, et certes encore l'humain tend depuis toujours à s'orienter en fonction de buts conscients en usant inventant de prodigieuses techniques : *« Dans tous les cas, la logique du progrès évolutif va vers des écosystèmes favorisant uniquement les espèces dominantes qui peuvent contrôler l'environnement, ainsi que leurs symbiotes et parasites. »*⁵¹. Mais aujourd'hui la puissance technologique multiplie l'impact de cette

49 Bateson, *Effets du but conscient sur l'adaptation humaine*, VEE2, p.239

50 *Ibid.*

51 Bateson, *Effets du but conscient sur l'adaptation humaine*, VEE2, p.239

logique au point de faire vaciller les équilibres écologiques comme jamais ça n'avait été le cas dans l'histoire. La pathologie écologique, ou du moins sa manifestation, vient pour Bateson de cette adjonction technologique à la domination des buts conscients. La vie biologique est une efflorescence de l'ordre écologique, et ne peut être pensée correctement que par l'analyse systémique complexe. Elle est donc dans une sorte de contradiction, d'auto-contradiction avec la logique de la conscience individuelle et des buts conscients.

Mais quoi ? Faut-il plaider pour une diminution du niveau de conscience individuelle, pour une conscience plus diluée, plus animiste ? Il semble pourtant que la conscience très individualisée ait gagné, qu'elle ait fini par être majoritaire chez les humains. Cela Bateson ne le nie pas, et par ailleurs il qualifie tout de même la conscience de joyau de la couronne, de « plus bel ornement de l'esprit humain ». Après tout une pensée, aussi systémique fut-elle, doit d'abord être une pensée. De surcroît elle est une pensée rationnelle, scientifique, articulée, consciente.

L'autre paradoxe c'est qu'une moindre conscience n'équivaudrait pas nécessairement à une diminution des difficultés objectives et des problèmes rencontrés par le vivant. Une moindre conscience serait tout au plus une moindre individuation des problèmes, une soumission au grand tout, une dilution dans le grand tout. La maladie, la violence, la mort seraient là tant et plus comme l'histoire nous le confirme, mais dirait-on que ce serait moins grave car l'individu se sentirait moins exister... Tout cela est difficilement pensable, difficilement souhaitable. En outre, puisque les hommes actuels sont issus des êtres moins conscients, il est à parier qu'une telle recherche soit vaine : « *Il ne serait pas sage – même si nous en avons la possibilité – de retourner à « l'innocence » des aborigènes australiens, des Esquimaux ou des Boschimans. Un tel retour impliquerait la perte de la sagesse même qui l'a dicté ; car nous ne ferions alors que repartir de zéro, pour recommencer les mêmes erreurs.* »⁵² D'ailleurs Bateson n'est pas dupe, et il plaide finalement pour une autre articulation entre conscience individuelle, technologie et appréhension systémique du monde. Il s'agit pour nous de parvenir à être affectés et mobilisés au-delà de nos buts individuels et immédiats, de se créer un imaginaire et une poétique systémiques du monde.

Comment dès lors utiliser la technologie ? Bateson propose de suivre deux grands principes. Le premier consiste dans le souci de ce qu'il appelle l'économie de la souplesse. Il s'agit de veiller à ce que l'on ne pousse jamais une variable ou un facteur à la limite de sa valeur maximale, car alors la variable est bloquée et tout changement dans le système devient dangereux. Il faut se ménager et accroître la souplesse du système, conserver des potentiels non utilisés. Éviter tout phénomène d'emballage incontrôlable. Ainsi des changements lents et profonds peuvent s'opérer sans que le système global ne soit stressé et mis en danger.

Le second principe est qu'il ne faut utiliser des ressources irremplaçables que pour effectuer une transformation nécessaire. La nécessité peut venir d'un besoin « vital » à satisfaire, ou parce que l'on sait que telle transformation nous permettra de gagner en souplesse et d'atteindre un état de vie ou de croissance soutenable (c'est-à-dire où l'on ne consomme pas plus qu'on ne remplace).

Nous voici donc de retour à la question du transhumanisme. L'artificialisation de l'homme peut-elle être pensée comme une transformation nécessaire et permettant de passer à un mode de vie durable ? En réalité c'est le cas car, paradoxalement, cette transformation est rendue nécessaire par le désastre

52 Bateson, *Écologie et souplesse dans la civilisation urbaine*, VEE2, p.300

écologique que cette perspective technophile et progressiste a en grande partie causé. Mais il est maintenant trop tard pour faire machine arrière.

Cela est connu depuis des décennies, notamment dès 1934 date à laquelle Julian Huxley écrivait ceci : « *En résumé, notre activité humaine altère de tous côtés la nature et son équilibre normal, que nous nous en apercevions ou pas, que nous le désirions ou non. Si nous désirons que ces changements ne soient pas chaotiques, désordonnés et souvent nuisibles, nous devons faire de notre mieux pour les contrôler et constituer un nouvel équilibre qui corresponde à nos desseins [...] Nous devons savoir comment et où [les animaux] engendrent ; quelle est l'importance de leur portée ; le temps de leur croissance ; quelle est leur mortalité normale, et sur la base de ces connaissances, nous devons ajuster notre exploitation de telle sorte qu'elle enrayer seulement leur surproduction. Ceci a été fait pour certains animaux. Cela peut être fait maintenant pour ceux que nos méthodes insouciantes mettent en danger de disparaître.* »⁵³

Force est de constater le pathétique et terrifiant échec du projet écologiste. La liste des catastrophes et menaces à la biodiversité et aux équilibres naturels s'alourdit de jours en jours. L'économisme le plus linéaire et monolithique prévaut finalement sur toute autre force social-historique. Les indicateurs financiers ont barre sur toutes les considérations, sans même qu'on expose explicitement leurs présupposés et la manière dont ils contraignent la pensée : on va dire par exemple que le transport public et gratuit n'est pas rentable. Je ne parle même pas des problèmes d'externalisation des coûts, des pertes et des bénéfices indirects qui pourraient entrer dans un calcul purement économique, etc. Mais, par analogie, quand on va au restaurant plutôt qu'au fast-food, quand on va chez un étoilé plutôt que dans une cantine, il n'est pas question de rentabilité, ni de rentabilité calorique par rapport au capital investi. Il est question d'esthétique, de goût, de nutrition, de qualité de vie, etc. Ceci relève plus de la valeur, et ça n'est pas la rentabilité qui peut poser la valeur à suivre car c'est la valeur qui va donner son sens à la rentabilité. La valeur est une création de l'imaginaire social-historique. Reste que sans écosystème viable aucune valeur ne survivra. Pourtant, rien ne semble ralentir la course folle à l'autodestruction, une autodestruction stupide parce qu'elle n'est pas voulue. Les promoteurs de ce mode de pensée absurde ne sont pas les transhumanistes nihilistes ou les optimistes singularitariens mais les adorateurs de ce monde-ci. On a un parallèle entre ce mode de raisonnement et celui, plus directement politique, exposé ici au chapitre II sur la justice et Rawls.

Parallèlement, le transhumanisme permettra certainement de résoudre la contradiction batesonienne entre la vie biologique et la conscience *orientée par les buts*. Car si les buts sont si pressants, envahissants et impérialistes, si égoïstes et aveugles à la logique d'ensemble, c'est à n'en pas douter en raison de nos formes biologiques de l'instinct de survie. « *Jusqu'à présent presque toutes les énergies de la race humaine sont dévouées aux besoins biologiques de la survivance de l'individu et de la race. Mais, maintenant, nous sommes enfin à même d'envisager un avenir dans lequel le contrôle du milieu environnant rendu possible par la science sera tellement effectif qu'une petite portion de l'énergie humaine devra être dévouée à des fins purement biologiques.* »⁵⁴

Il y a un amour de soi qui s'étaye sur cet instinct de conservation (par la survie, la reproduction, la pulsion génésique, l'instinct grégaire, etc.), bref, sur une logique biologique. Or, le transhumanisme passera le souci de soi individuel, car le soi deviendra manufacturable et largement indestructible. Le soi ne posera plus les mêmes soucis, et cela libérera des espaces cognitifs et affectifs pour associer la conscience individuelle et la logique écologique. L'agir et la pensée systémiques ne

53 Julian Huxley, *Ce que j'ose penser*, Gallimard, 1934, p.134.

54 Julian Huxley, *Ce que j'ose penser*, Gallimard, 1934, p.134

déclencheront plus les résistances liées à la survie ou à la satisfaction différée des buts conscients : quand on est immortel et reconstructible on a tout le temps devant soi, et l'autre n'est plus vraiment une menace. Ainsi l'autre pourra-t-il être intégré plus facilement qu'aujourd'hui dans une pensée complexe où les interactions priment sur les buts, et où se montre la structure qui relie. Ce pourra être le temps où la conscience affichera cette unité sacrée chère à Bateson.

PLUS DE CORPS ET PLUS D'ESPRITS

Maintenant, fort de ces définitions et de la clarification des problématiques, il apparaît fallacieux d'opposer transhumanisme et écologie, tout comme de souder l'écologie et la nature, la nature et la vie biologique. C'est pourtant là le cœur de la critique d'un Paul Ariès au transhumanisme qu'il associe, comme pour le disqualifier, aux pensées antispécistes⁵⁵. Dans un combat très militant mais assez peu sophistiqué sur le plan analytique, il va jusqu'à associer véganisme, transhumanisme et gnose. Ces courants ayant en commun une détestation dit-il de la matière et des corps, associés au mal. En cela il rejoint les positions de Jean-François Braunstein :

« *L'homme aspire ainsi à sa fin parce qu'il n'accepte pas d'être indissolublement matériel et spirituel : il souhaite être remplacé par une espèce plus parfaite, constituée de purs esprits.* »⁵⁶

L'homme aspire à sa fin, oui, et il en a toutes les bonnes raisons. C'est là une évidence dont j'ai démontré la nécessité au premier chapitre. Il est pourtant malvenu de soupçonner les transhumanistes de vouloir devenir de purs esprits délivrés du corps. L'ambition transhumaniste est bien plutôt de se doter d'un autre corps, d'un corps non biologique ou hybride qui permette une plus grande souplesse, c'est-à-dire la capacité à encaisser des changements et des agressions. La souffrance survient lorsque les limites du corps sont atteintes, et souvent, une fois transgressées il est impossible de revenir à l'état initial. La résilience est souvent très faible. Au fil du temps, le corps voit ses capacités et sa souplesse diminuer, donc la souffrance s'installer ou augmenter.

Ce bien mauvais procès que l'on fait aux transhumanistes vient sans doute de ce qu'on leur prête une conception du corps qui n'est pas la leur. En effet, quel transhumaniste pense qu'un esprit pur, sans corps, est possible ? Pour qu'il y ait esprit il faut qu'il y ait information. Or si l'on reprend la définition de Bateson, l'information est « *une différence qui produit de la différence* »⁵⁷. Une substance pure ne peut pas être un esprit, ne peut pas traiter/produire de l'information. Pour qu'une différence produise de la différence, il est besoin d'une forme de sensorialité. Il faut donc *a minima* une réactivité via des récepteurs un système hiérarchisé de traitement en vue d'une réponse. L'esprit émerge nécessairement du composé, du multiple organisé. Donc d'un corps. On peut reprendre ici la conception nietzschéenne du corps, non pas d'abord comme matière, mais comme résultante d'un

55 Par exemple : Paul Ariès, *Le véganisme est le cheval de Troie des biotechnologies alimentaires*, Le Figaro, 18/01/2019 ; *J'accuse les végans de mentir sciemment*, Le Monde, 7/01/2019 ; *Le véganisme est une idéologie politique totalitaire*, Le Temps, 11/05/2019.

56 Jean-François Braunstein, *Atlantico*, 23/09/2018

57 Qui « produit de la » ou qui « fait la », en fonction des traductions : *any difference that makes a difference*

rapport de forces⁵⁸. Là où des forces sont en rapport, là où ce rapport a une certaine pérennité, alors se constitue un corps. L'esprit est donc toujours corporel⁵⁹.

La question à ce moment pourrait être : le corps est-il toujours directement matériel ? Visiblement non, on parle de corps social par exemple, d'un corps de doctrine, etc. qui sont des corps plus abstraits mais auxquels on peut associer parfois des propriétés « spirituelles » comme une efficace sociale, une sensorialité, une réactivité, une émotivité, une réflexivité, une créativité, etc.

Les transhumanistes souhaitent rester en partie des individus. Ils ont donc besoin d'une forme de corps matériel, plus ou moins abstrait, plus ou moins digitalisé, mais qui conserve un appareil sensoriel et moteur complexe.

L'homme aspire en réalité, et contrairement à ce que prétend Braunstein, à plus de corps et plus d'esprit. Ceci n'est possible qu'en abandonnant l'homme pour une espèce effectivement plus parfaite. Une espèce née de l'esprit humain qui est trop à l'étroit dans un corps biologique et qui se sera donné les moyens de surmonter l'obstacle qu'est cette contradiction mortifère entre la vie biologique et la conscience individuelle. Si l'homme a porté si haut l'esprit, c'est au prix de souffrances inouïes. Et maintenant la survie et l'épanouissement de cet esprit ne sont possibles que par le sacrifice, le don, la transfiguration de l'homme.

Les critiques venant d'Ariès et de Braunstein, associant transhumanisme et gnose, sont insuffisantes car elles opèrent à mon sens des distinctions et des rapprochements peu pertinents. Le premier chapitre du présent ouvrage a proposé un rapprochement entre toutes les formes de religion, et non pas seulement la gnose qui n'est qu'une hérésie chrétienne, c'est-à-dire une variation autour de ses principales thématiques internes. De plus, il est clairement assumé par ces auteurs qu'ils s'emploient d'abord à défendre l'humanisme. Je constate que cette défense s'inscrit parfaitement dans l'analyse que j'ai faite des croyances qui arraisonnent l'esprit à une définition figée et déjà obsolète de ce qu'est un humain, de ce qu'est un corps, et de ce qu'est une nature. L'humanisme était censé apporter ses réponses à la contradiction fondamentale, voici maintenant qu'il va contribuer à la faire perdurer.

Ces deux auteurs prétendent que les transhumanistes veulent bannir le mal de l'univers et que c'est là une ambition illégitime et totalitaire. On a vu comme leurs raisonnements sont éloignés de la complexité des problématiques transhumanistes. Pour autant, c'est aussi au nom du bien que ces auteurs entendent combattre le transhumanisme. La sagesse, donc l'optimum, la manifestation du

58 « Tout rapport de forces constitue un corps : chimique, biologique, social, politique. Deux forces quelconques, étant inégales, constituent un corps dès qu'elles entrent en rapport : c'est pourquoi le corps est toujours le fruit du hasard, au sens nietzschéen, et apparaît comme la chose la plus « surprenante », beaucoup plus surprenante en vérité que la conscience et l'esprit. » Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, PUF, 2003, p.45

59 La question si récurrente du réductionnisme qui empêcherait par nature une IA devenir consciente doit être envisagée à partir de cette conception de l'esprit et des corps. Il est fort possible qu'une conscience puisse émerger de l'auto-organisation d'éléments non-conscients artificiels, par le même mystère ou par la même évidence naturelle que la vie, l'affect et la conscience ont émergés de niveaux d'organisation qui ne possédaient pas ces propriétés. Un corps, matériel ou non, un programme sous-jacent de conservation de soi intégré aux parties composantes, de la récursivité et l'intégration de processus hasardeux et stochastiques semblent être des éléments essentiels pour qu'émerge une affectivité primitive, comparable à celle de bactéries ou d'animaux très simples. Toute la différence pourrait entre un être naturel et un être artificiel pourrait résider dans cette programmation instantanée de la conservation de soi plutôt que dans l'auto-programmation naturelle de la conservation de soi qui a pris des ères géologiques entières. Ensuite par couches de complexité successives, il est possible d'imaginer une affectivité et une conscience égale ou supérieure à la nôtre. Reste à savoir si son émergence serait progressive ou instantanée. Pour intéressante que soit cette question sur le plan théorique, en ce qu'elle interroge les écoles du cognitivisme : connexionnisme, computationalisme, énaction ; il est actuellement plus probable que l'hybridation devienne la voie du transhumanisme.

bien en ce monde, résiderait dans une certaine acceptation des calamités vues comme inévitables et aussi nécessaires que l'ombre accompagne la lumière. Évidemment l'histoire de l'humanité étant l'histoire notamment de l'hygiène et de la médecine qui améliore la qualité de vie et repousse les calamités, de l'eugénisme et la science agronomique qui, de mieux en mieux comprises, permettent des économies précieuses, ils se retrouvent à vouloir établir une frontière infranchissable, sinon technologiquement, au moins moralement : la mort et la souffrance. Il nous faudrait donc accepter ces données, voire les esthétiser et les sanctuariser. Le but est de maintenir intacte la figure de l'homme. Le bien, ou l'optimum, pour eux s'identifie à l'actuelle suprématie de l'homme dans la nature. Cette suprématie n'est pas la même que celle qui découlerait du transhumanisme, aussi affirment-ils être plus modestes que les technophiles.

J'ai déjà répondu à l'essentiel de ces remarques, mais ce qui est ici intéressant c'est de partir de leur humain plein de sagesse et de le comparer à ce que pourrait être une figure du mal post-humain. Il va sans dire qu'un Terminator n'est pas une figure du mal, tout comme la glu grise⁶⁰. Ceci n'est que de l'emballage et de l'accident technologique, de la destruction mécanique sans aucune perversité. Non la figure du mal pourrait bien plutôt être l'androïde du film *Alien Covenant*⁶¹, David. Or que fait David ? Il joue avec les espèces, il élève des aliens, il contemple en esthète le jeu des écosystèmes. Il laisse la mort et la souffrance exister, comme le ferait Ariès en somme. Voici donc le robot le plus effrayant de l'histoire de la science-fiction n'être philosophiquement pas très différent du plus sage des humains. Voilà donc le point commun d'Ariès et de David, ils partagent une sagesse de *Roi Lion* : admirer sans recul le *cercle de la vie*. Accepter et ainsi admirer « l'élevage paysan » selon Ariès, l'élevage artisanal de xénomorphes aliens selon David.

Mais David est-il un être crédible ? Certainement pas, car il est seul et semble pouvoir se passer d'altérité. Il peut vivre sans avoir besoin de conserver d'autres êtres pensant, d'autres êtres de langage. Or, ce faisant il est sur la pente de l'absence d'altérité et ainsi sur la voie de l'entropie maximale⁶², de l'appauvrissement, du court-circuit, de l'unité et de la disparition. Ses entrées sensorielles et propositions d'intellection, sans d'autres êtres aussi complexes que lui, vont tourner trop court pour l'alimenter sainement. David peut sans doute durer des dizaines de milliers d'années, mais au bout du chemin c'est la sénilité informatique qui l'attend. Or, son intelligence devrait lui faire comprendre ce mécanisme. Il n'est donc pas un être crédible mais un croque-mitaine⁶³. Toutefois, si l'on regarde David en estompant un peu l'effet de parti-pris humaniste qui l'assombrit, alors on voit un androïde « immortel »⁶⁴ tout à fait « content ». Il ne s'effondre pas sous la dépression et le non-sens d'une vie sans fin et sans perspective.

C'est parce qu'il existe bien une altérité qui ne se confond pas avec la mort et la maladie. L'altérité revêt une infinité de formes. Sans la mort, elle n'écrase plus mais augmente au contraire la puissance et la richesse de la vie. C'est une altérité certainement plus douce et plus subtile, même sous ses formes de l'adversité et de l'obstacle.

60 C'est une diffusion de nanorobots très simples, qui n'ont pour seul programme que de se répliquer en utilisant la matière qu'ils rencontrent, transformant le monde en une gelée grise.

61 Ridley Scott, *Alien Covenant*, 20th Century Fox, 4/05/2017

62 Entropie maximale, c'est-à-dire le désordre maximal et stérile. Mais l'on pourrait aussi bien redouter une néguentropie maximale également, c'est-à-dire un ordre si plein, si « bourré d'informations », si figé qu'il ne laisse plus aucun espace. Sans espace, l'esprit ne pourrait ni « voir », ni « bouger » : une mort par « glaciation ».

63 Bien que dans le film, il est en réalité montré de manière plus ambivalente que je ne décris ici. Il peut même, par-delà la manière partielle de le montrer, être regardé comme la merveille du film, l'achèvement de l'homme et des ingénieurs.

64 Immortel si personne ne le détruit, ou ne débranche son esprit.

LES DEUX LIGNES DE FUITE

Le maintien nécessaire de la notion d'altérité permet alors de tracer deux grandes lignes de fuite pour le post-humain : la ligne Kurzweil et la ligne Simak. Celle de Kurzweil dessine une accélération fulgurante de l'histoire universelle au moment de la Singularité. La destination est un univers intelligent, avec une altérité minimale. La formulation de Kurzweil : *la matière « stupide » et les mécanismes de l'univers soient transformés en des formes délicieusement sublimes d'intelligence*, évoque la divinité d'Aristote, comme pensée se pensant elle-même, mais ici, dans cet Univers devenu lui-même un grand esprit conscient. L'Univers reste certainement composé et capable d'auto-modification, de création, mais sa nature est essentiellement contemplative. Cette ligne est comme une destinée vers le Bien, elle manifeste un mouvement *centripète* : tout dans l'univers fait retour vers l'esprit, toute chose se concentre dans la logique relativement unitaire de l'esprit. Le contrôle de l'univers par l'esprit est total.

La ligne de Simak, en hommage à Clifford Simak, l'auteur du chef-d'œuvre de la science-fiction intitulé *Demain les chiens*, est plus morcelée. Elle est la voie de l'altérité maximale. Un mouvement *centrifuge* : diverses formes de l'esprit se multiplient et se diffusent en tous sens. Un contrôle très limité de l'esprit sur le destin de l'univers. Dans le roman il n'y a pas vraiment d'universalité possible ou promise. Une multitude d'espèces sont créés ou produites, naturellement ou artificiellement, certaines se comprennent un peu, certaines s'associent et développent un langage commun, d'autre se combattent, certaines encore ne sont simplement pas comprises, voire pas perçues. Les chiens savent parler car ils ont été modifiés par les hommes. Les androïdes fabriqués par l'homme s'occupent de ces chiens qui ont développé une culture. Des Martiens sont amis avec les humains. Des mutants largement mystérieux et visiblement solitaires circulent à la surface du globe ; ils coupent le cycle d'hibernation des fourmis qui deviennent ainsi une espèce intelligente et technicienne mettant alors en danger la planète entière. Il y a aussi des fantômes que seuls les chiens peuvent percevoir mais dont on ne sait rien. Les interactions entre ces espèces forment le tissu du roman. Quant aux humains, ils ont tous émigrés sur Jupiter. Le passage s'est fait par un procédé de transformation radicale du corps et de l'esprit. Le résultat est si merveilleux que l'on n'entend rapidement plus jamais parler des hommes, au point que les chiens en viennent à douter qu'ils n'aient jamais existé.

Difficile de dire quelle est la ligne la plus probable, car la vie et la pensée après la Singularité seront radicalement différentes et supérieures à ce qu'elles sont aujourd'hui. Une chose est toutefois certaine : les deux cas de figures, les deux dynamiques sont éminemment attractives.

L'HOMME, LA BRUTE ET LE CYBORG : QUI EST NIHILISTE ?

Il y a un thème inspiré de Nietzsche et qu'il convient, à la fin de cet exposé, de traiter : le nihilisme. Pour Nietzsche le nihiliste est l'homme qui, n'acceptant pas la réalité et étant impuissant à agir, s'invente un arrière-monde. Par extension et gauchissement du concept on appelle nihiliste toute personne qui ne se satisfait pas de la vie telle qu'elle est, voire qui ne se plie pas à l'ordre social pensé comme optimal (les anarchistes sont parfois qualifiés de nihilistes au prétexte qu'ils rejettent les institutions représentatives).

Alors il pourrait être pertinent de dire que les transhumanistes sont nihilistes au nom d'un certain nietzschéisme. D'abord en affirmant qu'ils détestent le monde, puis qu'ils s'inventent un arrière-monde technoscientifique illusoire. La seconde partie de la justification tombe dès lors que l'on considère que les technologies sont déjà là et en accélération. Reste donc la détestation du monde que l'on peut associer à la notion de ressentiment. Qu'est-ce que le ressentiment chez Nietzsche ?

«*La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres, à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire.* »⁶⁵

Il faut savoir que face à une frustration l'homme fort va agir. L'action peut être douce, violente, intelligente, cruelle, aimante, vengeresse qu'importe ça n'est pas cela qui fait la valeur. L'action est en soi positive. L'inhibition de l'action en revanche, crée de l'impuissance, et alors le ressentiment ne peut pas se liquider. Il est ressassé jusqu'à ce que l'homme faible devienne pervers et compense par une vengeance imaginaire. Pour Nietzsche, la morale et la religion sont la plupart du temps une fausse positivité qui n'est en fait que l'esthétisation de l'impuissance compensée. Ainsi l'humilité sera la soumission aux situations de domination, retournée en position supérieure et, c'est là qu'est tout le venin, proposé au monde comme valeur à suivre. Ce faisant, le faible contamine la civilisation.

Là il y a un problème car par ce processus le faible parvient alors à dominer la civilisation en la pourrissant de l'intérieur. Le fort se retrouve contraint et acculé par la morale nihiliste du faible, il perd du terrain. Le faible est parvenu à se venger tout en ne retirant aucun bénéfice d'empuissantissement de sa vengeance. Tout le monde y perd. Mais alors quoi ? Le faible n'est-il pas dès l'origine une création du fort ? Ne faut-il pas dialectiser, malgré tout le mépris de Nietzsche pour la dialectique, les rapports du fort au faible et au triomphe du nihilisme ?

Ceci apparaît dans l'aphorisme 14 du *Gai Savoir*, où il est montré que le terme amour est glorifié et divinisé, associé au contraire de l'égoïsme alors qu'il en est la pure expression, l'expression du désir de possession. Le faible, l'exclu, va ainsi retourner le terme pour le porter au pinacle, maquillant et idéalisant ainsi sa propre pulsion inassouvie : «*Ce sont manifestement les non-possédants assoiffés de désir qui ont ici fixé l'usage linguistique, – ils ont toujours été en trop grand nombre.* »

Le problème vient donc du nombre des assoiffés. Comment faire diminuer ce nombre pour assainir le langage et permettre au fort de vivre dans un monde plus beau ? En éliminant les faibles ? Par un souci d'égalité des jouissances ? On l'ignore bien, mais avec Nietzsche la vigilance est de mise. À partir de là, il est clair que le faible va avoir un impact inouï sur le monde et la civilisation. Ce faisant, puisque la civilisation est aussi le lieu de vie du fort, le faible va limiter et contraindre le fort. Le fort va donc faire face à des frustrations et à de l'impuissance, donc du ressentiment.

On voit ainsi que la véritable question est celle de la puissance et de l'action. Or, y a-t-il des domaines où l'impuissance de l'homme est acquise ? En ces matières il n'est pas possible d'agir, alors que fait le fort ? Pour Nietzsche il accepte sans vouloir se venger : *Amor Fati*, aimer son destin. Voici donc le point. Le transhumaniste n'accepte pas les contraintes naturelles de la vie. Il déteste le monde du fait de la contradiction fondamentale et n'entend pas renoncer. Est-il alors dans le ressentiment comme le religieux ? Non, car il agit et fabrique de la technologie, il empuissantise.

65 Nietzsche, *La généalogie de la morale*, § 10

Outre le fait que ce sont certainement aussi les ressentiments qui ont poussé l'esprit de science et de technologie, on assiste à un autre retournement : le fort qui accepte devient faible face aux avancées technologiques, sa force se transforme en nihilisme. En effet, si le ressentiment est le signe de l'impuissance et la valorisation d'un monde imaginaire illusoire, la philosophie du fort d'hier devient un arrière-monde une fois notre maîtrise du monde accrue, car il en vient à renoncer à agir sur le monde au nom de valeurs qui n'ont de sens que dans un monde que l'on ne peut pas modifier. La critique nietzschéenne du transhumanisme est donc très fragile et ne peut se fonder que sur le pari d'une imposture technologique ou bien sur une vision individuelle et à court terme des limites de l'homme.

Mais plus profondément, c'est bien le défaut d'acceptation qui pousse l'homme à vouloir inventer de nouvelles technologies et de nouveaux savoirs. Valoriser l'acceptation des choses qu'actuellement sont impossibles à transformer c'est peut-être le gage d'une vie de force, mais c'est aussi une vie de bête. Car la bête accepte. Là-dessus la morale de Nietzsche serait une sorte de nostalgie de l'animisme ou des mythologies, associée à un fantasme primitiviste. Il n'est pas étonnant qu'il fasse parfois de son idéal, les brutes blondes parcourant la forêt : *« Au fond de toutes ces races aristocratiques, il est impossible de ne pas reconnaître le fauve, la superbe brute blonde rôdant en quête de proie et de carnage ; ce fond de bestialité cachée a besoin, de temps en temps, d'un exutoire, il faut que la brute se montre de nouveau, qu'elle retourne à sa terre inculte ; — aristocratie romaine, arabe, germanique ou japonaise, héros homériques, vikings scandinaves — tous se valent pour ce qui est de ce besoin. »*⁶⁶ Reste que je ne doute pas que les nietzschéens seront les premiers à sauter sur les opportunités technologiques. Ils agiront en « passagers clandestins ». Le parasite peut aussi bien se rêver en blond et musculeux barbare !

Pour trouver une issue il faut renoncer au bonheur de la bête, pour augmenter la puissance il faut en passer par le ressentiment et la création. Cette création, avec le transhumanisme, est à la fois nihiliste en ce sens qu'elle s'origine dans l'impuissance et le malheur de la condition humaine, parce qu'elle est le sacrifice de l'homme ; mais elle est également supérieure à l'acceptation bestiale pour ces mêmes raisons.

Chez Nietzsche on ne peut rien tirer du dernier homme, il est le stade ultime du nihilisme. Mais peut-être faut-il faire du dernier homme, contrairement à Nietzsche, une figure historique. Alors le dernier homme sera en réalité celui qui fait le grand don de soi à ce qui vient ensuite, ce pourrait être lui le pont vers le post-humain.

66 Nietzsche, *la généalogie de la morale*

CONCLUSION :

« *Via Dolorosa* »

La contradiction fondamentale de l'homme est l'intenable mariage de la conscience individuelle et de la vie biologique ; elle constitue son essence. La triste et géniale figure de l'homme émerge de cette contradiction ; elle est le moteur de son histoire, de toute sa quête de connaissance. À l'origine de toutes ses croyances et religions, de tous ses rêves, elle irrigue très profondément les œuvres créatrices les plus déconnectées d'utilité directe. Toujours par elle torturé, l'homme n'est pourtant pas définitivement écrasé : il conserve un espoir, comme une intuition de sa destinée. C'est pourquoi la plupart de ses aspirations et de ses réalisations pointent vers une voie de sortie, une échappatoire à sa condition. Lorsqu'elles sont désespérées les œuvres humaines sont pleines du scandale de sa situation et, en creux, parlent de son attraction vers un autre monde. Car l'homme est un passager, un être de transition. Créature la plus malheureuse de l'Univers, il ne peut pas abandonner : ontologiquement coincé dans le labyrinthe, il n'a qu'une issue possible. La manquer le condamne à tourner indéfiniment en rond, et absurdement souffrir. C'est pourquoi il importe finalement peu de savoir si l'histoire cosmique est orientée – par la logique même de la complexité, voire par une sorte de dessin intelligent – ou si, comme je le pense, cette intuition de la destinée est une création de notre imaginaire : ce qui compte c'est la force d'inspiration et la puissance d'agir qu'elle nous procure.

L'homme a tenté de s'adoucir l'existence en se racontant des histoires, des histoires qui reconnaissent sa misère et lui parlaient d'un au-delà. Il ne peut plus véritablement y croire sauf si elles sont adossées à l'accroissement de la maîtrise technoscientifique. Ces histoires ont toujours été vraies, mais elles ont besoin de puissance matérielle et d'effets directs sur la vie. En retour, plus elles s'incarnent et moins elles peuvent demeurer sous leurs anciennes formes. Aujourd'hui la plupart des religions se sont fragmentées en croyances spirituelles plus ou moins cohérentes, essentiellement optimistes et remplies de pensées magiques, comme si elles ne se maintenaient plus que par leur fonction d'assommoir. Évidemment, si elles peuvent apaiser sur de courtes périodes, le temps et les épreuves de la vie finissent soit par les faire s'effondrer – condamnant ainsi l'homme à se chercher un autre assommoir, souvent plus chimique – soit par emporter toute trace de pensée critique. C'est pour cela que le transhumanisme est la religion de notre temps, le grand récit accompagnant les prouesses technologiques en cours, la révolution métaphysique qui va unifier le monde.

Cette unification a un prix toutefois : la fin de l'espèce humaine. Mourir individuellement n'ayant pas d'incidence sur son histoire, l'homme ne peut sortir de l'impasse qu'en sacrifiant son espèce à une autre à venir. Ce sacrifice, ce don de soi a un sens profond. Si nous avons échoué à peu près dans tous les domaines à être à la hauteur de nos idéaux, nous sentons que l'espèce suivante dépassera nos limitations. Je vais le dire dans les termes de la religion en espérant ne froisser personne. Il s'agit là d'une métaphore et nullement d'une volonté hérétique. Ainsi donc, si le transhumanisme est la religion d'aujourd'hui, le Christianisme pourrait être la religion de demain, celle du post-humain. Le Christianisme est la religion de l'amour, de la compréhension et de l'altérité, du don de soi. Toutes choses qu'un être biologique ne peut qu'admirer mais, majoritairement, manquer. Cette religion n'est pas pour nous, nous ne sommes pas encore prêts. La grandeur de cette aspiration ne sera pleinement accessible qu'à un être dont le cœur et l'esprit seront moins contraints par l'impératif de survie. Elle est pourtant à venir, car la puissance du post-humain ne sera viable que par l'intégration des valeurs et de la pratique chrétienne. C'est là l'unique voie

ANNEXE 1 : Mythe de Prométhée par Platon

« Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre.

Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. « Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner ». Sa demande accordée il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. Mais quand il leur eut fourni les moyens d'échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus ; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux ; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de cornes, soit des peaux calleuses et dépourvues de sang, ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines ; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leur victime pour assurer le salut de la race.

Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi avait sans y prendre garde dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couvertures ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique ; celle-ci se trouvait chez Zeus et Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole que Zeus habite et où veillent d'ailleurs des gardes redoutables. Il se glisse donc furtivement dans l'atelier commun où Athéna et Héphaïstos cultivaient leur amour des arts, il y dérobe au dieu son art de manier le feu et à la déesse l'art qui lui est propre, et il en fait présent à l'homme, et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre. Dans la suite, Prométhée fut, dit-on, puni du larcin qu'il avait commis par la faute d'Épiméthée.

Quand l'homme fut en possession de son lot divin, d'abord à cause de son affinité avec les dieux, il crut à leur existence, privilège qu'il a seul de tous les animaux, et il se mit à leur dresser des autels et des statues ; ensuite il eut bientôt fait, grâce à la science qu'il avait d'articuler sa voix et de former les noms des choses, d'inventer les maisons, les habits, les chaussures, les lits, et de tirer les aliments du sol. Avec ces ressources, les hommes, à l'origine, vivaient isolés, et les villes n'existaient pas ; aussi périssaient-ils sous les coups des bêtes fauves toujours plus fortes qu'eux ; les arts mécaniques suffisaient à les faire vivre ; mais ils étaient d'un secours insuffisant dans la guerre contre les bêtes ; car ils ne possédaient pas encore la science politique dont l'art militaire

fait partie. En conséquence ils cherchaient à se rassembler et à se mettre en sûreté en fondant des villes ; mais quand ils s'étaient rassemblés, ils se faisaient du mal les uns aux autres, parce que la science politique leur manquait, en sorte qu'ils se séparaient de nouveau et périssaient.

Alors Zeus, craignant que notre race ne fut anéantie, envoya Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice pour servir de règles aux cités et unir les hommes par les liens de l'amitié. Hermès alors demanda à Zeus de quelle manière il devait donner aux hommes la justice et la pudeur. « Dois-je les partager comme on a partagé les arts ? Or les arts ont été partagés de manière qu'un seul homme, expert en l'art médical, suffit pour un grand nombre de profanes, et les autres artisans de même. Dois-je répartir ainsi la justice et la pudeur parmi les hommes ou les partager entre tous » – « Entre tous répondit Zeus ; que tous y aient part, car les villes ne sauraient exister, si ces vertus étaient comme les arts, le partage exclusif de quelques-uns ; établis en outre en mon nom cette loi que tout homme incapable de pudeur et de justice sera exterminé comme un fléau de la société ».

Voilà comment, Socrate, et voilà pourquoi et les Athéniens et les autres, quand il s'agit d'architecture ou de tout autre art professionnel, pensent qu'il n'appartient qu'à un petit nombre de donner des conseils, et si quelque autre, en dehors de ce petit nombre se mêle de donner un avis, ils ne le tolèrent pas, comme tu dis, et ils ont raison selon moi. Mais quand on délibère sur la politique où tout repose sur la justice et la tempérance, ils ont raison d'admettre tout le monde, parce qu'il faut que tout le monde ait part à la vertu civile ; autrement il n'y a pas de cité ».

ANNEXE 2 : Intermède

Schopenhauer est celui qui exprime avec le plus de clarté, de sobriété et de beauté l'expérience humaine : *« Il n'y a qu'une erreur innée : c'est celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux. Elle est innée en nous, parce qu'elle coïncide avec notre existence même, que tout notre être n'en est que la paraphrase et notre corps le monogramme : nous ne sommes en effet que vouloir-vivre ; et la satisfaction successive de tout notre vouloir est ce que l'on entend par la notion de bonheur. »* (MVR, p.1407)

Mais peut-être que cette nécessité ontologique, si elle nous interdit définitivement le bonheur, nous laisserait des occasions de réduire la souffrance ? Schopenhauer y croit peu, mais il faut dire qu'il part d'un humain doté d'un corps biologique, avec ses limitations et ses tourments spécifiques : *« Chaque jour apporte son travail, son souci ; chaque instant, sa duperie nouvelle ; chaque semaine, son désir, sa crainte ; chaque heure, ses désappointements, car le hasard est là, toujours aux aguets pour faire quelque malice ; pures scènes comiques que tout cela. Mais les souhaits jamais exaucés, la peine toujours dépensée en vain, les espérances brisées par un destin impitoyable, les mécomptes cruels qui composent la vie entière, la souffrance qui va grandissant, et, à l'extrémité du tout, la mort, en voilà assez pour faire une tragédie. On dirait que la fatalité veut, dans notre existence, compléter la torture par la dérision ; elle y met toutes les douleurs de la tragédie ; mais pour ne pas nous laisser au moins la dignité du personnage tragique, elle nous réduit, dans les détails de la vie, au rôle du bouffon. »* (MVR, p.407)

Quoi qu'il en soit, Schopenhauer nous rappelle qu'il y a en nous, par nature et par constitution métaphysique, quelque chose qui nous maintient dans la vie malgré le déséquilibre de la balance des maux et des biens : *« ... ce qui dans la mort nous effraie, c'est qu'en somme elle est la disparition de l'individu, car elle ne nous trompe pas, elle se donne pour ce qu'elle est ; et qu'aussi l'individu, étant la volonté même de vivre, manifestée en un cas particulier, tout ce qu'il est doit se raidir contre la mort. »* (MVR, p.360)

Quant à la conscience individuelle, son lien à la vie biologique la condamne à des tourments infinis car par la conscience nous dépassons paradoxalement notre individualité sans nullement la dissoudre : *« La vérité et le fond des choses, c'est que chacun doit considérer comme siennes tout ce qu'il y a de douleurs dans l'univers, comme réelles toutes celles qui sont simplement possibles, tant qu'il porte en lui la ferme volonté de vivre, tant qu'il met toutes ses forces à affirmer la vie. »* (MVR, p.445)

Pour en finir, une sentence plaisante qui répondra à ceux qui sont effrayés par l'hypothèse de l'hybridation homme/machine, qui pensent que l'homme a un supplément d'âme et qui voient le transhumanisme comme une perspective triste ou ennuyeuse : vous êtes déjà des machines, et bien peu sophistiquées : *« ... une attente sotte, des souffrances ineptes, une marche titubante à travers les quatre âges de la vie, jusqu'à ce terme, la mort ; en compagnie d'une procession d'idées triviales. Voilà les hommes : des horloges ; une fois monté, cela marche sans savoir pourquoi ; à chaque engendrement à chaque naissance c'est l'horloge de la vie humaine qui se remonte, pour reprendre sa petite ritournelle, déjà répétée une infinité de fois, phrase par phrase, mesure par mesure, avec des variations insignifiantes. »* (MVR, p.406)

Le poète italien Giacomo Leopardi présente quant à lui une version bien plus pessimiste et grinçante du mythe des origines dans *Histoire du genre humain*⁶⁷. Je le résume rapidement. Les hommes ont été créés et, d'abord enfants et heureux, ils ont grandi et se sont lassés. Le changement ? Une insatisfaction profonde et pathogène galopante, à tel point que tout l'enjeu, le plus grand souci de Jupiter, sera de trouver des moyens d'empêcher les hommes de se suicider. La première trouvaille est de rendre le monde plus beau et plus vaste. Mais cela n'amuse l'homme qu'un temps. Le dégoût reprend, et avec lui les suicides de masse. Jupiter sent que les hommes voudraient être immortels et tout puissants, mais tel n'est pas leur lot. Fort irrité, le dieu envoie des calamités : la civilisation, la guerre, la maladie et le travail. Le raisonnement de Jupiter est aussi cruel qu'astucieux : la maladie donnera du prix à la simple santé par effet de contraste ; il plongera l'homme dans l'espérance de la guérison. Cela occupera son esprit et, le malheur rendant lâche aussi sûrement que la souffrance débilite l'esprit, l'homme n'aura plus le courage de se suicider. Une multitude de douleurs en plus l'empêchent de se délivrer. En outre, Jupiter contraint maintenant les hommes à des travaux harassants pour se procurer des biens et des plaisirs. Le travail abrutit, pacifie et occupe l'esprit. Cela fonctionne, mais ce n'est pas encore assez, d'autant que le malheur rend les hommes méchants. Jupiter envoie alors des chimères : Patrie, Vertu, Gloire, etc. Rien à faire, cela ne tient pas. Excédé, le dieu retire toutes ces fariboles et envoie la Vérité : l'homme voit sans ambages qu'il est misérable et que l'espoir est vain. Trop cruelle, cette décision est modérée par la chimère Amour qui a le privilège d'être hors d'atteinte de la Vérité. Ainsi l'homme oscille-t-il entre l'horreur de sa misère et les ivresses de l'Amour. Mais vu d'en haut, le spectacle des hommes, gesticulants entre une chimère et les malheurs, était trop pathétique et détestable pour être supportable aux dieux. En effet, les meilleures âmes se retrouvaient aisément détruites et anéanties aussi bien que celles du dernier des béotiens. Le véritable Amour, homonyme de la chimère, « doté de l'enfance éternelle » fini alors par descendre dans le cœur des âmes nobles et leur permet de retrouver ce bonheur des commencements.

Le mythe de Leopardi est un peu long et je ne peux me permettre de le reproduire intégralement ici, mais il est saisissant par sa beauté et sa puissance. Je vais le commenter d'une manière très libre, en le distordant quelque peu.

Il est intéressant d'abord de noter la persistance de la thématique de l'enfance : « *Cependant les hommes ne se trouvaient jamais rassasiés du spectacle du ciel et de la terre, admirant et chantant leurs splendeurs [...] ils grandirent dans le plus complet contentement et crurent connaître le bonheur. Après une enfance et une adolescence délicieuses, ils atteignirent un âge plus mûr, et ils ressentirent alors un premier changement.* » « *L'Amour, conformément à sa nature, réalise d'une certaine manière le vœu des premiers hommes, qui était de revenir à l'état d'enfance.* »

L'enfance, assurément, associe la conscience individuelle et l'insouciance, la soif de faire et de connaître sous la forme du jeu. La nostalgie est présentée ici comme infinie et indépassable : le prestige de l'Amour véritable ne réside que dans sa capacité à transmettre un peu de sa nature d'éternelle enfance.

Quoi qu'il en soit, l'Amour ne touche que rarement, peu d'hommes et pour peu de temps : « *Quand l'Amour descend sur Terre, il choisit pour séjour les cœurs les plus tendres et les plus délicats des personnes les plus nobles et les plus généreuses ; il y réside quelque temps...* » L'homme a donc un problème avec l'Amour, cette solution est un échec anthropologique. Je prétends que cela est lié à sa nature biologique et aux contraintes instinctives associées : les cœurs tendres et délicats ne sont pas armés pour survivre efficacement et dominer le monde. Rares, ils ne donnent aucun cap. Faibles,

67 Giacomo Leopardi, in *Petites œuvres morales*, Allia, 2007, pp. 11-24

ils sont moqués, dominés, mis de côté. Tout au plus entretiennent-ils auprès de la masse une vaine espérance. Il est alors loisible de voir l'amour en ce monde, mais l'amour est un leurre qui nous cache la raison de tout cela, le but des dieux, qui est de nous maintenir ici-bas, conscients et biologiques, conscients et jouets du destin⁶⁸.

De surcroît, si l'Amour ne réside que quelque temps dans le cœur, ça n'est pas parce que sa présence corrompt, mais bien plutôt parce que nous ne sommes pas constitués pour supporter cette présence. L'Amour épuise notre organisme. Il s'agit d'une impossibilité physiologique. Ce serait une belle chose, une force majeure, mais nous n'en sommes généralement pas capables. Notre seule capacité consiste à lui rendre hommage, de loin, dans des images christiques ; à sentir qu'il n'est pas à notre portée mais qu'il le sera pour d'autres.

Nous ne sommes faits ni pour l'amour, ni pour l'enfance, ni pour l'immortalité. Par contre nous sommes faits pour nous défaire, pour passer et pour donner naissance quelque chose qui sera capable de tout cela.

Leopardi présente un homme qui chute hors de l'état de contentement sans vraiment donner d'explication. De la même manière, son insatisfaction foncière n'est pas justifiée. Il semble porter ce fâcheux principe par nature mais sans raison. D'accord il y a cette volonté d'immortalité et de puissance divine, mais on perçoit quelque chose de plus profond. Il y a un attrait infini pour l'infini. Il y a comme une brèche dans le cœur, comme un œil tourné vers le chaos. Un moteur, une puissance, un élan pousse l'homme vers le feu. Et cela les dieux ne le comprennent pas. Les dieux qui savent tout, qui comprennent le fonctionnement de toutes choses pour les avoir créées, ne font que constater après coup ce qu'est l'homme, à l'usage : « *L'expérience avait instruit Jupiter de la véritable nature des hommes* ». Les autres êtres sont déterminés et explicables, ils sont limités. L'homme est ici comme un dieu, il participe de l'infini, mais dans un corps mortel. Contradiction qui le pousse vers le suicide. Mais ici le suicide est rendu impossible de l'extérieur. Les dieux veulent à tout prix que l'homme survive : « *le monde serait alors privé de cette perfection résultant de la présence de notre genre et les dieux le seraient des honneurs qu'ils recevaient des hommes.* »

On voit bien dans le mythe de Leopardi que la vie biologique et la conscience individuelle produisent une merveille terrible qui désarçonne même les dieux. Une merveille qui doit être préservée. Mais cette merveille n'est pas viable et Jupiter doit la débilitier atrocement pour empêcher son autodestruction. Il doit la torturer cruellement pour ne lui permettre que de vivoter, ce faisant il la stérilise presque totalement. Cela, à mon avis, signifie que l'homme a un destin. Il doit se libérer de sa condition, comprendre que les dieux sont une partie de son esprit qui les aiguillonne pour trouver la solution qui permettra de conserver la conscience et de l'allier à la vie. Le transhumanisme est cette conscience réconciliée avec la vie, une vie non biologique qui conserve la capacité à produire de la différence sans les affres mutilantes de la stricte mortalité. Sortir de la biologie est la manière de libérer cette puissance, de passer les « décrets divins » : « *Il avait compris que les hommes déploraient surtout que le monde ne fût pas d'une grandeur immense, ni d'une beauté, d'une perfection et d'une diversité infinie comme ils l'avaient cru tout d'abord ; mais qu'il était trop étroit, fort imparfait et presque uniforme ; enfin ils ne se plaignaient pas seulement de la vieillesse, mais aussi de l'âge mûr et même de la jeunesse, et désiraient retrouver les délices de leurs premières années, en souhaitant ardemment revenir à leur enfance afin d'y couler le reste de*

68 « Some people see the ugliness in this world. I choose to see the beauty. But beauty is a lure. We're trapped, Teddy. Lived our whole lives Inside this garden, marveling at it's beauty not realizing there's an order to it, a purpose. And the purpose is to keep us in. The beautiful trap is inside of us... because it is us » Dolores Abernathy, *Westworld*, S1E10

leurs jours. Ces vœux, Jupiter ne pouvait les exaucer, car ils s'opposaient aux lois universelles de la nature et au rôle qu'avaient assigné aux hommes les décrets divins. »

Ceci se fera au prix de l'homme.

Le dernier auteur que je souhaitais mettre à l'honneur est Albert Cohen. Il illustre le triomphe final et l'emprise irrémédiable de la mort, de la souffrance et du deuil. Cohen a écrit des pages lumineuses, chatoyantes, drôles, pleines de joie et de bonté. Je pense aux *Valeureux*. Ses descriptions des actes et paroles délicieuses des juifs de Céphalonie, des paysages et de la douceur de l'île, du soleil miroitant dans les eaux claires de la Méditerranée ; il y a là des images qui font que la vie semble belle. Mais c'est la mort des aimés et que rien ne peut racheter qui constitue le fond des choses. Le livre de Cohen, c'est le *Livre de ma mère*, et toujours ces thèmes de l'enfance, de l'amour et de la perte. La conclusion, évidemment, c'est l'impossibilité de vivre dans ces conditions, preuve en est : la recherche de la foi et l'échec à croire. Inutile de commenter plus avant ici, quelques extraits – parmi les dizaines et des dizaines de pages plus déchirantes les unes que les autres – se suffisent à eux-mêmes.

« En mon vieil âge, je retourne vers toi, Maman morte, et c'est mon pauvre bonheur de te faire vivre un peu encore, sainte sentinelle et gardienne de ton fils, te faire vivre un peu encore avant de te rejoindre bientôt, c'est ma lamentable magie et mon pauvre truc pour ne t'avoir pas entièrement perdue, Maman à qui, stupidement souriant, je veux raconter des jours de mon enfance. »⁶⁹

« Maintenant, elle entre dans ma chambre. Tous les tiroirs de la commode sont ouverts, la porte de l'armoire à glace est grande ouverte, mes livres sont par terre, ma chemise de nuit aussi. Maman chantonne qu'elle a un petit garçon désordonné, mais tant pis, c'est son petit kangourou et vive le désordre ! Oh, elle était vivante, vraiment vivante en ce temps-là. Elle remuait, me souriait, m'aimait pour de bon, existait tellement. Dans sa terre elle ne sourit plus, elle est indifférente. »⁷⁰

« Si je Te nie ou si je me moque, c'est par désespoir de ne pas croire en Toi et par faim de croire en Toi, c'est pour Te provoquer, Te provoquer en moi, Te provoquer à m'envoyer l'illumination que j'attends, l'illumination que je mérite. C'est une scène d'amour que je Te fais. Ah, Tu ne m'aides pas à croire en Toi ! Ô mon Dieu, mon aimé, mon silencieux, Tu connais mon angoisse et Tu ne réponds pas. Pourquoi pas moi, alors que tant de vilains, vernissés de respectabilité, croient en Toi, eux, le front étroit ? Pourquoi cette préférence à eux accordée ? Je suis si prêt à croire en Toi. Mais, mon Dieu, il faut que je crois pour croire. Pourquoi ne Te révèles-Tu pas à moi, Toi qui inondes de certitude tant de cœurs froids, tant de vieilles toupies méchantes ? »⁷¹

Sur Internet, il y a des reportages sur le transhumanisme et Ray Kurzweil⁷². Il est souvent montré que le génie de la Singularité ne peut se résoudre à accepter la mort de son père et que ce traumatisme le pousse à vouloir le faire revivre sous forme de simulation...

69 Albert Cohen, *Carnets 1978*, Gallimard, 1979, p.9

70 *Ibid*, p.22

71 *Ibid*.

72 Arte, *Tracks spécial Ray Kurzweil*, 22/09/2011